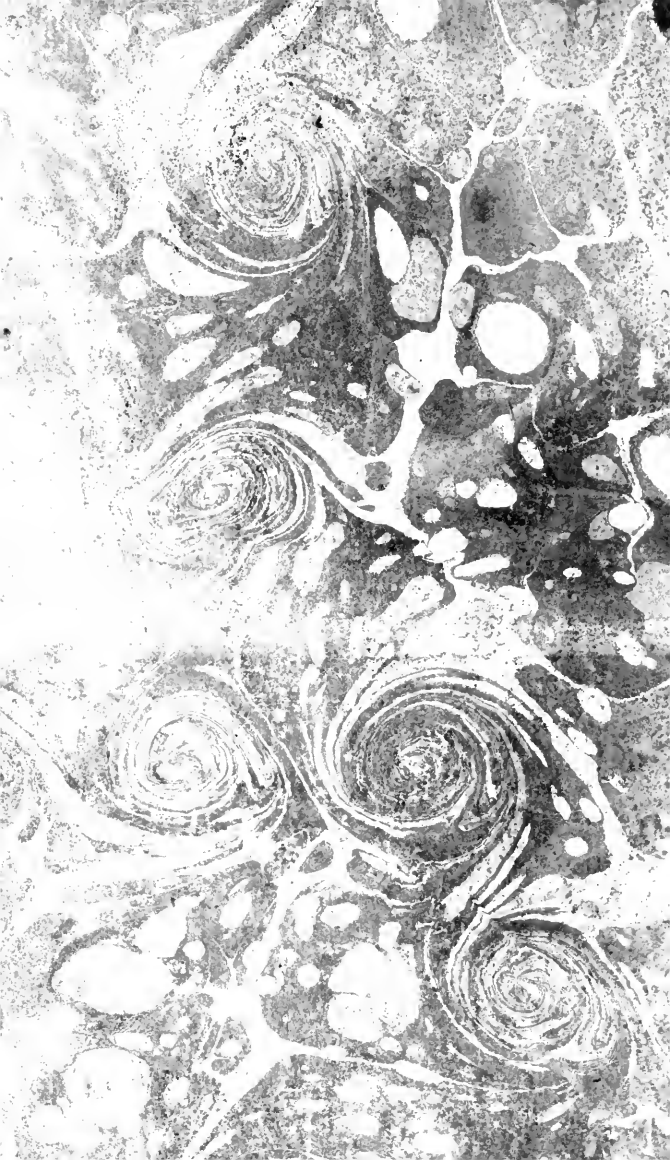




3 1761 03556 7700





2/5/-

c

2 parties en 1 vol.

Chenier est aussi l'auteur du
roman "Le Colporteur", plus
connu



MÉMOIRES
D'UNE
HONNÊTE FEMME.

[PREMIERE PARTIE.

THE JOURNAL

OF THE

ROYAL SOCIETY

OF LONDON

PRINTED BY

M É M O I R E S

D' U N E

H O N N Ê T E F E M M E ,

É C R I T S

PAR ELLE-MÊME ;

ET P U B L I É S

Par M. DE CHEVRIER.

Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.
Desp. Sat. des F.

P R E M I E R E P A R T I E .



A A M S T E R D A M ,

Chez H. C O N S T A P E L , Libraire.

M. D C C . L X I I I .



PD
1968
C4M4

ALMA MATER
LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO



A MADAME

MADAME DE P***.

MADAME,

*LES Mémoires d'une
Femme qui unissoit le talent
de plaire, au plaisir & ne
succomboit jamais, ne pou-
voient paroître que sous les
auspices de la beauté & de
la vertu ; c'est à ces titres*

que j'ai l'honneur de vous
adresser cet Ouvrage ; votre
modestie ne souffre pas que je
la nomme, votre nom seul étant
un éloge ; Et me forcer à le
taire, c'est être au-dessus de
l'éloge même.

J'ai l'honneur d'être avec
une considération respectueuse,

MADAME,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,

CHEVRIER

MEMOIRES




MÉMOIRES

D'UNE

HONNÊTE FEMME.

PREMIERE PARTIE.

 UI ! moi devenir Auteur ? Y pensez-vous , Madame ? Je connois la force de l'amitié ; mais quelle que soit sa puissance , elle ne peut jamais nous donner les talens que la Nature nous a refusés. Si l'envie d'obliger une amie aussi généreuse , suppléoit à l'esprit , j'écrirois dans ce moment ; mais je vous avoue que mes aventures ne seroient point l'objet de mon travail. Quand on a vécu trente-cinq ans dans le grand monde , on a souvent à rougir ; la vertu même forcée de rappeler ses périls passés , voit quelquefois ces images funestes avec une sorte de plaisir , qu

I. Partie.

A

naît moins de l'avantage du triomphe , que de la vanité qu'il excite dans notre ame : ces instans peuvent séduire , & s'y laisser entraîner à cinquante ans ; c'est échouer au port.

Quoi ! Madame , la sagesse de mes réflexions ne vous touche point , & vous exigez que toute entière à l'amitié , je lui dévoile les événemens de ma vie ? Quel sacrifice ! & qu'il va me coûter ! Ma modestie & mon amour propre vont souffrir également. Vanter sa vertu , c'est un supplice pour quelqu'un qui n'est sage que par goût ; se voir critiquer , quand on n'écrit que pour l'amitié , c'est un désagrément auquel l'Auteur qui a le moins de prétentions , ne s'accoutume point. Ce n'est pas que je croie que vous attaquiez mon style , femme ainsi que moi , vous sçavez que notre sexe n'est pas fait pour écrire , & que lorsqu'il veut bien prendre la plume , il mérite au moins l'indulgence qu'on doit à des efforts généreux. Tout le monde ne pense pas ainsi ; & les Ecrivains par état , habitués à censurer même ce qui est bon , vont se déchaîner contre un Ouvrage plus négligé que facile , où le cœur sensible , laisse à l'esprit l'art de paroître brillant : on va enfin me juger comme un bel esprit en titre , & je n'y gagnerai pas. Vous m'aimez , il est vrai , & le suffrage que j'obtiendrai au moins de votre complaisance , doit m'enhardir. La voix de l'amitié est pour moi celle de l'univers. Un mo-

ment, je crois que je parle ici d'après quelqu'un. . . . oui, cette pensée se trouve dans presque toutes les Tragédies, & dans un grand nombre de nos Romans, tant mieux; ce vol est fait à tant de monde, que je me flatte que personne n'osera en demander la restitution. Je commence.

La Bourgogne est ma Patrie; le Marquis de *Malbonne* mon pere, étoit fils d'un Président à Mortier au Parlement de *Dijon*; ennemi déclaré de la Robe à laquelle sa famille devoit tout son éclat, il entra à l'âge de seize ans dans le Corps des Mousquetaires Gris. Fixé par son état à *Paris*, il y devint amoureux d'une fille de spectacle, jeune & sensible. Il n'est pas difficile de s'imaginer que son cœur fut bientôt subjugué par une de ces princesses du jour, qui joignent à la facilité de séduire le cœur, l'art dangereux d'enchaîner l'esprit. Mais, ce qu'on ne se persuadera pas sans peine, c'est que le Marquis de *Malbonne* aimoit si respectueusement l'Actrice, que, quoiqu'elle auroit dû se révolter d'un ton qui lui étoit étranger, elle amena mon pere au point de contracter un mariage clandestin avec elle. Peu de gens ont sçu que la *Duclos* (c'est le nom de la fille de spectacle dont je parle) ait été amie avec mon pere. *Louis XIV.* informé d'un hymen opposé aux loix de l'Etat, & contraire aux bonnes mœurs, le cassa, & la Comédienne reparut sur la Scène Française qu'elle avoit abandonnée depuis huit jours; c'est-là que

forçant le sentiment, & outrant la vérité, elle eut l'avantage de plaire sans en avoir le talent : supercherie dont le public est encore la dupe aujourd'hui.

Le mariage secret du Marquis de *Malbonne*, engagea le Président à rapeller son fils à *Dijon*. Revenu dans le sein de sa patrie, il oublia bientôt la *Duclos*. L'éloignement, ou pour mieux dire, la vanité, ne produisit pas le même effet sur le cœur de la Comédienne; elle fit tous ses efforts pour ramener son amant : lettres, prières, menaces, furent employées, comme on en jugera par cette Lettre; c'est la seule qu'on a trouvée dans le porte-feuille du Marquis.

Fontainebleau au mois d'Octobre.

Je sors du Bureau du Ministre de la Guerre; où j'ai appris que vous veniez d'obtenir un Guidon; le petit Comte de SEPPEVAL, qui m'a donné la main pour traverser la galerie, m'en a fait compliment. Je l'ai reçu plus en femme qu'en amante; puissiez-vous ne pas me démentir. Je vous aime, mon cher Marquis; & devez-vous en douter, si vous réfléchissez que je vous ai sacrifié tout ce que la Cour & Paris ont de séduisant; uni à moi par des nœuds solennels, vous ne devez point balancer à revenir entre les bras d'une épouse qui vous adore. Si vous étiez assez ingrat pour vous prêter aux idées de votre famille, je jure par vous-même, que livrée à ma juste fureur, j'emploie-

d'une honnête Femme.

rai tout pour vous perdre. Plus le perfide est cher, plus il doit craindre ; l'amour qui se change en fureur, ne se venge pas à demi, pensez-y, Marquis ; vous connoissez la tendresse de mon cœur, venez la partager, ou craignez que le fer, le poison ne me délivrent d'un traître. Quoiqu'il en coûte pour se venger de son amant, il est toujours doux de punir un ingrat qu'on aime.

R O X A N E,

Marquise de Malbonne.

Il y a aparence que le Marquis fut peu touché des prieres & des menaces de la *Duclos*, puisque deux mois après son retour à *Dijon*, il épousa la fille du Baron de *Verman*, un des premiers Gentilshommes du Prince de C***, & Capitaine de ses Gardes en Bourgogne, seul fruit de cet hymen. Le jour que je reçus le fit perdre à ma mere ; & mon pere sensible à ce malheur, ne survécut que de quelques mois.

Je vous épargnerai l'ennui du détail des premières années de mon éducation ; vous sçauvez seulement que des mains de Madame de *Verman* mon aïeule, je passai dans un *Cloître* où je fus élevée avec cette fausse austérité qui captive la jeunesse, & ne l'instruit point. Jouet perpétuel des caprices des Religieuses, je me voyois tour-à-tour l'objet de leurs tristes complaisances, ou de leurs fades plaisanteries. Haïe sans humeur, estimée sans plaisir, le couvent m'ennuyoit ; j'en cherchois la raison, & un mouvement

secret que je ne pouvois démêler, me disoit confusément que le Cloître n'étoit pas fait pour moi. Entre toutes les Nones avec lesquelles l'habitude m'avoit liée, je distinguois sur-tout une jeune personne, dont l'esprit orné & poli prévenoit moins encore qu'un caractère doux & tranquille ; amie tendre, je m'attachai à la Mere *Sophie* (c'est le nom de cette Religieuse) & nous devînmes bientôt inséparables.

Persuadée de la sincérité de mes sentimens, *Sophie* épancha son cœur dans celui de son amie, & je payai sa confiance par l'aveu des mouvemens tumultueux qui troubloient ma raison, & agitoient mon ame. Que je vous plains, me dit *Sophie* ; ou pour m'expliquer mieux, que j'envie votre sort ! Victime de la fureur d'un pere, de la perfidie d'un amant, & d'un crime plus funeste à mon repos, on m'a traînée dans ce Cloître, où liée par des vœux sacrés, je n'ai d'autres soins que de tâcher d'affervir ma raison à mes devoirs. Quand vous apprendrez mes malheurs dans l'histoire de ma vie, que je vous raconterai en un tems plus favorable, vous verrez que plus agitée & moins heureuse que vous, je suis forcée de dévorer ici mes chagrins, tandis que le monde va dissiper les vôtres : *Sophie* m'aprit alors ce que c'étoient que ces desirs secrets, qui sembloient n'entrer dans mon ame que pour y régner avec tyrannie. Je connus enfin l'amour, & je parus le redouter peu. Le ta-

bleau le mieux imité affecte toujours moins que l'original. La vue d'un homme aimable remue bien plus que les peintures enchantées dont nos Romans sont remplis. Emue quelquefois au recit de *Sophie*, je semblois ne penser que pour elle ; ou peut-être mon cœur qui s'ignoroit, n'étoit agité que des sentimens qui devoient le dominer un jour. Je ferois sans doute demeurée plus long tems dans cet état, si la Baronne de *Verman*, qui venoit de fermer la paupière au Président de *Malmonne*, mon aïeul, ne fut venue me tirer du Couvent. *Sophie* seule emporta mes regrets. Je promis à cette bonne amie de venir partager souvent ses alarmes, & je n'oubliai pas de lui rappeler qu'elle me devoit le recit des aventures de sa vie. Le reste du Monastere ne me vit sortir qu'avec envie. La consolation des malheureux est d'avoir des semblables..

A peine eus-je fait les premiers pas dans le monde, que la Baronne de *Verman* m'annonça que la gloire de mon nom, & des intérêts de famille, exigeoient que je songeasse à me marier ; on me prévint même qu'on ne vouloit point gêner mes inclinations, & que c'étoit dans le dessein de me laisser la maîtresse de mon cœur, qu'il falloit que j'épousasse le Comte de *Courmont*, que je n'avois jamais vu.

Je sçavois bien que l'intérêt régloit la plupart des mariages, mais je me figurois qu'il n'y avoit que les filles des Princes qui duf-

fent sacrifier leurs goûts à la politique , & je ne pouvois croire qu'un simple Gentilhomme eut des raisons d'Etat qui l'obligeassent à devenir le tyran d'une jeune personne , dont il devoit être l'appui : réflexions vaines qui ne tiennent point contre l'usage.

Le Comte de *Courmont* qui avoit peut-être à Paris, où il étoit alors , les mêmes sentimens que moi , étoit attendu de jour en jour pour remplir les conventions de nos parens ; quoique je fusse préparée à ce mariage , je ne laissai pas de me livrer à un penchant que je combattois ; mais peut-on commander au cœur ? J'éprouvai bientôt que les efforts de la raison ne peuvent rien contre le sentiment.

Le Chevalier de *Nalbour* unissoit au charmes de la figure, les agrémens de l'esprit le plus aimable ; jeune , charmant , plein de qualités estimables & modeste ; ce Chevalier étoit un être extraordinaire que le Ciel avoit créé pour m'enchaîner ; la sympathie d'où naissent presque tous les goûts , excita dans nos cœurs cette passion tendre , qui est moins l'effet du caprice , que d'un je ne sçai quoi , qu'on ne peut définir ; pour tout dire , nous nous aimâmes dans le même instant tous les deux , & nous nous aperçûmes ensemble de l'impression réciproque que nous avions faite l'une sur l'autre ; l'amour est clairvoyant avec les cœurs vertueux , son bandeau ne sert qu'à couvrir les vices.

Le Chevalier étoit sans biens ; son pere , que

au service ne lui avoit laissé que la gloire de son nom ; fardeau pesant , quand les richesses n'aident point à le soutenir. Engagé d'ailleurs dans l'ordre de Malthe , il ne pouvoit le quitter qu'en perdant l'espérance d'une Commanderie qui étoit toute sa fortune , raison accablante , qui éloignoit l'espérance que j'aurois pu concevoir d'être unie avec *Nalbour*. Attaché sans cesse à mes pas , le Chevalier ne me quittoit point , parent du Baron de *Verman* , on ne pouvoit , sans manquer à la bienséance , lui refuser le plaisir de faire sa cour à une petite fille qu'on aimoit tendrement. Comme la douceur de mon caractère faisoit penser que mon cœur , se pliant aux loix de ma famille , ne pourroit répondre aux sentimens qu'on soupçonnoit que le Chevalier auroit pour moi , on me laissa avec lui une liberté dont les suites ne sont que rarement dangereuses pour les âmes bien nées ; le Chevalier dans ces momens heureux faisoit tous ses efforts pour m'engager à refuser la main du Comte de *Courmont*. Aussi respectueux dans ses procédés , que sincère dans ses propos , il sçavoit unir l'amour avec la sagesse , talent estimable que la complaisance des femmes a fait tomber en discrédit.

Vouloit-il m'éloigner du *Courmont* ? il n'employoit point , ainsi que les hommes que j'ai vus depuis , ces discours odieux dont l'indécence retombe presque toujours sur ceux qui ont la bassesse de s'y abandonner. Ja-

loux , mais honnête homme , *Nalbour* savoit que la probité ne permet point qu'on avilisse un rival dans l'esprit de sa maîtresse , en lui prêtant des vices qui lui sont étrangers. Le sentiment peut tout sur le cœur d'une femme estimable ; la coquette seule se laisse emporter par la méchanceté : facilité dangereuse , dont elle devient la victime à son tour !

Indépendamment du goût que le Chevalier m'avoit inspiré dès le premier moment , son caractère généreux me le rendit plus aimable encore ; la crainte où il étoit , que je n'épousasse un rival dont il louoit le mérite & l'esprit , me le rendoit plus cher ; & dans le portrait flatteur que *Nalbour* me faisoit de *Courmont* , je ne voyois que le Chevalier ; ce n'étoit pas assez de l'aimer , je l'estimois , & ma passion n'en étoit que plus vive. L'estime ne rend l'amour légitime , que pour en accroître les bornes.

Incertaine sur le parti que j'avois à prendre , je balançois entre mon cœur & mon devoir , mais assez raisonnable pour penser que ce dernier devoit l'emporter , je me contentai de jurer à *Nalbour* , que je ne m'unirois au Comte de *Courmont* , qu'après avoir exposé au Baron de *Verman* , la répugnance que je me sentois pour un époux que je n'aimerois jamais. Le Chevalier parut satisfait de ce parti , l'heure de l'assemblée arriva , & nous nous séparâmes pour nous rendre au cercle. Nous n'y fûmes pas plus

tôt, que le Chevalier qui me donnoit la main, pâlit ; je m'aperçus même que ses genoux tremblans lui laissoient à peine la liberté de se soutenir. Emue de son état, je rougis, & ce symptôme n'échapa pas aux femmes, mais hélas ! quelque vive que fût cette agitation, elle n'étoit que l'avant-coureur d'un trouble bien plus violent. Je n'étois pas encore assise que la Baronne de *Verman*, vint me présenter le Comte de *Courmont* qui arrivoit de *Paris* ; je le reçus avec une politesse ménagée qu'on attribue à la décence, & qui est souvent l'effet de la froideur. Le Comte, que je veux peindre ailleurs, étoit avantageux ; & il crut que mon indifférence n'étoit qu'une timidité, qui flatte toujours ceux qui l'inspirent. Le Chevalier morne & pensif promenoit ses regards sombres sur *Courmont* & sur moi ; mes yeux d'accord avec les siens, sembloient répondre à leur langage, & partager sa douleur.

On proposa une partie de *Manille*, c'étoit alors le jeu à la mode, que les petites maîtresses viennent de renouveler sous le nom de *Comète* ; je la fis, & l'arrangement de la Baronne de *Verman*, me mit en face du Comte, qui, de la dignité qui ne lui réussit point, passa au plaisant qui ne prit pas plus. Il étala tout cet esprit de jargon qu'un Provincial apporte mystérieusement de *Paris*, pour le répandre avec éclat dans le sein de sa petite Ville ; mais cette affiche fastueuse ne gagna rien : soit prévention, soit justi-

ce , le Comte n'eut ni la force de me persuader , ni le loisir de m'amuser.

La partie finie , le Chevalier uni depuis long-tems avec *Courmont* , le suivit à la maison , & ils y souperent tous les deux ; c'étoit un de ces repas de famille , où l'ennui monté sur le ton de la bienséance gagne tous ceux qui en sont , & répand même un froid domestique sur les étrangers , qui n'y sont admis que pour partager la confiance & la tristesse.

Les préliminaires de notre union furent réglés après le souper , le Comte qui vouloit être amant avant de devenir époux , s'aprocha de moi , & me débita tous ces propos de convention , qui ne sont que des fadeurs dans la bouche de ceux qu'on n'aime point. Le Chevalier faisoit pendant cette conversation un piquet avec le Baron de *Verman*. Je laisse à penser si , fixé à son jeu , il voyoit d'un œil indifférent l'entretien de *Courmont* ; inquiet , agité , il se plaignoit contre la fortune avec le plus beau jeu du monde , & brusque sans raison , ceux qui ignoroient le secret de son cœur , imputoient à l'intérêt ce qui n'étoit que l'effet de l'amour le plus tendre. *Nalbour* fut contraint de se retirer sans me dire un mot : jugez de mes inquiétudes par celles qu'il dû ressentir. Je passai la nuit dans des réflexions singulieres , combattue incessamment par l'amour & le respect ; je murmurois contre la tyrannie de mes parens ; mais que pouvoient

mes plaintes ? trop foible pour les rendre sensibles, elles ne servoient qu'à me faire voir mon malheur de plus près ! j'étois encore livrée à ces idées, quand *Bernon* (c'est ainsi qu'on apelloit ma femme de chambre) vint m'apporter un billet ; je reconnus le caractère du Chevalier, j'ouvris en tremblant, & je lus ces mots, qui ne me remirent point de mon émotion.

J'ai balancé long-tems, Mademoiselle, sur le parti que j'avois à prendre ; à la veille de l'événement le plus funeste pour moi, la fuite alloit m'éloigner de vous, mais j'ai réfléchi que je me vengerois mieux de votre infidélité, en présentant sans cesse à vos yeux, un homme que vous avez aimé, & que vous aimeriez encore, si... pardon, ma chere Julie, je sens que ma fureur m'égare, & je suis peut-être assez malheureux pour t'offenser dans le tems que je voudrois te plaire, adieu, aime Courmont, & déteste un ingrat qui feroit le malheur de tes jours ; quand tu liras ce billet, je ne respirerai plus le même air que toi ; mais en quelques climats que le hazard conduise mes pas, je jure que je n'aimerai que toi ; adieu encore une fois, je t'adore assez pour te fuir.

Mille sentimens partagerent mon ame à la lecture de ce Billet. Irrésolue sur la réponse que je devois y faire, j'écrivis dix lettres différentes que je déchirai aussi-tôt ; & assez maîtresse de moi-même, pour en

imposer à mon cœur, j'allois suivre mon devoir, si *Bernon* ne m'eût pressée de répondre au Chevalier, qu'elle me peignit prêt à quitter sa Patrie pour toujours. Quelque défiance que j'eusse des femmes de l'espece de *Bernon*, je me laissai aller. Aimant le Chevalier, pouvois-je, sans cruauté refuser un mot à un homme qui m'aimoit lui-même assez, pour chercher dans la fuite les moyens de me procurer une tranquillité que sa présence m'auroit toujours enlevée ? Cette réflexion apuyée par les conseils de ma femme de chambre, & affermie par l'imprudencce attachée à mon âge, m'arracha cette réponse :

Y pensez vous, Chevalier, puis-je jamais vous haïr, connoissez mon cœur, avant de le juger, & soyez sûr que ne pouvant se partager entre deux objets, il est à vous. Courmont n'est pas flatté dans cette réponse mais c'est mon cœur qui me l'a dictée ; & mon cœur est sincere. Adieu. Réfléchissez sur vos devoirs, & sur les miens, & pensez qu'il n'y a d'infidélité réelle que celle que nous faisons de notre propre mouvement.

Bernon courut avec empressement porter ce billet au Chevalier, qui le lut en pleurant, & partit pour Malthe.

Ma femme de chambre, éplorée de l'état dans lequel elle avoit trouvé *Nalbour*, revint les larmes aux yeux m'apprendre son départ :

devoir austere ! C'est alors qu'accablée sous ton joug , j'ose t'accuser de cruauté & d'injustice ! Quoi , donc , me disois-je , esclave du caprice de nos parens , ne pourrions-nous sans crime nous livrer à un penchant fondé sur la raison & la vertu ?

Remarques inutiles ! la raison est muette , quand le devoir parle , tout lui cède jusqu'à la vertu même.

J'étois encore absorbée dans ces réflexions funestes , quand le Baron de *Verman* entra dans mon cabinet ; il fit sortir *Bernon* , & après m'avoir tendrement embrassée , il demanda si le Chevalier de *Nalbour* m'avoit aimée ; je rougis ; ne réponds point , ma chere fille , dit le Baron : je sçais tout , ton visage satisfait ma curiosité , & justifie ton innocence ; si tu étois coupable , le Chevalier ne seroit point parti ; on ne fuit point une femme qui nous a rendu heureux. J'avouai alors au Baron l'amour que j'avois pour *Nalbour* ; & heureux de voir mon inclination asservie à l'obéissance , il me quitta en m'annonçant que notre mariage , que le pere de *Courmont* venoit d'avancer , étoit remis au lendemain matin. Le Comte remplaça M. de *Verman* , sa conversation aussi singuliere , & plus insipide que celle de la veille , fut un enchaînement de plaisanteries sur le départ du Chevalier , dont graces à la vanité de *Courmont* , personne n'ignoroit le motif.

Le jour se passa dans ces arrangemens tumultueux , qui ennuiant ceux mêmes qui s'y

prêtent de bon gré. Je me retirai dans mon appartement à l'entrée de la nuit ; *Bernon* fourit en me voyant entrer ; sa gaieté me donna de l'humeur ; la joie de ceux qui nous environnent augmente nos ennuis. Je congédiai *Bernon* , & je cherchai la Lettre du Chevalier que je relus avec cette douce inquiétude qui ne me quittoit point , quand je le rapellois à mon imagination. *Je t'adore assez pour te fuir*. Ah ! cruel Chevalier , m'écriai-je en répétant les derniers mots de son Billet ! où êtes-vous donc ? ... à vos genoux , adorable Julie , dit *Nalbour* , en se précipitant à mes pieds. Moins surprise qu'offensée d'un procédé aussi déplacé , je ne daignai pas même demander au Chevalier par quel hazard je le trouvois dans mon appartement. Il tenta en vain d'obtenir sa grâce : je brûlai sa Lettre à la bougie qui étoit sur mon secrétaire , & je lui défendis de me voir jamais. *Bernon* qui vint au bruit , s'avisa de vouloir excuser *Nalbour* , & son congé fut le prix de sa témérité. Que la jeunesse est malheureuse quand on confie les soins de sa conduite & de son éducation à ces ames basses , qui , toujours corrompues par l'intérêt , nous précipitent dans le crime que leur état doit nous faire éviter !

Le Chevalier fut à peine sorti que je me couchai , mais ma situation étoit trop critique pour que je pusse jouir du repos que j'attendois , & je fis en vain des efforts pour me rendre l'idée de *Courmont* familière , &

me

me faire *au moins* un devoir supportable d'une triste nécessité : je ne pus y parvenir, le jour me retrouva dans la perplexité où il m'avoit laissée ; ce n'est pas que le Comte fût sans mérite ; vous jugerez de ce qu'il valoit par le portrait que je vais vous en faire. L'impartialité va tracer le tableau.

Le Comte de *Courmont* joignoit à une figure ordinaire, tout l'esprit d'un homme du monde. On sçait en quoi consiste cet esprit, je ne le définirai pas ; singulier d'ailleurs dans sa conduite, il n'étoit ridicule & bizarre qu'avec les gens de bon sens ; toujours raisonnable avec les étourdis ; il sembloit prendre le caractère opposé des personnes avec lesquelles il se rencontroit ; généreux & sensible, il sçavoit reconnoître & rendre un service ; tendre avec excès, il n'avoit que le point de jalousie que la bienséance veut que l'on affecte, pour n'être pas confondu au rang de ce qu'on appelle, dans la société, *des bonnes gens*.

Tel étoit *Courmont* avec lequel je fus unie sous des auspices marqués par la douleur. Mon mari ne put cependant s'apercevoir de mon état ; & je fus assez prudente pour lui cacher & ma passion, & mes dégoûts. Le Comte étoit mon époux, ce titre sacré m'attachoit à lui ; si l'amour n'entroit pour rien dans cette union, je n'en étois pas moins sa femme ; le devoir commande aux passions, mais il ne les éteint pas. Je pou-

vois encore aimer le Chevalier ; mais je ne devois être attachée qu'au Comte : situation équivoque que peu de femmes surmontent !

Quoique mon époux , comme je viens de le remarquer , ne fût pas un jaloux décidé , il eut , dans les commencemens de notre mariage , ces inquiétudes qu'on peut permettre à un homme qui se défie qu'un autre regne dans un cœur qui doit être à lui ; mais elles ne vinrent jamais jusqu'à moi , tranquilles l'un & l'autre , nous avions au moins l'air de nous estimer.

La revue de la Gendarmerie , qui étoit alors en *Champagne* , apella le Comte à *Vitry* , où sa brigade étoit en quartier ; notre séparation fut tendre , la raison & l'habitude avoient suppléé chez moi aux sentimens de tendresse , & *Courmont* partit avec la bonne foi d'un mari qui ne doit les regrets qu'il laisse qu'à l'amour le plus vif.

Le départ du Comte ramena près de moi la Baronne de *Verman* , que l'humeur de *Courmont* avoit éloignée dès les premiers jours de notre mariage ; & reprenant sur sa petite-fille l'autorité que le sang lui donnoit , elle voulut m'obliger à revenir dans sa maison , sous prétexte que jeune & aimable , il n'étoit pas convenable que je demeurasse seule. Madame de *Verman* pouvoit penser juste ; mais elle ne devoit pas être écoutée , parce que *Courmont* , à qui j'avois proposé ce parti , l'avoit rejeté , & les volontés de mon

mari m'obligeoient à ne pas suivre celles de la Baronne, quelque respectables qu'elles fussent pour moi..

Je ne fus pas plutôt libre, que *Bernon*, qui vint se jeter à mes genoux, obtint sa grace; je la lui accordai avec d'autant moins de peine, que j'avois appris que le Chevalier de *Nalbour* étoit réellement arrivé à Malthe, & que cette fille d'ailleurs m'avoit extrêmement été attachée. Le mois de Juin annonça l'Assemblée des Etats de Bourgogne, le Prince de C*** les tint avec cette grandeur, & cette dignité héréditaire aux Héros de son nom. Le sexe le plus brillant de la Province vint à Dijon pour profiter des fêtes. Entre toutes les femmes qui fixoient les yeux de la Cour du Prince, on distingua Madame la Marquise de *Ferval* & moi. Passez-moi ce trait; plus sincère que vaine, vous me verrez me louer, ou me condamner suivant les circonstances.

Parmi les jeunes Seigneurs, qui composoient la Cour du Prince, j'avouerai que je distinguai le Duc d'*Amerville*; sa figure n'en imposoit point, elle rebutoit même au premier coup d'œil, pour peu qu'on eût de délicatesse; mais la Nature qui sçait réparer ses torts, lui avoit donné un esprit vif & solide, qui sçavoit plaire & persuader tout à la fois; sans prétentions d'ailleurs, le Duc disoit les choses les plus jolies, sans avoir l'air de le dire; indolent sur l'expression qui étoit toujours choisie, il sembloit ne la

négliger que pour appuyer sur le sentiment ; & le peu de cas qu'il faisoit de tout ce qui partoît de lui, y ajoutoit un nouveau prix ; complaisant & ingénieux dans la société, il sçavoit donner à tout le monde l'esprit de son état ; habile à ramener la conversation qui vous plaisoit, il vous mettoit dans le cas de dire souvent des choses qu'il créoit à l'instant, & que vous penseriez de bonne foi avoir imaginées ; il donnoit des conseils aux gens d'esprit, avec le ton modeste d'un homme qui en exige d'eux, & on suivait ses avis dans le tems même qu'on croyoit se donner pour modele ; doux avec les fots, il jettoit sur eux un vernis qui les rendoit supportables, & qui faisoit quelquefois penser, qu'on les avoit condamnés trop tôt.

Je vous laisse à croire si un homme d'un caractère aussi estimable, sçut m'attacher ; liée d'abord avec le Duc par l'amitié qui régnoit entre lui & mon mari, avec lequel il avoit été à l'Académie, j'aurois voulu ne voir en lui qu'un ami sage, dont le commerce tranquille est préférable aux plaisirs tumultueux que l'amour entraîne avec lui ; mais le Duc qui s'aperçut que son caractère heureux avoit subjugué mon esprit, crut que ces premières impressions portant bientôt sur mon cœur, je passerois de l'estime à l'amour ; le croira-t-on ? la réflexion de d'Amerville ne fût point démentie, & je l'aimai ; certain de ma façon de penser, il

tint dès-lors la conduite de tous les amans , je veux dire qu'il voulut devenir heureux. Mes devoirs que j'oposois sans cesse aux empressemens du Duc, ne tinrent point contre son penchant , & si sa probité le força de convenir qu'ils étoient respectables , ce ne fut que pour les anéantir. Lié , comme je viens de le dire , avec mon mari , ils étoient en relation depuis très-long tems , & *Courmont* s'épanchoit avec plaisir dans le cœur de *d'Amerville* ; triste confidence dont le Duc abusa ! Le Comte épris à *Vitry* d'une certaine Madame *Niel* ; vantoit à son ami les bontés que cette femme avoit pour lui ; *d'Amerville* crût la circonstance avantageuse , & il se persuada que mon attachement à mon devoir finiroit aussi-tôt que je serois convaincue que mon mari manquoit au sien ; je sçais que beaucoup de femmes trouvent dans l'infidélité de leurs maris un prétexte à la perfidie ; mais revenues des premières fureurs du dépit , peuvent-elles ignorer qu'elles ne sont pas moins coupables , que si leurs époux étoient vertueux ? La raison peut se faire illusion pendant quelques momens , mais s'y arrêter c'est l'effet du crime.

Ces idées puisées dans mon cœur , ne paroissent au Duc qu'une morale fade , entée sur un préjugé ridicule , & il fit tout au monde pour les détruire. Que le cœur est foible , quand le goût & le mérite l'ont subjugué ! en vain je rapellois mes premiers sentimens , presque éteints dans mon

ame, je n'y trouvois que le triomphe du Duc. Seuls, dans mon appartement, je confiai ma situation à *Bernon*, qui, depuis l'aventure du Chevalier gardoit une sage circonspection. Cette fille que je ne consultois que pour trouver des armes contre d'*Amerville*, me déplut dans l'instant même qu'elle prit mon parti contre lui : en vain elle me paignit les desordres d'une passion malheureuse, dont les suites étoient d'autant plus terribles, que le Duc étoit un homme de Cour, & on sçait que l'étiquette de ce pays-là, c'est de se picquer d'indiscrétion ; je n'écoutai rien, & la soupçonnant de s'intéresser toujours à l'amour du Chevalier que je commençois à nommer sans émotion, j'allois la congédier pour la seconde fois, si cette pauvre fille, docile à mes desirs, n'eût chanté la palinodie, en me représentant d'*Amerville*, comme le seul amant qui put rendre une foiblesse excusable. *Bernon* louoit encore le Duc, lorsqu'un de ses gens m'aporta un billet qui acheva de me décider, comme on va le voir par la réponse suivante.

Etes-vous content, mon cher petit Duc ; vous triomphez, j'oublie tout pour ne penser qu'à vous ; venez ce soir recevoir les gages heureux de l'amour le plus tendre.

Ma honte étoit écrite dans ce billet, il ne s'agissoit pour achever de me rendre cou-

pable, que d'y joindre le sceau du plaisir, moment funeste dont je commençai à redouter l'approche ! l'avantage de la vertu, est de rentrer aisément dans un cœur, où les remords la rapellent toujours. Je sentis mon égarement, au moment même que j'y tombai; mais que faire ? le Duc étoit aimable, mon cœur étoit sensible, mon mari infidèle ; c'en étoit trop pour m'arrêter encore. Cependant, me disois-je, en réfléchissant sur le rendez-vous que je venois de donner ; de quel front oserai je me soustraire aux traits satyriques, dont le monde accable les femmes qui ont secoué le joug du devoir & de la pudeur ? (remarquez en passant que je vivois alors en Province, que j'ignorois les progrès de la corruption générale :) le mérite & la discrétion du Duc venoient détruire ces réflexions, & me persuadant qu'en ne lui cédant qu'une fois, je pourrois réparer une faute unique par une conduite mesurée. Je me livrois à une illusion pernicieuse qui perd les trois quarts des femmes.... J'en étois-là quand d'*Amerville* entra ; le mystère & le plaisir peints sur son visage, me causoient de l'ennui. A peine se fut-il placé près de moi, que j'exigea qu'il me remit le billet que je venois de lui écrire, il m'obéit. Je relus ce malheureux billet, & le déchirant en versant des larmes, je m'emportai contre d'*Amerville*. Quoi, l'ui dis-je, avec cette vérité que la vertu seule peut rendre, quoi vous auriez été assez cruel

pour profiter d'un instant de foiblesse qui eût répandu l'amertume sur le reste de ma vie ! ah ! que vous m'aimez peu , puisque vous êtes assez lâche pour m'engager à violer des devoirs sacrés ! fuyez , d'*Amerville* , ou soyez assez généreux pour me prêter des armes contre vous-même. Le Duc interdit de ce discours , balança pendant quelques minutes sur le parti qu'il avoit à prendre ; ses yeux mouillés de ses larmes , annonçoient un cœur vertueux , & sa conduite le justifia. Qui , moi , s'écria-t-il , en arrosant mes mains de ses pleurs , moi vous trahir ? ah ! si l'amour m'a prêté des armes contre la vertu , elle-même m'en fournit aujourd'hui pour triompher de l'amour , & je ne veux les employer qu'à réprimer des desirs impétueux auxquels ma probité va commander. Que deux cœurs enivrés l'un de l'autre , se livrent aux accès de la volupté , j'y consens ; mais qu'un amant soit assez lâche pour trahir son ami , en lui enlevant le cœur d'une femme vertueuse qui combat , c'est une perfidie dont votre sagesse vient de me sauver la honte. Que l'amitié & l'estime nous unissent seuls ; je renonce pour toujours à l'amour.

Enchantée des sentimens généreux du Duc , je mêlai mes pleurs aux siens , & nous voir gémir ensemble , on nous eut pris pour deux amans qui pleuroient leurs malheurs , tandis que nous n'exprimions que notre triomphe.

D'*Amerville* me vit , comme nous en étions con

convenus jusqu'au départ du Prince ; mais notre éloignement ne sépara point nos cœurs ; & une correspondance utile & réglée nous unit jusqu'à la mort du Duc , que je pleure encore dans ma solitude.

Immédiatement après les Etats , je reçus une lettre du-Comte qui me marquoit de me rendre à *Arnonval* où il devoit me rejoindre incessamment. Cette Terre appartenoit au Trésorier des Etats de Bourgogne ; c'étoit un homme à qui mon mari avoit des obligations essentielles ; généreux , & aimant à obliger , il sçavoit rendre un service avec la maniere aisée d'un homme de condition ; voilà tout ce que j'avois appris en gros du Caractère de M. d'*Arnonval* ; je le connus mieux quatre jours après.

Arrivée à la terre du Trésorier , j'y fus reçue avec cet air pesant qui ne tient ni de la dignité ni de la franchise ; on me fit beaucoup de ces politesses ouvertes qui , n'étant pas préparées , n'en sont que plus sensibles ; & comme on me promit des plaisirs & de la gaieté , je me déterminai à m'ennuyer beaucoup , & je ne fus point trompée. D'*Arnonval* étoit un homme simple , qui avoit plus de probité que d'esprit ; riche sans faste , il se ruinoit en passant pour avare , facile dans le caractère , il étoit susceptible de toutes les impressions qu'on vouloit lui faire prendre ; une anecdote de sa vie , que peu de personne ont sçu , justifiera cette observation. D'*Arnonval* étoit à Paris , un Aven-

turier qui voulut le plaisanter , lui dit qu'il étoit Commandant des Troupes du Roi de Maroc , & qu'il étoit envoyé en France par le Peuple de ce Royaume , pour chercher un homme qui fût assez riche pour détrôner le Roi , & monter sur son Trône. D'*Arnonval* demanda si cinq cens mille livres suffisoient à cette expédition , l'Aventurier lui garantit le Trône de Maroc à ce prix , & reçut des avances. Un Neveu d'*Arnonval* instruit de la foiblesse du Trésorier , fit arrêter le prétendu Général , que le *Prevôt de Paris* envoya aux Galeres : Voyez la *Gazette de Cologne* N^o. 116. Année 1688.

Plus d'*Arnonval* avoit été trompé , plus il s'étudioit à trouver d'honnêtes gens ; soins pénibles , dont sa facilité grossière étoit toujours la victime. Sa maison ressembloit à toutes celles des gens de son espèce ; beaucoup de ces oisifs qui ne deviennent bonne compagnie que quand ils sont malheureux , quelques prudes , qui sous le prétexte de prendre l'air , cachent au public des arrangements qui ne sont connus que d'eux seuls : Musiciens & des *beaux esprits* , sorte de personnages bons à connoître , au moins à la campagne ; telle étoit la société que nous avions à *Arnonval*. Il y avoit déjà trois jours que j'y étois , & personne ne s'étoit d'autant plus piqué de cette indifférence , que je ne comptois de p'aïsir réel à *Arnonval* , que celui que je goûterois à m'amuser des originaux qui y étoient rassemblés.

Le jeu, la promenade, & les propos tristement facétieux du Trésorier, avoient fait jusques-là mon unique agrément; le Poète composoit de mauvais Vers que le Musicien chauffoit sur de la vieille musique, les agréables ricanoient, tandis que d'*Arnonval* criant *bravo*, faisoit fuir les Prudes qui étoient toujours précédées ou suivies de quelques-uns. Ce Tableau étoit bon une fois, mais répété tous les jours il devenoit insipide à ceux qui n'y entroient pour rien. Impatiente de voir arriver le Comte, je reçus une seconde Lettre, qui différoit cet instant de quinze jours; excédée d'un délai aussi long, je pris le parti de me divertir de la suffisance du Poète, & du ridicule du Musicien. Mais croira-t-on que des gens qu'on n'admet dans les maisons que pour y divertir une compagnie, se donnent pour société, & veulent être rendres en dépit du préjugé de leur état? Rien n'est si vrai, Madame, ces petits Messieurs osèrent m'aimer, & vous allez voir de quelle maniere je répondis à leurs feux.

Monsieur *Epernel* étoit un bel esprit clandestin, qui étoit prôné dans les maisons des hommes d'affaires, où il recitoit beaucoup de ces petits Vers *Anodins* qui n'ont que le mérite d'un débit imposteur; aussi, observez-vous que ces Auteurs secrets, jaloux de conserver leur réputation, n'ont jamais rien fait imprimer; vanité sage, que les Sots taxent de modestie.

Le Musicien avoit les vices de son état;

fans en avoir les talens ; *Hernoud* (c'est son nom) jouoit l'homme à bonnes fortunes , quelques femmes qui s'étoient avilies en le prenant , lui avoient presque conservé l'air de se croire du mérite ; sot & présomptueux , il n'avoit que l'art de chanter , quand il étoit yvre ; & il ennuyoit d'autant plus qu'il chantoit souvent. Tels sont les deux champions qui dispuoient mon cœur. *Epernel* qui étoit moins mauffade dans ses ridicules que le Musicien , fit le mystérieux ; ce début me plût , & je me réjouis en y répondant ; *Bernon* étoit dans cette confiance , & vous allez voir qu'elle n'y fut pas inutile. Le Poète qui crut avoir fait impression sur moi , hazarda une déclaration ; comme elle étoit en vers , je n'y répondis point ; *Epernel* qui s'oubloit , osa me reprocher mon silence : cette témérité que je voulois punir dans un autre tems , ne fut point prise en mauvaise part , & je feignis une tendre colere , en attribuant l'aveu du Poète , à un jeu d'esprit , dont je ne voulois pas être la dupe.

Epernel prit le change , comme je l'avois désiré , & le lendemain il m'écrivit une grande lettre pour justifier son amour ; le style en étoit vil , & l'expression singulière , je voulus que *Bernon* y répondît dans le même goût. Ma femme de chambre qui avoit plus d'esprit que ces petits Poètes journaliers , fut contrainte de descendre dans le bas , pour se mettre à l'unisson d'*Epernel*. *Hernoud* vint traverser la passion naissante du Poète ; jugez

de ma joie , quand je vis ces deux originaux au point où je voulois les amener. Coquette sans remords avec ces *especes-là* , j'aimois à me faire amusement des supplices qu'ils effuyoient. Le Musicien plus assuré que le Poète , quoiqu'il valut moins , m'assommoit de *Cantates & d'Ariettes ; Armide , Omphale , Cleopatre , Euridice & Galatée ;* je réunissois en moi les vertus & les agrémens de ces Princesses , & le petit bôn homme avoit l'attention modeste de se comparer aux amans qui les intéressoient. Plus ridicule qu'*Epernel* , parce qu'il connoissoit mieux le monde , il voulut se monter sur le ton des hautes galanteries ; & pour commencer avec succès , il fit une confidence à ma femme de chambre , qui lui fit espérer que ses vœux ne seroient point rejettés. *Hernoud* enchanté de cette prévenance , promit un vaudeville à *Bernon* ; le Poète lui avoit précédemment fait espérer des vers. Voilà des fonds qui paroissent peu solides , & qui cependant font vivre dans une sorte d'aisance ceux qui les produisent. Ma femme de chambre qui s'étoit engagée pour moi , acheva de porter la joie dans le cœur du Musicien , en lui écrivant un billet fort tendre. La scène étoit bien préparée , je n'attendois que l'arrivée de mon époux pour la dénouer , quand d'*Arnonval* vint me trouver avec l'air brusque d'un homme lourd qui donne des conseils. Vous êtes perdue , Madame , me dit le Trésorier , & je suis fâché de l'aventure

pour votre mari que j'ai l'honneur d'estimer :
quoi donc , lui répondis-je , avec un étonne-
ment affecté ; que m'est-il arrivé ? les Autri-
chiens sont ils enfin parvenus à faire une ir-
ruption en Bourgogne , & nos Terres sont-
elles ravagées ? Pis que tout cela , reprit d'*Ar-
nonval* ; il s'agit de l'honneur , & les d'*Ar-
nonval* n'ont jamais plaisanté là-dessus. *Eper-
nel* & *Hernoud* , deux hommes d'esprit qui ne
valent pas grand'chose , & que je ne tiens
chez moi , que parce que l'usage a voulu qu'on
ait de ces gens-là , comme on a des porce-
laines & des Magots de la Chine ; eh bien ,
repartis je , qu'ont de commun ces Messieurs
avec les disgraces que vous m'annoncez ?
Vous les aimez , Madame , répondit le Tré-
sorier , & cela n'est pas plaisant. Quelles preu-
ves ? vos lettres , reprit brusquement
d'*Arnonval* en m'interrompant , les indiscrets
les lurent hier à tous ceux qui étoient sur la
terrasse ; je les blâme , mais je ne vous estime
pas de les aimer tous les deux. Je suis assez
expérimenté pour sçavoir qu'il faut qu'une
femme ait une foiblesse ; mais aimer deux
hommes à la fois J'estimois feu Madame
d'*Arnonval* , elle étoit sage & vertueuse , &
je manquai un jour de me brouiller avec elle ,
parce qu'elle s'avisa de donner un rendez-
vous innocent à un Gentilhomme de la Pro-
vince , tandis qu'elle avoit le Marquis de *Gel-
maure* ; vous voyez que je suis rigide ; oh j'ai-
me la décence ! Votre conduite , repartis je ,
ne m'en laisse aucun doute ; & c'est pour me

justifier dans l'esprit d'un époux si austère, que je veux bien vous prévenir que ces lettres sont un jeu de ma femme de chambre, à qui j'ai permis cette supercherie, pour éprouver le caractère de ces petits Messieurs, & m'en réjouir à leurs dépens. Fort bien, dit d'*Arnonval*, qui revenoit toujours aux derniers sentimens qu'on lui suposoit; cette idée est d'or, & je veux qu'avant la fin de la journée, nous la mettions à profit; j'imagine par exemple.... mais non, Madame, imaginez vous-même, je suis vif, & je pourrois bien pour prélude de la scène renvoyer ces gens-là: cela ne me satisferoit point, repris je, le Comte doit arriver ce soir où demain matin, payons son retour de cette scène. Soit; je pense comme vous, répondit d'*Arnonval*, parce que vous pensez bien. Nous en étions-là, lorsqu'on entendit dans la cour le bruit d'une chaise, c'étoit le Comte; notre entrevue fut tendre, & on eût juré à nous voir que *Courmont* n'avoit pas vu Madame *Niel*, & que je n'avois jamais aimé que lui. Les pauvres enfans, s'écria bourgeoisement le Trésorier, en se jettant à notre cou, c'est ma foi le tableau de l'amour conjugal.

Après les premières caresses, nous n'eûmes rien de plus pressé que de mettre mon mari au fait de l'aventure, il connoissoit précisément les deux originaux que nous voulions corriger; & il fut résolu de leur donner pour le même soir un rendez-vous dans mon appartement, où *Courmont* accablé de

fatigues , feroit fupposé ne point coucher. L'objet étoit encore de les ménager si bien , & avec tant d'adresse tous les deux , que l'un tout rempli de son prétendu bonheur , ne put s'occuper de celui de son rival , qu'on lui peignoit comme un homme méprisable , c'étoit la seule justice que je leur rendis en plaisantant.

Les rendez-vous furent donnés ; la honte que je ressentois de me compromettre avec de pareils personnages , me fit rougir , & les fots eurent la vanité d'affermir leur triomphe sur cette pudeur ; mais leur espoir frivole s'évanouit avec le jour. Le Comte , pour écarter toutes les défiances qui auroient pu entrer dans l'esprit des hommes à talens , quitta la table avant qu'on servit le fruit , sous le prétexte préparé de se reposer. A ce départ je vis briller la joie dans les yeux des deux champions que j'observois avec le manège de la Coquette la mieux concertée. *Hernoud* qui vouloit se rendre utile , chanta un vieux air qui avoit quelque rapport avec la bonne fortune dont il se flattoit ; le Poëte qui se croyoit le seul heureux , feignit de se rendre à des empressemens qu'on n'avoit pas , & recita des vers dont on ne se soucioit point ; aussi fat que son rival , c'étoit *Damon* , qui se préparoit à mourir entre les bras de *Célimene* ; lieux communs qui semblables aux harangues des voyageurs , servent par-tout.

On ne fut pas plutôt sorti de table , que

me retirant avec mystère , je passai dans mon Cabinet de nuit, où j'attendois le Musicien , qui avoit reçu avant le souper un billet de la main de *Bernon*, dont voici la teneur.

L'impossibilité où je serai de vous faire entrer par la porte de mon appartement , me met dans le cas de vous prévenir , qu'en vous rendant à minuit & demi dans la petite cour du Jardin, je vous ferai monter par une voie sûre jusqu'à moi. Adieu, je suis heureuse, si votre impatience égale la mienne ; gardez-vous sur-tout du Poëte.

Epernel avoit reçu avec le même mystère , un semblable billet au rendez-vous près , qui étoit différé d'une demi-heure. L'instinct tant attendu arriva , le Comte qui avoit pris les habits de *Bernon* , étoit dans une Chambre au-dessus de moi, & affectant de montrer sa robe à la faveur d'un flambeau , il descendit dans la cour, où *Hernoud* étoit , un large panier d'osier , dans lequel on dit au Musicien d'entrer ; il obéit sans résistance , & porté en l'air par le moyen d'une poulie attachée au-dessus de la chambre où *Courmont* l'attendoit , il le fit entrer dans ce même appartement , le pauvre *Hernoud* interdit à la vue du Comte déguisé en femme, ne savoit pas encore la disgrâce qu'on lui préparoit ; plaissant , comme le sont tous les gens à talens , il tenta de s'échaper par un jeu , mais son adresse ne lui réussit point , & mon mari qui le faisoit observer par deux Laquais ,

lui annonça qu'il lui feroit brûler la cervelle ; s'il s'avisoit de sortir de son panier. Cette menace auroit fait trembler un homme courageux , jugez de la frayeur que le Musicien dut ressentir.

La demi-heure étoit écoulée , & le Comte impatient de voir le couple rival réuni , se presenta à la fenêtre. *Epernel* , qui reconnut sans doute les ajustemens de *Bernon* , demanda si on avoit une échelle de corde à lui faire passer ; & on ne lui répondit qu'en descendant d'une autre poulie qui joignoit la première , un second panier d'osier où le Poète impatient entra avec mystère. *Courmont* qui le montoit , noua la corde & le panier élevé à trente pieds de la terre , presenta *Epernel* aux curieux ; surpris d'une aventure à laquelle il s'attendoit peu , son étonnement redoubla , quand il vit un autre panier qu'on descendoit au niveau du sien ; frappé de la voix d'*Hernoud* , qui crioit qu'on l'épargnât , il osa lui demander par quelle aventure il se trouvoit-là , la conversation s'engagea insensiblement entre ces deux hommes qui furent en proie aux agaceries de nos gens , en attendant le jour qui devoit nous venger de leur audace.

Nous nous couchâmes , le Comte devint tendre , mais il n'avoit pas cette délicatesse qui devoit être l'ame de la volupté ; je n'étois point jalouse , puisque je n'aimois pas , mais j'avois assez de vanité pour exiger de la fidélité. Madame *Niel* me revint dans l'es-

prit, j'en parlai au Comte, qui devina d'abord que d'*Amerville* avoit été indiscret, & voulant calmer des inquiétudes qui le flattoient, il me dit que Madame *Niel* étoit une de ces femmes de garnison, qui, appartenant à l'Etat Militaire, sont en droit d'exiger des visites qu'elles prennent pour des égards; & que confondant le plaisir avec le sentiment, il est d'usage de leur permettre pour un quartier d'hyver, de s'égarer sur leurs prétentions. C'est une loi écrite, continua le Comte d'un ton sérieux qui me surprit, & nous manquions à la probité, en ne nous y soumettant pas. Quoi, lui dis-je, indignée d'un propos si révoltant, vous prétendez que l'homme vous force à deshonoré une femme.... Est-ce qu'on deshonoré encore, reprit *Courmont* d'un ton fat? si quelqu'un avoit à se plaindre de ce côté là, ce seroit nous; ce sont les femmes qui nous perdent par leur indiscretion, & le peu de ménagemens qu'elles gardent avec les hommes. A-t-on rendu, une femme heureuse? à *Paris* au moins, elle ne jouit de son triomphe, qu'autant qu'elle le rend public, il faut qu'un homme qui n'a que des bontés, ou de la complaisance, joue l'amoureux, & que promenant Madame & son ennui par-tout, il aille avec elle de chez l'*Empereur* à l'*Opera*, du *Spéctacle* au *Cours*; & livré par-tout aux agaceries d'une femme aimable, si vous voulez, il ait le désagrément d'entendre dire à ses oreilles, *M. le Comte est amoureux*; jugés, Madame, combien ce

persiflage est *attérant*. J'ignore, repartis-je ; la force de ces grands mots , mais je sçais que tout ce que vous prétendés qui forme votre honte , doit contribuer à vous faire honneur , supposé cependant que l'homme le plus présomptueux puisse tirer vanité de l'avilissement auquel il réduit une femme... Madame la Comtesse , répondit *Courmont* , ne connoît pas encore le grand monde ; elle mettra , repris-je , au nombre de ses plaisirs , celui de l'ignorer toujours , s'il ressemble à l'esquisse que vous venez d'en donner. Oh , je l'ai peint en beau , repartit le Comte : fort bien , continuai-je ; quelle idée flatteuse pourrois-je en concevoir , quand vous me peignez des hommes qui , sans obéir au devoir , vivent avec des femmes qu'ils n'aiment point ? car après ce que vous venez de me dire de votre beauté de *Vitri* , je ne sçaurois me persuader qu'elle vous ait été chère ; rien moins que cela reprit *Courmont* , & aprenez d'abord que , quand même l'amour ne seroit pas banni du commerce de la vie , il ne résideroit jamais dans des Villes de garnison ; les femmes n'y étant à nous que par convention ; ne peuvent y prendre ce goût délicat qui n'est autre que l'amour. Nous remplacions à *Vitri* le Régiment du Roi , c'est le seul de l'Infanterie avec lequel nous vivons ordinairement ; le Capitaine le plus intrigant de ce Régiment , nous donna la liste des femmes *du Corps* , c'est ainsi qu'on appelle celles qu'on a eues pendant le quartier d'hyver ;

désignées toutes avec les épithètes qui marquent leur figure & leur caractère, Madame Niel me plut, le Commandant de ma brigade avoit aussi jetté les yeux sur elle ; mais comme il n'y a point de préséance en amour chez nous, nous suivîmes l'usage ancien, & Madame Niel scavoit qu'elle m'appartenoit avant que je l'eusse vue, il en est de même de toutes les femmes, & de tous les Régimens. . . je vous avouerai, Madame, que je frémis à ce recit horrible, & je fus vingt fois tenté de croire cette vile partie du sexe plus méprisable que les hommes qui la gaignoient au sort. Puissent les femmes qui liront cet endroit de mes Mémoires, revenir des écarts qu'elles ne se pardonnent que parce qu'elles les croient cachés.

Je ne vous parlerai ni de mon sommeil, ni des autres réflexions qui le précédoient, je vous dirai seulement qu'à huit heures du matin *Courmont* fit éveiller tout le Château, & les environs ; d'*Arnonval* qui étoit prévenu, amena son monde dans la cour, où l'on voyoit les deux hommes à talens, modestement tapis dans leurs loges à bonnes fortunes, exposés aux plaisanteries les plus cruelles ; ils eurent la bassesse de demander grace, mais on ne répondit à leurs cris que par des méchancetés. Deux laquais qui avoient de la mémoire, montoient dans l'appartement qui faisoit face aux paniers, & là ils recitoient alternativement les Vers & la Chanson qu'*Epernel* & le Musicien avoient

donnés la veille ; comme l'avant-coureur de leur aventure ; le Comte qui vouloit rendre la scene complete, nous fit remplacer dans la cour par des Payfans qui, moins délicats & aussi méchans que nous, tourmentoient violemment les deux amoureux. Pendant, ces nouvelles persécutions, on tint conseil au Château, & d'*Arnonval* qui pensoit toujours d'après les autres, fut d'avis qu'à l'entrée de la nuit on les renvoyât à *Dijon* où ils seroient assez punis si cette aventure qu'on se préparoit à y divulguer, les éloignoit des maisons, ou la mode, plus encore que la commisération, leur avoit ouvert un asyle. Puissent à l'avenir être traités ainsi tous amants téméraires, tout homme à talent qui ose sortir de son état !

Nous passâmes le reste de la belle saison à la terre du Trésorier ; ma grossesse dans laquelle j'avançois heureusement, me contraignit de retourner à la ville au commencement du mois de Septembre ; j'accouchai sur la fin d'Octobre d'un fils qui fut tué à la bataille de *Fontenoi* ; journée heureuse, qui, en nous faisant trembler pour l'auguste Monarque qui nous gouverne, nous fit voir un vainqueur, pere de ses ennemis, comme il l'est de ses Sujets. Cet enfant est le seul que le Ciel m'ait accordé, ses vertus, son mérite, & sa valeur ont mérité mes regrets ; plus sensibles encore sont les meres qui dans la perte d'un fils pleurent un ami, c'est à ce dernier trait que j'ai regretté le Marquis de *Courmont*.

Je fus à peine rétablie de mes couches , que le Comte ennuyé du séjour de *Dijon* , prit la résolution d'aller demeurer à *Paris*. Je ne cacherais point que je frémis , quand il m'apprit cette nouvelle ; l'idée que l'on m'avoit donnée de cette Ville , allarmoît ma raison , & je ne pouvois pas m'imaginer qu'on pût vivre heureux dans un pays , où l'effronterie , marchant avec un front d'airain , en impose à la vertu modeste ; où le libertinage remplaçant le plaisir délicat , confond tous les hommes. Je témoignai mes craintes à mon mari , mais en homme aguerrî , il traita mes défiances d'*enfantises* , & me dit , en jouant la fausie raison , que le seul parti qu'une femme prudente pouvoit prendre , étoit de suivre les mœurs des climats qu'elle habitoit : raisonnable en *Bourgogne* , ajouta-t il en finissant , vous serez étourdie à *Paris* , vous serez bien par-tout ; conseils dangereux qui ne laissoient dans mon cœur que l'horreur de les avoir entendus.

Nous quittâmes *Dijon* au commencement de l'hyver ; c'est la saison où *Paris* , plus varié dans ses plaisirs , offre des amusemens de toute espee. Le Comte loua un Hôtel garni dans la rue de Tournon , au-dessous de celui qui sert aux Ambassadeurs Extraordinaires. *

* Cette erreur est pardonnable à la Comtesse de Courmont , qui , n'ayant pas vu *Paris* depuis quinze ans , peut ignorer que l'Hôtel des Ambassadeurs Extraordinaires est actuellement à la

Courmont qui avoit été fort répandu dans Paris, me presenta dans toutes les maisons où sa naissance & l'amitié lui avoient donné accès. Mon mari ne me vit pas plutôt attachée à une société, qu'il la quitta; je ne murmurai pas contre lui, mais je déclamai secrètement contre l'usage qui autorisoit cette conduite. La maison où je me plaisois le plus, étoit celle de la Présidente d'*Obri-court*; cette Dame joignoit dans un âge tendre, un esprit mûr à des connoissances variées, qui la rendoient estimable; modeste quoique belle, elle n'avoit rien d'affecté dans ses propos, ni dans son maintien, & quand elle ne se trouvoit pas bien, c'est que réellement elle ne croyoit pas l'être, le tableau du mari étoit exactement le contraste de celui-ci. Le *Président* avoit à quarante ans l'étourderie minaudière d'un fat qui débute à la Cour; ennemi de son métier, il laissoit à un Secrétaire le soin de faire ses extraits, & toujours de l'avis de ceux qui opinoient avant lui, il pensoit bien ou mal suivant les connoissances de ceux qui le précédoient dans la gazette du jour, il sçavoit mieux que personne si *Cidalise* avoit quitté le petit Marquis, ou si le Commandeur avoit repris *Euphémie*; merveilleux pour les
ajust-

rue Neuve des Petits-Champs. Cette remarque n'est placée ici que pour assurer les esprits foibles, qui trouvant une erreur dans un ouvrage, révoquent tout ouvrage en doute.

ajustemens, il n'y avoit pas de *Caillette* dans le Royaume, qui sçut assortir une parure avec plus de goût. *La Mafier & la Gillon*, n'essayoient une mode nouvelle que d'après lui; ces deux femmes étoient les *Boutrai & les Duchaps* de leur siècle. On prétend que c'est d'*Obricourt* qui retrancha les galons qui bordoient les jupons des femmes, & qui leur faisoient un tort infini, comme celles qui vivoient de mon tems, ont pu l'éprouver.

Mon entrée chez le *Président* déranger l'harmonie qui régnoit dans sa maison; quoique je n'eusse pas de part à ce trouble, il ne laissa pas que de m'inquiéter: d'*Obricourt* amant heureux de Madame *Quetel* me la sacrifia, & le Chevalier de *Pervaux*, qui devint le rival du *Président*, abandonna Madame d'*Obricourt* qui avoit la foiblesse de l'idolâtrer. Comme Madame *Quetel & Pervaux*, ont été les principales causes des malheurs dont la moitié de ma vie a été remplie, il est important que je montre ici ces deux personnages, tels qu'ils étoient.

Madame *Quetel* étoit une femme fausse, qui, se piquant de n'avoir aucun préjugé, affectoit sur tous les objets une indifférence qu'elle portoit jusqu'à s'estimer peu elle-même. Ce point est le seul sur lequel elle auroit pensé juste, si elle avoit été sincère. Outrée dès qu'on humilioit son amour-propre, elle mettoit tout en œuvre pour perdre ceux qui ne l'aimoient plus; méchante avec mé-

thode , son expérience dans le genre des noirceurs , avoit suppléé à l'esprit que les femmes adroites font presque toujours entrer dans leurs tracasseries ; montée d'ailleurs sur un ton fade & imité , elle n'avoit ni l'adresse de se cacher , ni le talent de vouloir être quelque chose. Un homme d'esprit se masque long-tems ; mais le ridicule perce bientôt chez les fots. Du caractère passons à la figure.

Madame *Quetel* étoit d'une taille énorme , qui la rendoit d'autant plus insupportable , qu'elle jouoit l'enfant ; des yeux plus hardis que vifs annonçoient un caractère dur , & ne prévenoient point pour ses mœurs : joignez à ces premiers traits une grande bouche , des dents cendrées , & deux joues épaisses qui marquoient un embonpoint bourgeois. Voici le Chevalier , pourquoi faut-il que la Présidente , une des femmes les plus respectables de son siècle , ait eu la foiblesse d'aimer un monstre ; jugez si j'exagere.

Pervaux étoit un homme dont le courage étoit aussi suspect que la naissance ; brave , tous les fanfarons le sont , il effrayoit par le détail des gens qu'il avoit tués ; Gentilhomme du premier ordre , il parloit beaucoup des croisades , & de ses ayeux qui ne les avoient jamais vues ; faux & modeste avec les femmes qui n'étoient point affichées , il avoit l'art dangereux de les subjuguier , & la bassesse de les ruiner ; car *Pervaux* convenoit de bonne-foi , qu'il n'avoit jamais eu

d'autre patrimoine ; audacieux avec les *Caillettes* , il obtenoit , par des menaces ce que le sentiment ne donne qu'à la délicatesse ; méchant quand il échouoit ; indiscret dans le triomphe , la vertu & le libertinage étoient également l'objet de ses noiceurs ; habitué à profiter de la foiblesse des femmes pour les sacrifier à leurs maris , il s'étoit fait un jeu du crime le plus affreux ; sa réputation , enfin dans le monde où il étoit connu , étoit telle , que les femmes qu'il respectoit étoient perdues , & on ne reconnoissoit le mérite & la vertu qu'aux traits odieux dont il les chargeoit.

Vous devez jusqu'ici m'avoir assez connue , pour penser que l'homme que je viens de peindre , ne me causât d'autres impressions que celles qui naissent plus encore de l'horreur que du mépris ; aussi outré de mes dédains , que Madame *Quetel* étoit piquée de l'inconstance du *Président* ; ce couple , si digne d'être assorti , s'unit pour me perdre , & le malheur voulut qu'il y réussit ; situation funeste à mon repos , puisqu'elle me força de haïr mon mari ! fatiguée d'*Obricourt* & de *Pervaux* , j'avois résolu de ne plus revenir chez la *Présidente* , mais son caractère de douceur , joint à la crainte de me répandre dans une société nouvelle , me retint auprès d'elle : le Chevalier , qui l'avoit quittée brusquement , n'avoit plus pour elle les égards que l'on doit au ménagement , plus encore qu'à la politesse , & Madame d'*Obri-*

court en paroissoit révoltée. Mais différente de ces femmes qui croient que le plaisir de punir un perfide n'est rien , si l'on n'a pas une rivale à humilier avec lui , elle tâchoit de s'étourdir sur ses chagrins , sans compromettre même celui qui les lui causoit. Madame *Quetel* abandonnée du *Président* qu'elle s'étoit donnée , parce qu'il lui falloit quelqu'un , & que d'*Obricourt* faisoit depuis assez long-tems des honneurs dont personne n'auroit voulu se charger ; cette femme qui pardontoit tout , ôtez le mépris de ses charmes , traita durement le *Président* , & celui-ci insensible aux propos de son Amante , jouoit le sentiment , en feignant de n'être occupé que de moi. Cette situation qui n'avoit pas échappé à la *Présidente* , exigeoit une confiance , & je la lui fis. Moment critique , que j'appréhendois d'autant plus que je le connoissois peu. La raison & l'amitié triomphoient de mon embarras. Je m'ouvris enfin à Madame d'*Obricourt* , qui reçut cet épanchement avec tout le plaisir que la tendresse inspire. Je vous estime trop , Comtesse , me dit-elle , pour vous cacher que j'ai aimé éperdument le Chevalier , peut-être même est-il cher encore à mon cœur ; sous le masque de la discrétion & de la probité , le traître a abusé d'une femme foible , que sa figure avoit déjà séduite ; toute à l'Amour , je n'ai vu que l'Amant , & ma raison s'est égarée sur l'homme ; vous m'ouvrez les yeux aujourd'hui , & je commence à profiter de la

sageſſe de vos conſeils , en vous promettant de ne plus voir le Chevalier. C'eſt le ſervir , lui repliquai-je , il vous croira jalouſe , & ſon amour-propre triomphera. Que m'importe , reprit la *Préſidente* , qu'il trouve dans ce qui doit l'humilier , des reſſources pour ſa vanité ? j'y conſens , mais qu'il ne me voie plus. Je ne me fais point illuſion ſur la foibleſſe de mon cœur : ſi je revoyois *Pervaux* , je pourrois peut-être me rappeler que je l'ai aimé , & j'aurois trop à rougir de ce ſouvenir : pour Madame *Quétel* , continua la *Préſidente* , je l'avois crue juſqu'ici trop bête pour être méchante , vous m'éclairiez ſur ſon caractère , & dès ce ſoir ma porte lui ſera fermée ; ſeule avec une amie tendre , je trouverai dans un cœur vrai des conſolations que le grand monde n'offre jamais. Senſible aux éloges que Madame d'*Obricourt* me prodiguoit , je lui propoſai de la mener chez la Marquiſe de *Riancé* , c'étoit une femme que le Duc d'*Amerville* m'avoit fait connoître , & où j'avois trouvé une compagnie aſſez bonne ; la *Préſidente* accepta ma propoſition avec d'autant plus de plaſir , que ſans manquer ouvertement à des gens qu'elle craignoit , elle goûtoit l'avantage de ſ'en débarrasser ; le *Préſident* qui n'étoit pas dans notre ſecret , ne nous ſuivit point , & je me vis heureuſement délivrée de deux importuns ; mais hélas ! tandis que je travaillois à aſſurer le repos de mes jours , des ennemis ſecrets avoient juré d'en altérer la douceur

Madame d'Obricourt, dont le nom étoit connu, fut reçue de la Marquise de *Riancé* avec tous les égards qu'on accordoit alors aux femmes de Robe, qu'on ne prenoit point comme aujourd'hui pour des Etres déplacés dans le grand monde; éloge plus flatteur que les prévenances que l'on accorde aux *Caitlettes*, & qui humilie celles qui en sont dignes, parce que la corruption du siècle est telle, que le sexe est convenu de préférer des ridicules imposans à la vertu modeste.

Madame de *Riancé* n'étoit plus d'un âge à plaire, & cependant elle plaisoit; les restes d'une figure charmante, beaucoup d'esprit, une célébrité galante, & un nom fameux dans l'Etat, lui attiroient encore des adorateurs: son mari facile vivoit à la campagne chez une fille de Spectacle qui le ruinait avec économie. La Marquise avoit le goût de son âge; prévenue pour tous les jeunes gens, elle se décidoit au premier coup d'œil, & se troublant sur les mouvemens d'un cœur trop actif, elle croyoit résister à une passion, qu'elle s'efforçoit elle-même d'inspirer; facile en voulant être prude, elle ressembloit à ces femmes, qui, surprises de tomber si fréquemment, s'excusent sur leurs chûtes, en disant qu'elles croient qu'on leur a donné un sort; propos rebattu qui ne prend pas même dans la Bourgeoisie. Le Vicomte de *Sanville* étoit un de ces mortels heureux qui avoit charmé

la Marquise ; & qui l'auroit peut-être aimé , s'il avoit fait des impressions moins vives sur mon ame ; *Sanville* unissoit aux agrémens de son âge , toutes les vertus qu'une femme prudente peut desirer dans un amant , c'étoit un sage sous les traits de l'amour ; mon cœur vainement combattu ne put résister au Vicomte ; maître de mes sentimens , avant même qu'il l'eût désiré , il sembloit me regarder avec une indifférence qui augmentoit mon trouble & ma passion , vingt fois j'aurois voulu lui ouvrir mon ame , & vingt fois mon époux & mon devoir , rendoient , en m'arrêtant , le Vicomte plus aimable à mes yeux.

La Marquise qui avoit une loge retenue aux *François* , nous mena au spectacle. On donnoit ce jour-là une Tragédie nouvelle , dont le titre m'est échappé ; je sçai seulement que c'étoit une piece imitée de l'illustre *Racine*. La Cabale , toujours outrée dans sa critique , crut trouver dans le choix du sujet une ample matiere à l'exercice d'un métier odieux. Sans vouloir convenir des beautés réelles qui étoient répandues dans cet ouvrage , on refusa d'applaudir à des vers que les grands maîtres du siècle n'auroient pas désavoués. On fut jusqu'à reprocher à l'Auteur son peu de génie , en l'accablant d'un tas de *petites lettres* clandestines qui n'ont jamais obtenu l'estime des honnêtes gens , lors même qu'elles sont bien faites ; pour moi , plus indulgente , je soutins que ses ta-

lens mieux accueillis pourroient un jour lui faire honneur ; j'ignore si ma prédiction a été remplie.

Le Vicomte qui répondoit machinalement aux agaceries de la Marquise , sembloit moins indifférent qu'il ne l'avoit été à la maison , & ses yeux surpris vingt fois sur les miens , me firent juger que nos cœurs alloient être d'intelligence ; la crainte que Madame de *Riancé* ne s'en aperçût , m'agitoit un peu ; mais l'amour naissant qui se plaît dans les alarmes , rioit de ses propres terreurs. Nous soupâmes chez la Marquise , qui retint *Sanville* que nous voulions reconduire ; le Comte que je n'avois pas vu depuis trois jours , lisoit dans mon appartement ; surprise de le voir , je lui demandai quelle bonne fortune me l'amenoit ; en doutez-vous , me dit-il , en affectant un ton tendre ? l'Amour seul me conduit ici ! je vous aime véritablement , & vous en serez convaincue par le sacrifice que je vais vous faire ; j'adore *la Lecouvreur* , cette Actrice célèbre , qui fait l'admiration de l'Europe m'idolâtre ; je l'ai prise il y a quatre-jours , & je la quitte aujourd'hui ; elle en mourra demain ; *Paris* m'imputera en vain la mort d'une Comédienne , que les graces de *Zenobie* , & les emportemens d'*Ariane* , ne remplaceront jamais : mon excuse est dans vos yeux , & je braverai toute la terre sous de tels auspices. J'ignorois , répondis-je froidement , que le sacrifice que vous voulez

me

me faire fut d'une si grande importance ; & j'avois cru jusqu'ici qu'il y avoit des espèces de femmes, qui ne pouvoient plus être sacrifiées pour l'avoir trop été. *La Lecouvreur* a des talens que j'admire, je conçois même qu'à votre âge on peut se laisser séduire par une Actrice aimable ; mais on doit cacher un goût qui est avili * ; un ridicule cesse de l'être dès qu'il est ignoré. Vous voyez que vous vous manquez essentiellement, en affichant une passion que la décence pros- crit ; mais c'est me manquer encore plus, que de vouloir me faire partager une faute qui vous humilie. Que pensera-t-on de vous à la Cour, quand on sçaura que livré au char d'une Comédienne, vous vous donnez pour rivaux... ? Je m'arrête ; votre air conf- terné me répond de vos sentimens, & je ne veux point profiter de mes avantages, en vous reprochant une conduite que vous semblez désavouer. *Courmont* répandit des larmes ; moment heureux ! sembliez-vous m'annoncer le plus grand des malheurs ? Li-

* Les tems varient, & chaque siècle a ses usa- ges ; ce qui étoit capable de perdre un honnête homme il y a quarante ans, l'illustre aujourd'hui ; un Seigneur prend une fille de spectacle qui le ruine & qui le hait, dans la seule vue de se faire un nom. On a une maîtresse, uniquement pour que le public le sçache ; les Actrices sont des affi- ches publiques qui annoncent l'état de la fortune des particuliers.

vrée aux caresses de mon époux, je ne pus perdre de vue le Vicomte : son image présente sans cesse à mes yeux, ajoutoit au supplice de mon cœur : que faire dans une position aussi perplexe ? Mes conseils avoient déterminé Madame d'Obricourt à ne plus voir Pervaux, quoique Sanville fut aussi estimable que l'autre l'étoit peu ; je pensois trouver dans le cœur de cette amie des armes contre moi-même, c'est dans cette idée que je pris le parti de lui écrire un billet, dont voici les termes :

Préparez-vous, ma chère Présidente, à combattre un penchant dangereux, qui deviendrait l'opprobre de mes jours, si j'osois m'y arrêter ; j'aime le Vicomte de Sanville, & je crois que les vœux de mon cœur n'ont fait que prévenir les siens : il m'aime ou je m'abuse ! mais quoi qu'il puisse être, c'est à vos conseils à réprimer une ardeur criminelle, l'amitié doit nous sauver des dangers de l'amour. Adieu.

Ce billet étoit à peine parti, que je reçus une lettre de Madame d'Obricourt ; quel fut mon étonnement d'y lire ce qui suit !

C'est dans le sein de l'amitié que je veux déposer les secrets de l'amour ; vos sages avis m'ont fait triompher d'une passion qui me deshonorait ; n'en parlons plus je déteste Pervaux autant que j'aime Sanville ; le mot est lâché, & je ne rougis pas d'un goût dont je n'ai point de suites fu-

nestes à craindre. Je pense avoir assez pénétré les sentimens du Vicomte pour croire qu'il m'aime, si ce n'est point une illusion, ma chere Comtesse, venez me vanter mon bonheur, & applaudir à des feux qui seroient purs, si la vertu pouvoit les avouer. Bonjour.

Il faut connoître, la vertu, l'amour & l'amitié pour sentir à quel excès de douleur la lettre de la Présidente me livra ; inquiète pour moi, alarmée pour elle-même ; la crainte & le désespoir entroient tour à tour dans mon ame quand je confrontois le billet de Madame d'Obricourt avec celui que je venois de lui écrire, je trouvois une rivale dans une amie, & la Présidente, redoutable à mes yeux sembloit me percer le cœur, en m'arrachant un homme que je voulois fuir il y avoit un quart-d'heure ; & qui ne me devenoit cher que par des sentimens de jalousie. Revenue de ces premieres idées, je m'occupai de la réponse que je ferois à la Présidente ; mais sa position qui avoit sans doute été égale à la mienne, ne lui ayant pas permis de me répondre, je suivis son exemple, & je renvoyai son laquais.

Incertaine sur le parti que j'avois à prendre l'après midi, je voulus rester chez moi ; mais quand je pensois que la Présidente jouiroit sans crainte du plaisir de voir le Vicomte, je changeois cette résolution, & prête à lui disputer sa conquête, mon devoir me retenoit ; cette perplexité étoit trop cruelle

pour que j'y résistasse plus long-tems ; j'envoyai un de mes gens à l'Hôtel d'*Obricourt*, & on me rapporta que la Présidente venoit de sortir avec le Vicomte. A cette nouvelle fatale la fureur dont j'avois jusqu'ici ignoré les mouvemens, se fit connoître dans mon cœur ; Madame d'*Obricourt* me parut une femme odieuse, qui ne s'étoit masquée jusqu'ici que pour me tromper mieux ; & me livrant contre elle à des mouvemens impétueux, j'aurois voulu l'immoler dans les bras même du Vicomte ; tantôt tournant ma rage contre *Sanville*, je m'efforçois de me le représenter comme un monstre odieux ; mais plus je voulois le haïr, plus son mérite prenant le dessus, forçoit mon cœur à lui céder, & ma colere faisoit bien mieux son éloge qu'un état tranquille ; j'ordonnai qu'on mit mes chevaux, & qu'on me menât chez la Marquise de *Riancé*, que je trouvai seule occupée à faire un piquet avec d'*Amerville*. Mon trouble n'échapa point au Duc, me croyant peu susceptible des sentimens qui me devoient, il l'attribua aux chagrins qu'il pensa que *Courmont* me causoit ; la Marquise qui étoit femme, jugeoit toutes ses amies à la rigueur, elle soupçonna que l'amour avoit part à mon trouble, & la crainte qu'elle avoit que je ne lui enlevasse sa conquête, lui persuada que le Vicomte étoit l'objet de mes inquiétudes. Le nom de *Sanville* qui lui échapa vingt fois, me fit rougir, & elle s'en aperçut ; la crainte d'être troublée me

jettoit dans une situation embarrassante qui me rendoit la femme du monde la plus gauche. Plus j'affectois d'être tranquille, moins je le paroissais; inquiète & déconcertée, je faisois à d'*Amerville* cent questions ridicules sur son jeu. La Marquise, aussi émue que moi, sourioit malignement, en me reprochant des distractions, dont elle m'annonça qu'elle pénétrait la cause. Le Duc interdit de ma situation essayoit de me remettre; & il alloit y réussir, quand le Chevalier de *Pervaux* entra avec Madame *Quétel* à qui il donnoit la main. Plus troublée de la vue de ces deux personnages, que des mouvemens secrets de mon cœur, je voulus sortir; mais le *Duc* me retint, & me fit essuyer l'ennui de la conversation la plus impudente. Eh bien, dit le *Chevalier*, en se jettant sur un fauteuil, le pauvre *Vicomte* est donc mort? quoi mort! s'écria la *Marquise* effrayée; autant vaut, répondit *Pervaux*, puisqu'il aime Madame d'*Obricourt*, & qu'il n'en rougit point; ce propos me passe, repartit d'*Amerville*, la Présidente n'est-elle pas votre amie? *Comme cela*, reprit le *Chevalier*, mais pas assez pour que je taise des choses qui peuvent devenir très-plaisantes par la tournure que je leur donnerai. Eh, où avez-vous appris cette passion nouvelle dont vous nous parlez ici, repartit la *Marquise*? où Madame, répondit le *Chevalier*? à l'*Opéra*, exactement où ce couple heureux est actuellement en bonne fortune, dans une des troisièmes; vingt

lorgnettes fixées sur eux , leur annonce la surprise de tout *Paris* , mais le Vicomte tranquille , oublie les bontés que des femmes du premier mérite ont eues pour lui , & ne voit que sa respectable Présidente d'*Obricourt* ; si j'en crois Madame *Quetel* qui le connoît excessivement , il verra cela sans étonnement ; mais le public qui n'aime point à voir perpétuer les foiblesses d'une femme qui ne devroit plus avoir que des arrangemens de convenance , va médire à son aise ; je sortois à peine du Théâtre Italien , où les plaisanteries ont commencé , que volant aux foyers des François , j'ai entendu un nouveau *persiflage* , qui démontra le pauvre Vicomte ; & feroit mourir la Présidente ; si elle n'étoit pas éternelle ; le Vicomte est aimable , reprit la pesante Madame *Quetel* , mais s'il vouloit faire une infidélité , il devoit mieux choisir , des femmes plus jeunes & plus jolies que la *Présidente* l'auroient occupé avec plaisir : Madame de *Courmont* ne pense-t-elle pas comme moi ? Non , Madame , lui répondis-je séchement , une femme vertueuse n'a point de passion de la nature de celles dont vous parlez ; vous traitez fort mal ces deux Dames , répartit impudemment le Chevalier , si vous faites consister la vertu à n'aimer qu'un triste mari ou ce qui revient au même à n'aimer rien ; je vous croirai , puisque vous l'exigez , la seule femme respectable du Royaume , je suis même sûr que la Marquise parieroit pour moi , si je disois du monde entier ; ma-

réputation , repris-je , qui ne dépend que de mes actions , ne sera jamais flétrie par des propos indécens ; je crois toutes les femmes soumises à leurs devoirs , & je n'en excuse aucune ; il en est de fort vertueuses , qui peuvent avoir une foiblesse ; mais rentrées dans leurs devoirs au moment même qu'elles ont pris la résolution d'en sortir , elles ne sont que plus estimables ; il en est aussi , & je le dis à regret , qui , livrées sans honte à un penchant criminel , ne comptent leur bonheur que par la liste de leurs amans ; accoutumées à sacrifier la décence au plaisir , le sentiment les gêne , & un amant délicat les fatigue. Vous convenez qu'il est de ces femmes , répondit le Chevalier en fixant Madame *Quetel* ; je conviendrai seulement , reprit-elle , qu'une conversation morale m'excede , & que les réflexions ne vont qu'à une femme de cinquante ans ; elle est singulière , répondit *Pervaux* , en déclamant contre les réflexions , elle veut nous prouver qu'elle tombe dans ce ridicule ; car enfin , je me picque d'avoir une mémoire... très-ingrante , reprit Madame *Quetel*. Mais sur-tout , Chevalier , rien qui ait l'air d'une Epigramme contre ses amies ; c'est pour vous obéir , que je ne dis pas que vous êtes extrêmement sensée , repartit *Pervaux* , je vous aime d'ailleurs prodigieusement , & vous le sçavez ; vous ne devez l'estime que j'ai pour vous , repartit Madame *Quetel* , qu'à la bonté de votre caractère ; doux & indulgent ,

vous n'êtes ni médifant ni caustique , & c'est par-là que vous me plaisez ; il est vrai , reprit *Pervaux* , que je hais la satire , & que je me suis fait dans tous les tems un devoir de respecter l'Univers ; on s'en aperçoit , dit la Marquise , & je trouve l'estime de Madame , placée on ne peut pas mieux. Le Duc , ennuyé d'une conversation où le bon sens & la vertu souffroient également , proposa une partie de jeu ; on alloit se placer , quand on annonça la *Présidente* & le *Vicomte* ; je rougis en entendant prononcer leurs noms , le Chevalier s'en aperçut , & il alloit se disposer à m'en faire une mauvaise plaisanterie , si je ne lui eusse imposé silence par un regard où le mépris étoit peint.

Madame d'*Obricourt* vint m'embrasser en me faisant des reproches de ce que j'étois sortie sans elle ; le *Vicomte* , les yeux fixés sur moi , dit beaucoup de mal de l'Opéra , langage rebattu sur le genre lyrique , que j'attribuai plus à l'ennui général , qu'à des sentimens particuliers : *Pervaux* qu'on agaçoit devint modeste ; ce qui étonnera , c'est qu'il n'en fut que plus sot ; le *Vicomte* sur lequel il s'étoit avisé de parler jadis , lui avoit imposé silence d'une façon assez disgracieuse , & le brave *Pervaux* étoit tranquille , au moins quand il étoit sous les yeux d'un homme qu'il devoit respecter. Contraint de faire treve à son *persiflage* il s'aprocha de moi , & il essaya de me dire des choses tendres que je recus avec dédain : Madame *Quetel* qui ne

craignoit personne , le badina sur son ton , & je les méprisai tous les deux.

La Marquise qui regardoit *Sanville* avec indignation , proposa d'aller aux *Tuilleries* , nous montâmes en carrosse , à peine eûmes-nous passé le Quai , que nous nous ressouvîmes que cette promenade n'étoit point celle du jour ; nous passâmes au Cours : ennuyés de n'y voir personne , le Vicomte nous engagea d'aller à *Auteuil* , sous le prétexte de voir quelques embellissemens qu'il venoit de faire dans sa petite maison ; *Pervaux* & Madame *Quetel* , que *Sanville* avoit invités avec l'air froid qu'on prend pour ne pas obtenir ce qu'on demande , refusoient sous le prétexte qu'ils alloient souper à *Vaugirard* dans la petite maison de mon mari , que je ne connoissois point , ce couple odieux nous quitta , & le calme rentra dans la société. On a beau dire que les méchans ne sont point à craindre , victime de leurs traits , j'ai toujours eu lieu de les redouter ; le mépris dont la voix publique les charge , peut les humilier , mais il ne les corrige pas , & si leurs noirceurs ne portent pas atteinte à notre réputation , elles troublent du moins le repos de notre vie. Dé-gagée du soin de m'observer devant des gens que je craignois , je n'en eus d'autres que de tâcher de démêler les sentimens de la Présidente & du Vicomte , les regards de *Sanville* toujours attachés sur les miens , sembloient m'assurer que je l'avois rendu sensible ; & l'air ferein de Madame d'Obricourt ,

qui me fixoit en souriant, vouloit me dire ; que , maîtresse d'elle-même , elle me cédoit l'objet de ses vœux ; arrivés à *Autéuil*, nous trouvâmes un souper fin que le Vicomte avoit fait préparer dans sa petite maison ; occupé à donner des ordres , nous fîmes l'instant que d'*Amerville* se promenoit dans le Parc avec Madame de *Riancé*, pour nous entretenir la Présidente & moi ; eh bien , me dit , en soupirant Madame d'*Obricourt*, qu'allez-vous penser d'une amie qui devient votre Rivale ? depuis ce matin j'ai fait tous mes efforts pour dompter une passion qui m'alarme ; mais toute à l'aimable *Sanville* , j'ai osé oublier que vous m'étiez chère pour ne penser qu'à lui ; *je l'idolâtre* , que dis-je ? *je l'idolâtre* , & votre amour pour lui n'a servi qu'à augmenter un feu qu'il auroit dû éteindre . . . Outrée d'un aveu qui me perçoit le cœur , je feignis d'approuver son goût , & je voulus lui persuader que , pouvant commander à des feux indiscrets , j'avois réprimé une flamme dont les suites m'avoient effrayé ; le ton avec lequel je me défendis , ne fit pas illusion à la Présidente , elle s'aperçut que j'aimois le Vicomte ; mais assez adroite pour persuader qu'elle me croyoit , elle se jeta à mon cou , en me jurant que rien ne manquoit au bonheur de sa vie , puisque sans déplaire à l'amitié , elle pouvoit aimer le Vicomte. *Sanville* nous rejoignit après cette confidence , & nous nous promenâmes tous les trois , jusqu'à ce que le Maître-

d'Hôtel annonçât qu'on étoit servi ; le Vicomte , en me donnant la main pour descendre de la terrasse , me laissa un billet que je lus dans l'antichambre , c'étoit une déclaration tendre qui confirmoit mes premières idées : tranquille alors sans affectation , j'eus un plaisir secret de l'erreur dans laquelle la Présidente étoit ; une seule réflexion venoit m'alarmer ; le Vicomte , me disois-je , est peut-être un fourbe qui trompe la Marquise , la Présidente & moi ; ce sentiment injuste ne tenoit point contre mon cœur , ou pour mieux dire encore contre le caractère de *Sanville* ; incapable d'abuser une femme , il m'aimoit puisqu'il me l'avoit dit.

On n'étoit pas encore à table qu'un laquais demanda si M. de la *Turmelle* pouvoit entrer ; très-volontiers , si ces Dames le trouvent bon , répondit le Vicomte ; l'homme qu'on nous annonce est un bel esprit qui nous amusera peut-être. Ah , je connois fort *la Turmelle* , repartit le Duc , c'est un Auteur très-agréable quand il a digéré. Le Poète entra avec l'air aisé d'un homme de bonne compagnie , il embrassa le Vicomte qui s'éloigna en vain , & prit la main du Duc qui ne la lui présenta pas.

Assis près de Madame de *Riancé* , il lui dit avec un air distrait de fort jolies choses , & mangeant avec attention , il laissa pendant une heure un champ libre à la compagnie. D'*Amerville* qui connoissoit le Poète , voulut s'en divertir , & pour le faire sans l'offenser ,

il mit adroitement la conversation sur le *Théâtre*. Cet instant fut saisi de la part du Poëte avec un enthousiasme qui ne contribua pas peu à nous procurer l'amusement que le Duc avoit imaginé.

La Turmelle nous demanda la permission de lire le premier Acte de sa Tragédie, intitulée *Le Débordement du Nil*, que l'Auteur utile & laborieux des *Tablettes Dramatiques*, a oublié d'insérer. Voyez *Beauchamps*, édition de *Venise*, 1724.

Cette Piece commence par un monologue fort intéressant, où le Nil apostrophant les digues qui l'environnent, veut forcer son lit pour aller inonder l'Armée du *vieux la Monzagne*, qui couvroit la campagne de *Damiette*. Je n'ai retenu de cette tirade ingénieuse qu'un seul vers, dont la vérité & l'harmonie m'ont frappée.

Digues qui m'enfermez, fendez-vous à mes cris.

Après la lecture de cet Acte, qui nous amusa autant qu'une Tragédie moderne, nous reprîmes le chemin de *Paris*, où nous arrivâmes à une heure.

D'Amerville me remit chez moi, je pensai que le Comte, qui n'étoit point rentré, coucheroit dans sa petite maison, & je me retirai dans mon appartement, où le Vicomte, toujours présent à mon esprit, me tint occupée jusqu'à l'instant que mes sens ape-santis se plongèrent dans un repos tranquille.

Heureuse sécurité ! devois-tu m'annoncer le moment le plus affreux de ma vie !

Je dormois depuis une heure , quand le Comte entra dans ma chambre , le bruit de mes rideaux , tirés avec violence , m'éveilla en sursaut ; mais que vis-je ? mon mari les yeux étincellans de colere , m'ordonna de me lever ; je vous obéirai , lui dis-je , mais calmez au moins mes alarmes , en m'apprenant d'où peut naître le courroux qui éclate dans vos regards ; une perte considérable vous oblige-t-elle à fuir , où forcé de quitter *Paris* , pour vous soustraire aux suites d'une affaire malheureuse , allez-vous chercher sous un autre Ciel le repos que vous ne connoissez pas ici ? Non , Madame , vous seule troublez la tranquillité de mes jours , & c'est à vous seule à expier vos fautes ; je reste & vous partez ... Ah ciel ! lui dis-je , en l'interrompant , quelle faute ai-je donc commise , parlez & apprenez-moi mon crime ; vous le connoissez , ingrate , reprit *Courmont* ; & je voudrois , qu'enséveli avec une épouse perfide , il me cachât ma honte & mes ennuis ; plus de propos , un fiacre vous attend à la porte de cet Hôtel , habillez-vous & fuyez pour toujours un mari que vous avez deshonoré. Immobile à ce discours , je tombai évanouie , le Comte apella *Bernon* , & tous les deux me rapelloient à la vie : hélas ! que ne me laissoient-ils plutôt périr dans ma foiblesse ! pitié cruelle , que tu vas me causer de larmes ! mes yeux rendus à la

lumière se jettoient sur mon époux ; mais le cruel , insensible à mes prieres , ne vouloit jamais m'apprendre le motif de ses plaintes. *Bernon* , qui m'habilla , eut ordre de me suivre. Prête à quitter le Comte , je me jettai à ses genoux , que je baignai de mes pleurs ; cette démarche humiliante n'émut point son cœur , & livré à sa seule fureur , il eut la barbarie de me refuser d'embrasser mon fils qui , depuis deux mois , étoit arrivé de *Dijon* ; inquiète & tremblante , je traversai la cour de l'Hôtel , escortée par quatre hommes armés , qui me jetterent avec dureté dans un fiacre où *Bernon* monta ; où suis-je , juste ciel , m'écriai-je en pleurant ! où me conduit-on ? clameurs inutiles ! la dureté de mon mari avoit passé dans l'âme de mes conducteurs ; & ces Barbares me refusoient jusqu'à la liberté de me plaindre.

Fin de la premiere Partie.

MÉMOIRES
D'UNE
HONNÊTE FEMME.

SECONDE PARTIE.



M É M O I R E S

D' U N E

H O N N Ê T E F E M M E ,

É C R I T S

PAR ELLE-MÊME,

E T P U B L I É S

Par M. DE CHEVRIER.

Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.
Desp. Sat. des F.

S E C O N D E P A R T I E .



A A M S T E R D A M ,

Chez H. C O N S T A P E L , Libraire

M. DCC. LXIII.





MÉMOIRES

D'UNE

HONNÊTE FEMME.

SECONDE PARTIE.



Desespérée & mourante, j'arrivai après un quart d'heure de marche au *Bon-Pasteur*, séjour odieux où l'innocence est confondue avec le crime; l'Exempt de l'escouade qui m'avoit accompagnée, remit à la supérieure de cette maison une lettre de cachet; je frémis quand j'entendis prononcer mon nom, jusques-là j'avois pu me persuader que le caprice ou la jalousie du *Comte*, me reléguoit dans un Cloître, où son projet étoit que je passasse mes jours, mais l'Ordre du Roi, le nom de ses Ministres me firent naître d'autres idées, & je m'imaginai que quelque en-

nemi secret m'avoit noircie dans le cœur de mon époux.

Une des filles de cette maison me conduisit dans une chambre obscure, & me fit sentir avec beaucoup de dureté, qu'elle étoit d'une complaisance extraordinaire. *Bernon*, qui sembloit accablée sous le poids de mes malheurs, demanda la Supérieure; mais on lui fit entendre qu'une grace pareille s'accordoit difficilement, & je fus forcée d'esfuyer tous les mauvais traitemens auxquels le libertinage est exposé dans ces sortes de maisons.

Je me rapellai en vain la conduite que j'avois tenue pendant mon séjour à *Paris*; je n'avois aimé que le *Vicomte*; la Présidente d'*Obricourt* avoit été la seule qui fut informée de mes sentimens pour *Ranville*, & peut-être sa propre tranquillité l'avoit engagée à me trahir; idée fautive qui tomboit d'elle-même, quand je réfléchissois que le Roi étant alors à *Killers-Cotteret*, dans la maison de ce grand Prince, l'ami des Arts & le soutien de l'état, mon mari n'avoit pu obtenir dans six heures la Lettre de cachet qu'on avoit remise au *Bon-Pasteur*, & qui d'ailleurs m'avoit paru datée de la veille. Que faire? que penser? l'insensibilité & le désespoir m'alarmoient également. Souffrir mes maux avec indifférence, c'étoit afficher un Stoïcisme dont mon cœur n'étoit pas capable de soutenir l'idée; me livrer aux fureurs qui suivent ordinairement une douleur vio-

lente & inattendue, c'étoit chercher une consolation dans l'excès des maux. *Bernon* employa vainement tous ses soins pour remettre le calme dans mon ame agitée : incertaine, je passois avec une rapidité égale, du trouble à la fureur, & de la fureur à la crainte. Ma Femme de Chambre alarmée de cet état, exigea que je me couchasse ; je me rendis à ses instances, mais je n'en fus pas plus heureuse ; des songes lugubres vinrent déranger mon sommeil, & je passai la nuit la plus affreuse ; le jour ne fut pas plus heureux pour moi, confondue avec toutes ces femmes dont le crime gravé sur leur front, annonce l'infâmie, on me crut aussi coupable qu'elles, & je fus contrainte de mener le même train de vie ; j'étois, à la Priere publique, apuyée sur *Bernon*, qui n'avoit d'autre soin que d'essuyer mes larmes, quand une jeune personne, qui vit que je me trouvois mal, vint m'offrir ses secours. Quelle fut ma surprise de reconnoître la mere *Sophie* ! cette même Religieuse à laquelle j'avois été attachée aux *Ursulines de Dijon*, *Sophie* éperdue, tomba entre les bras de *Bernon*, je ne revins de mon évanouissement, que pour la tirer de celui dans lequel elle étoit ; je la rapellai par mes secours à une vie que nous aurions été heureuses de perdre alors. Occupées à nous arroser mutuellement de nos larmes, nous eûmes la consolation d'intéresser les témoins de ce spectacle touchant ; la Supérieure même, informée que *Sophie*

méritoit par sa naissance une sorte de considération , quitta la dureté attachée à son état , & permit au sortir de la Priere , que nous nous entretenions ensemble. Arrivées dans ma cellule , mon premier soin fut de calmer les inquiétudes de *Sophie* , en lui annonçant que vertueuse encore , je ne devois l'ignominie , à laquelle j'étois exposée , qu'à la rage d'un mari insensé , ou à la fureur de mes ennemis ; en effet , je cherchois en vain le motif de cette retraite indigne ; inflexible pour moi-même , je me jugeois à la rigueur , mais je ne trouvois que le *Comte* de coupable.

Sophie , l'infortunée *Sophie* , me rapella ; en gémissant , la promesse qu'elle m'avoit faite , il y avoit deux ans , de me raconter les événemens sinistres de sa vie ; croyois-je alors , s'écria-t-elle , en se jettant dans mes bras , que je m'en acquitterois dans cette demeure affreuse ? quel destin odieux m'a traînée dans ce cachot ? suis-je coupable ? ou mes parens sont-ils criminels ? jugez-moi ; Madame , mais que l'amitié ne prononce point ; l'innocence n'a pas besoin de l'appui de la prévention.



*****:*****

HISTOIRE
DE SOPHIE.

Monsieur de *Verbois*, mon pere, étoit Grand *Sénéchal de Beaune*, deux freres & moi formions toute sa famille, veuf à trente ans, notre éducation fut confiée à une vieille gouvernante, c'est-à-dire, que nous fûmes très-mal élevés; mon pere qui n'avoit jamais aimé sa femme, ne sentit point pour ses enfans cette tendresse que le sang & la nature doivent inspirer: du moins le Chevalier de *Verbois* & moi, fûmes les victimes de son indifférence; l'aîné parut seul jouir de son amitié, avantage heureux, plus précieux à mon cœur qu'une vaine fortune que je ne lui enviois point! Mon frere cadet, que j'ai nommé le *Chevalier*, porté dès l'âge de cinq ans dans la maison d'un Curé de campagne, où, sous le prétexte de l'instruire, on travailla à l'oublier, ne reparut plus à la maison paternelle; époque funeste qui entraîna les malheurs de ma vie. Seul avec le Baron de *Verbois* (c'étoit mon frere aîné) je me flattois de partager le cœur de mon pere, mais mon espoir étoit frivole; la nature chez lui étoit muette, c'étoit moins la tendresse que la vanité qui le portoit à regarder mon frere

avec plus de bienveillance : les aînés de famille, à qui le soin de soutenir l'éclat des Maisons est confié, profitent souvent de la fortune de leur pere, sans avoir joui de leur amour. Le *Baron*, que M. de *Verbois* vouloit revêtir de sa charge, fut élevé aussi-bien qu'on peut l'être dans une petite Ville de Province ; il eut un Précepteur plein de probité & de bêtise ; mon frere prit l'esprit de son maître, & le *Baron* a toujours été le plus vertueux, le plus dur & le plus stupide de tous les hommes ; qualités préférables à un esprit brillant & corrompu ! Esclave de ma gouvernante, je ne pensois que par elle ; peut-être même me serois-je toujours assujettie à ce maître, si un fier tyran n'eût usurpé ses droits. Le jeune d'*Argis*, c'est ainsi qu'on nomme celui qui fit le premier connoître l'amour à mon cœur, triompha de mes sentimens, & me fit oublier les préceptes de ma *Duegne* : accoutumée à voir d'*Argis* chez une de ses parentes, qui étoit mon amie intime, je me fis une nécessité de ce plaisir, & mon cœur séparé de l'objet de ses vœux, étoit en proie aux alarmes ; jugez par mes sentimens de ceux de d'*Argis* ; plus épris que moi-même, il sembloit ne vivre que pour m'aimer, & son amour pur & respectueux ne tendoit qu'à le rendre heureux, en faisant le bonheur de mes jours. D'*Argis* étoit le fils unique d'un Négociant qui jouissoit, avec une fortune brillante, de la réputation rare d'honnête homme ; son bien qui pou-

pouvoit le rapprocher de moi , l'enhardit à solliciter son pere à demander ma main ; d'*Argis* aimoit son fils , & la démarche qu'il souhaitoit eut lieu ; le *Sénéchal* , outré de la prétendue témérité du Négociant , méprisa sa recherche , & me déclara qu'il ne falloit pas que je songeasse à me marier ; ignorez-vous , me dit M. de *Verbois* , que chez nous autres Gens de condition , les cadets doivent être sacrifiés à l'aîné ? le *Chevalier* qui n'a pas beaucoup d'esprit sera Abbé , un peu de fausseté & d'intrigue supléra au mérite ; pour vous qui , de tous les états de la vie , n'en avez qu'un à prendre , vous sçavez que le Couvent est votre patrimoine , mais comme je suis un bon pere , je vous laisse le choix du Monastere ; le cloître , indépendamment de la nécessité qui vous y attache , est le seul parti qui vous convienne , & vous y ferez un grand chemin , si les Religieuses ont toujours le même goût pour le babil & la curiosité. J'imputai ce trait de critique au peu de tendresse de mon pere , & je lui assurai , en pleurant , que , soumise à ses ordres absolus , je n'attendois que l'instant de les exécuter. Mon départ pour *Dijon* , où l'on devoit me conduire , malgré le choix qu'on m'avoit laissé , fut fixé au lendemain ; d'*Argis* , qui en fut informé par sa parente à qui j'avois été faire mes adieux , ne prit conseil que de son amour , & livré tout entier à la violence de sa passion , il forma une résolution qui , en justifiant la tendresse de ses sen-

timens , devoit faire le malheur de son amante ; un laquais de mon pere qu'il avoit gagné , lui facilita l'entrée de la maison , caché dans l'armoire d'une chambre , où j'avois coutume de me retirer pour régler la dépense de la maison , il attendit l'instant que j'y fusse arrivée , & se jettant à mes genoux , il me peignit , avec les couleurs les plus vives , la tyrannie du *Sénéchal* , l'horreur du cloître , & l'excès de son amour. Son discours qui n'avoit fait que trop d'impression sur mon cœur , fut terminé par un mariage clandestin qu'il me proposa. Malgré l'excès de mon amour , je rejettai ce projet avec indignation. Quoi , lui dis-je ! seriez-vous assez bas pour souffrir que , livrée aux erreurs d'une passion dangereuse , je cherchasse dans un nœud secret , l'ignominie qui suit le crime ? je vous aime , d'*Argis* , & j'ose l'avouer , mais si , pour vous rendre heureux , il falloit sacrifier les bienséances , je sçaurois en imposer à mon cœur , ou s'il vouloit devenir le maître , j'immolerois sans crainte une vie odieuse ; aimons-nous , mais qu'une conduite criminelle ne nous fasse point rougir de nos feux ! Aimons-nous , reprit d'*Argis* ? ingrate ! qu'osez-vous dire ? séparée demain pour toujours de l'amant le plus tendre , penserez-vous à moi dans votre solitude ? & quand vous pourriez me justifier que je vous occuperois uniquement , que retirerais-je d'un sentiment infructueux ? les regrets , le supplice de vos jours & des miens , en seroient

les seuls fruits; croyez-moi, chere *Sophie*, ajouta-t-il en serrant tendrement mes mains, qu'il baignoit de ses larmes, fuyez avec moi, une démarche suspecte est rectifiée par une union sacrée, c'est à ce prix seul que je veux vous posséder; c'en est trop, repartis-je, connoissez-moi mieux, d'*Argis*, & sçachez que je ne suis point de ces filles qui, voulant se faire illusion sur une conduite hasardée, cherchent dans l'avenir une excuse aux dangers presens, tout enlèvement est criminel; celle qui s'y livre n'a jamais connu que l'ombre de la vertu; toute à son penchant, elle n'a distingué pour le satisfaire, ni le crime, ni les moyens permis, en vain un mariage autorisé vient passer l'éponge sur sa démarche, les premières impressions demeurent, & l'aurore de nos jours décide du reste de notre vie; est-ce injustice? est-ce raison? non, c'est un préjugé reçu, & les préjugés sont les tyrans de l'homme.

D'*Argis* se leva en me jettant un regard furieux & sortit; le *Sénéchal* qui ne l'avoit pas vu descendre, monta dans mon appartement, il m'annonça que ses ordres étant donnés pour partir demain à la pointe du jour, il falloit que je me retirasse de bonne heure. L'envie que j'avois de cacher mon trouble, me fit saisir ce conseil avec avidité: & toute occupée de d'*Argis*, je passai la nuit à douter si la démarche qu'il venoit de faire, ne devoit pas l'éloigner de mon cœur, le jour parut, je montai en chaise avec mon

pere qui vouloit lui-même me remettre entre les mains de la Supérieure du Monastere qu'il avoit choisi : impatiente de dévorer mes chagrins au fond du cloître que je détestois , cependant je demandois à chaque instant si nous arrivions bientôt , mais le destin qui me poursuivoit , avoit résolu qu'avant mon entrée au couvent, je passerois par des épreuves cruelles ; nous sortions à peine de *Nuits* , quand , pour racourcir notre route , nous prîmes le chemin d'un bois qui est à gauche de la chauf-fée : il y avoit une demie heure que nous marchions dans cette Forêt , lorsqu'un homme à cheval & masqué , tira à quinze pas de notre chaise , un coup de pistolet au cocher , qui tomba sans vie , & ce fut le signal de l'effroi ; cinq hommes , dans le même équipage que le premier, nous entourèrent : mon pere les prit pour des voleurs , leur offrit sa bourse , un d'eux s'en saisit , mais son camarade , indigné sans doute de cette action , lui brûla la cervelle à l'instant , & rendit l'argent au *Sénéchal* ; revenu de sa premiere idée , M. de *Verbois* qui ne doutoit plus que ces hommes ne fussent des ravisseurs , leur demanda ce qu'ils fouhaitoient ; votre fille , répondit un d'eux , je l'aime , je veux l'épouser , consentez à mon bonheur , ou renoncez à la vie ; l'alternative alarma l'auteur de mes jours : mais j'ose le dire , aussi sensible à la vie qu'à l'honneur de sa fille , il répondit qu'il alloit me livrer pourvu que j'y consentisse ; il connoissoit mes sentimens ; d'*Argis* qui crut son bon-

heur assuré se démasqua , mais indignée de la bassesse de son action , je lui déclarai que , quand même mon pere ne voudroit point risquer ses jours pour sauver ma vertu , je me verrois immolée avant que de la perdre. *D'Argis* qui ne se laissoit guider que par une fureur opiniâtre , me fit descendre le pistolet à la main de ma chaise , tandis qu'un de ses complices suivoit le *Sénéchal* avec les mêmes précautions : enfermés tous les deux dans une caverne obscure , j'avois pris vingt fois la résolution d'attenter à mes jours , si l'espoir de sauver mon pere ne m'eût arrêté.

Après une heure de séjour dans cette demeure affreuse , les ministres du crime de *d'Argis* nous traînerent dans l'endroit le plus épais de la Forêt , & là j'appris la sentence odieuse , que le plus infâme & le plus abominable des hommes venoit de prononcer. Pardonne , ô ciel ! si j'ai pu aimer *d'Argis* ; je le croyois vertueux : ces brigans qui , en partageant la fureur de l'auteur du complot , avoient pris ses sentimens , venoient de déterminer que je ne pouvois sauver les jours de mon pere , qu'en me livrant Ah , Dieu ! continua *Sophie* , d'une voix basse , la douleur me suffoque , & la respiration qui me manque , ne me permet point de vous achever le recit funeste d'un événement dont je frémis encore A ces mots *Sophie* immobile eut besoin de mes secours pour être rapellée à la vie : revenue déjà de son évanouissement , elle alloit continuer le détail

d'une histoire qui m'intéressoit , quand une des Religieuses vint lui dire que la Supérieure la demandoit ; *Sophie* me promit à la première entrevue la fin de ses tristes aventures.

Il y avoit déjà trois jours que je n'avois vu *Sophie* : & qu'en proie à mes douleurs , j'aurois désiré que la Religion d'accord avec mes sentimens , m'eut permis de mettre un terme à ma vie. *Bernon* vouloit en vain me consoler , en me rapprochant de ma malheureuse amie ; mais la crainte que j'avois de trouver *Sophie* coupable , l'idée où j'étois qu'elle avoit immolé l'honneur à la nature , écartoit la consolation qui auroit pu naître du rapport de notre situation : j'étois dans cet état d'inquiétude , quand on vint m'avertir qu'une Dame me demandoit au Parloir : quoi donc m'écriai-je ! serois-je assez heureuse pour m'entretenir avec quelqu'un ? Avec toute la terre , répondit la Religieuse , quand on aura comme cette Dame un Billet de votre époux. Je descendis avec l'espoir d'embrasser la *Présidente* ; mais que vis-je , juste Ciel ! La Baronne de *Vermand* éplorée , venoit irriter mes douleurs : est-ce bien vous , ma chère fille , est-ce vous *Julie* , que je vois dans cet état ; opprobre de mon sang , avez vous juré de me porter le dernier coup ? Sensible à ce reproche cruel , je n'y répondis que par un torrent de larmes , on a beau dire que l'innocence est tranquille , je n'étois point coupable , & je tremblois cependant. La

Baronne touchée de mon état croyoit que mes pleurs venoient du repentir , & voulant me ramener à la vertu , elle me representa le Chevalier de *Pervaux* , comme un monstre odieux que je n'avois pu aimer sans me deshonorer : pourquoi nommez-vous , repris-je , ce scélérat ? & qu'a t-il de commun avec la barbarie de mon époux ? Je conçois , repartit Madame de *Verman* , que vous devez le haïr , puisque son indiscretion vous perd ; mais le Comte n'est pas moins autorisé dans la conduite qu'il a tenue avec vous , un mari méprisé se venge , & le nombre de ceux qui sont dans ce cas est si grand , que l'Acteur a toujours raison , les femmes mêmes les plus coupables s'élevant contre le crime , déclament contre celles qui les imitent ; mais encore un coup , repris-je , que peut avoir de commun ce *Pervaux* avec la circonstance presente ; il vous a trahi , vous dis-je , & le Comte a maintenant entre les mains votre Lettre qu'il a eu la noirceur de lui remettre ; une Lettre de moi , m'écriai je , avec cette vivacité que donne l'innocence , une Lettre de moi , ce scélérat est un imposteur que je puis confondre ; j'ignore s'il a eu l'art d'imiter mon caractère , mais je proteste par tout ce que les Cieux & la Terre ont de plus sacré , que je n'ai jamais écrit à cet infâme : je vous aime , ma fille , repartit la Baronne de *Verman* , & matendresse pour vous , exigeoit plus de franchise : que la foudre écrase l'imposture , répondis-je , tremblez , re-

prit Madame de *Verman* ; je connois votre écriture , & je ne vous ai condamnée qu'après l'avoir scrupuleusement examinée ; croyez-moi , ma chere *Julie* , avouez-moi un penchant qu'on peut pardonner au feu de votre âge , sûre de votre sincérité , je solliciterai votre grace auprès du Comte ; & je tâcherai d'obtenir de lui l'agrément de vous reconduire en *Bourgogne* , où cette funeste aventure fera toujours ignorée ; le prétexte poli de m'accompagner , deviendra à *Dijon* le motif de votre retour , voyez , ouvrez-moi votre cœur , & soyez persuadée que je suis digne de votre confiance , je la mérite à deux titres sacrés : mere & amie , puis-je vous trahir ? des sentimens aussi généreux , repartis-je , m'arracheroient l'aveu du crime le plus noir , mais je suis innocente , & je périrai plutôt dans cette maison austere , que d'avouer une faute que je n'ai point commise : je prononçai ces derniers mots avec tant de vérité , que la Baronne en fut touchée ; & presque convaincue alors de mon innocence , elle m'annonça qu'elle viendrait le lendemain munie de la piece qui avoit causé mes malheurs. Jugez avec quelle impatience j'attendis ce moment ! il vint enfin , & Madame de *Verman* parut au parloir à neuf heures du matin ; tenez , ma fille , me dit-elle , en passant ce Billet fatal , par un des jours de la grille ; lisez & jugez-vous vous-même , votre décision sera mon oracle , & je vous excuserai , si vous ne vous trouvez pas coupable les yeux

attentivement fixés sur le billet , je rougissois , & je pâlissois tour-à-tour ; la Baronne qui crut que mon trouble étoit l'aveu de mon crime , alloit me condamner , lorsque levant mes regards vers le Ciel , je demandai où étoit le Chevalier de *Nalbour* ; qu'attendez-vous de lui , reprit Madame de *Verman* ? ma justification , & sa honte repartis-je : *Nalbour* est donc encore un scélérat ; ah ! qui peut après ce trait horrible , croire qu'il est un honnête Homme sur la terre ? oui , Madame , ce Billet est de la main de votre fille , & je suis trop sincère pour le désavouer , c'est à *Nalbour* , que je n'ai pas caché que j'aimois avant mon mariage , c'est à ce traître que ce Billet a été adressé il y a près de trois ans ; mais dites-moi de grace par quel hasard est-il tombé entre les mains de *Pervaux* , qui , abusant du titre de *Chevalier* , & du défaut d'adresse & de date , veut me deshonoré , en me faisant soupçonner d'une passion odieuse ? Vous m'étonnez , reprit Madame de *Verman* , *Nalbour* est à Paris depuis dix jours ; lié étroitement avec le Chevalier de *Pervaux* , auroit-il eu la bassesse de lui faire un sacrifice qui deshonoré un honnête Homme ? J'ai peine à en douter , & cependant je ne puis croire que vous soyez coupable , soyez tranquille , je vole vers le Comte , il me parle quelquefois de *Nalbour* dont il sçaura sans doute l'adresse , j'irai le trouver & perçant la vérité , je ne perdrerai les coupables , que pour sauver l'innocence : adieu ,

effluez vos larmes , & n'accusez point votre époux , le mari le moins jaloux auroit profcrit sa femme sur une preuve moins claire encore. La Baronne sortit ; je montai dans ma chambre où je priai la Supérieure de m'envoyer *Sophie* ; je brûlois d'apprendre le reste de son histoire , & de lui découvrir la situation embarrassante dans laquelle je me trouvois , mais cette femme me fit dire que *Sophie* , étant en retraite pour huit jours , ne pouvoit parler à personne avant l'expiration de ce délai ; j'attendois l'après midi la Baronne , & je me flattois que la perfidie de *Nalbour* , une fois reconnue , on ne balanceroit pas de me faire sortir d'un asyle qui ne m'étoit odieux , que parce qu'il étoit destiné pour le crime. Le jour se passa sans que je reçusse la moindre nouvelle ; *Nalbour* étoit un scélérat , & *Pervaux* un malheureux , qui , remplissant mes sens d'horreur & d'effroi , portoient le trouble & l'inquiétude au fond de mon ame agitée : que *Pervaux* , disois-je , qui est un malheureux que j'ai méprisé , ait cherché les moyens de me perdre , je n'en suis point étonnée , c'est au crime à noircir la vertu ; mais que *Nalbour* , que je n'ai aimé que parce qu'il m'a paru honnête homme , que *Nalbour* me trahisse , se deshonne , & me sacrifie , voilà un coup inattendu dont je ne puis revenir ! Le lendemain se passa encore sans que je visse personne ; toute entiere à ma douleur , je ne pus douter que Madame de *Verman* , séduite par mon mari trop crédu-

le, ne m'eût abandonnée ; quel état ! qu'il faut de fermeté pour ne pas y succomber ! C'en est donc fait , m'écriai-je , en sortant des réflexions les plus funestes , victime de la trahison d'un perfide , je deviens l'opprobre de ma famille ; innocente au fond de mon cœur , le Public va me juger coupable ; & malheureuse pour toujours , je vais terminer ma carrière dans ce séjour affreux ? Ah Ciel ! manifeste ta puissance en confondant le crime , ou donne-moi le courage de résister aux chagrins que l'injustice me cause ! Prête à succomber sous le poids de mes maux , je reçus une lettre ; l'adresse étoit de la main de mon mari , je rougis en la décachetant , & je ne pus la lire qu'en tremblant.

Pourrez-vous voir de sang froid l'auteur de vos peines ? & pardonneriez-vous à votre époux un procédé que l'amour seul a paru autoriser , les circonstances vous condamnoient , Per-vaux en expirant dévoile le mystere odieux qu'il avoit préparé pour vous perdre dans mon esprit , & le Chevalier de Nalhour m'écrit du sein de sa retraite une Lettre qui fait ma consolation , votre éloge & le sien ; peu digne de fixer un cœur tel que le vôtre , je n'exigerai jamais que vous m'aimiez ; mais sensible à mes ramords , rendez-moi la vie , en oubliant une démarche , que je déteste , un mot va décider mon sort ; je l'attends avec autant d'impatience que j'en ai d'expier à vos genoux une imprudence qui fera toute la vie le supplice d'un cœur

qui ne vous a offensé , que parce qu'il vous adoroit.

Le retour du Comte me fit tout oublier ; je perdis le souvenir de mes malheurs , & je ne vis que son repentir ; la mort de *Pervaux* & la retraite de *Nalbour* portoient dans mon cœur des idées funestes , qui altéroient ma situation. J'entrevoyois dans cette image un combat singulier , qui , en perdant ceux qui en sont les acteurs , avilit les femmes qui en deviennent les objets ; je craignois que le Public instruit de cette catastrophe , ne me confondit avec ces femmes perdues , qui sacrifiant un amant à un autre , cherchent une célébrité indigne dans une action qui les deshonne ; j'ai vu même au sein du grand monde , de ces Coquettes audacieuses qui osent compter leurs triomphes par le nombre des rivaux qu'elles ont fait immoler ; qu'une femme votre amante , & votre amie tout à la fois , vous menace de ses mépris , si vous ne vous vengez d'un affront qui vous avilit , c'est le devoir de l'amitié , & celui de l'honneur. Le Marquis de *Belvaux* avoit le malheur d'être lâche , Madame de *Cormel* qu'il aimoit éperdument , le força à tirer raison d'une insulte qui le deshonorait ; personne n'a blâmé Madame de *Cormel* , quoique le Public n'ait pas plus estimé *Belvaux* ; mais que la jeune Comtesse d'*Orvany* engage le Chevalier d'*Estival* à se battre avec un honnête homme qui l'aime de bonne foi , c'est

une horreur dont on ne voit que trop d'exemples en France.

Après cette petite digression dans laquelle je ne suis entrée que pour l'intérêt de mon sexe, je dois mettre sous vos yeux la réponse que je fis à mon mari.

Votre faute est expiée, Monsieur, puisque vous la connoissez, n'attendez ni reproches ni dédains de votre épouse, elle connoît ses devoirs, & jamais elle ne s'en écartera; heureuse de posséder votre cœur, elle n'envisagera d'autre bonheur que celui de plaire à un mari qu'elle estime assez pour l'aimer.

Cette réponse fit sur le Comte l'effet que j'en avois espéré; Madame de Verman, qui vint passer l'après midi avec moi, me prévint qu'à l'entrée de la nuit mon époux viendrait me chercher dans une voiture de campagne, où toutes mes connoissances me croyoient depuis que j'étois au *Bon-Pasteur*; & que le même soir, je devois souper chez la Marquise de *Riancé*, qui m'attendoit avec impatience. La Baronne acheva de dissiper mes soupçons, en m'avertissant que le Ministre qui avoit signé la Lettre de Cachet, avoit été le seul de toute la Cour qui sçut mon aventure, & que mon mari lui ayant fait part de mon innocence, il avoit donné des ordres très-prompts pour mon élargissement; reste, continua la Baronne, à vous apprendre de quelle façon la vérité est venue jusqu'à nous. *Nalbour*, consumé par son amour, avoit quitté Malte pour retourner.

dans sa Patrie, instruit à *Dijon*, que vous étiez à *Paris*, le même projet qui l'avoit engagé à passer les Mers, lui fit entreprendre ce voyage. *Pervaux* qu'il avoit connu, j'ignore en quel Pays, s'empara de lui, & obtint sa confiance sous le sceau sacré d'un secret inviolable; *Nalbour* avoua qu'il vous aimoit, il lui lut même le malheureux Billet qui nous rassemble dans cette maison; deux jours se passerent sans que *Pervaux* parlât de vous à *Nalbour*, à qui il avoit persuadé que vous étiez à la campagne; logés tous deux dans le même Hôtel, leurs apartemens étoient communs; & *Nalbour* qui ne se défioit point d'un homme qu'il croyoit son ami, laissoit ses papiers à la discrétion de *Pervaux*; ce scélérat abusant de la facilité de son ami, prit dans son porte-feuille la Lettre en question, & la sacrifia à votre mari, comme une déclaration que vous veniez de lui faire. *Nalbour* informé par moi-même du sacrifice de cette Lettre, a été trouver *Pervaux*; celui ci a fait difficulté de se battre, & peut-être auroit-il eu la bassesse de vivre encore, si maltraité par *Nalbour* en public, il ne s'étoit vu forcé de paroître brave; frappé de deux coups, il n'a vécu qu'autant de temps qu'il lui en a fallu pour vous rendre justice: *Nalbour*, que le Châtelet poursuivoit, vient de se retirer à la Chartreuse de *Paris*; le Comte, à qui il écrivit, a fait tous ses efforts pour le détourner du dessein qui l'arrache au monde; mais le Chevalier in-

sensible à ses instances , est entré dans le Noviciat , d'où il ne veut sortir que pour s'attacher à la solitude par des vœux éternels.

De quel étonnement , juste Ciel ! fus-je frappée au recit de Madame de *Verman* ; en vain j'étois convaincue de mon innocence vis-à-vis de mon mari , les reproches secrets que je me faisois de l'imprudencce que j'avois commise en écrivant à *Nalbour* , faisoient naître dans mon cœur des remords qui le déchiroient ; je m'imputois la mort du malheureux *Pervaux* , & les chagrins que j'avois donnés à mon mari : le *Comte* arriva dans ces entrefaites , descendues la Baronne & moi dans un parloir extérieur où il nous attendoit , je volai entre ses bras , où je demeurai évanouie pendant un quart-d'heure ; revenue de ce premier transport , je le serrai tendrement sans pouvoir proférer une parole , mes soupirs exprimoient mon état , & ses pleurs me répondoient. Quel moment ! qu'il fut précieux à mon cœur ! oui , je crois que j'aimai alors mon mari. Sur le point de quitter le *Bon Pasteur* , je demandai à la Supérieure la permission de voir *Sophie* , elle descendit , je la presentai à Madame de *Verman* qui connoissoit son nom , & nous promîmes de travailler de concert à sa liberté.

J'arrivai chez Madame de *Riancé* avec la Baronne & mon mari , nous y étions attendus , & la *Marquise* me reçut de façon à me persuader , qu'elle ignoroit ce que l'intérêt même du *Comte* exigeoit que je cachasse à

toute la terre ; le souper fut gai ; jamais mon mari ne fut si aimable , jamais je ne parus si contente. *Sanville* & Madame d'*Obricourt*, qui étoient de la partie , me firent des reproches agréables sur ma désertion , c'est ainsi qu'ils traitoient mon départ précipité pour la campagne. Une anecdote concertée avec mon mari , & que je détaillai de bonne-foi ne leur laissa pas l'ombre d'un soupçon ; le *Vicomte* fit tout au monde pour me parler en particulier , mais intéressée à fuir un entretien dont je craignois les suites , je ne parlai presque qu'à mon mari : *Sanville* qui vint m'offrir une glace ; lâcha mille plaisanteries sur notre conversation bourgeoise : mais une absence de huit jours excusa un entretien que le ton de la bonne compagnie réprouve. Le *Vicomte* déconcerté me vit partir avec regret , & la priere que je lui fis de donner une place à la *Présidente* , mit le comble à son trouble : le *Comte* partit deux jours après pour se rendre à *Arras* , où la Gendarmerie devoit passer en revue ; notre séparation fut tendre , & un commerce de trois mois n'altéra ni l'amour de mon mari , ni l'estime que j'avois pour lui. Madame de *Verman* , qui devoit passer ce tems avec moi , m'avoit déterminée à changer la résolution que j'avois prise de retourner en *Bourgogne*. Mon époux fut à peine parti , que *Sophie* me vint à l'esprit ; j'engageai la *Baronne* à tenir la parole qu'elle lui avoit donnée , & toutes deux nous
nous

nous unîmes pour la tirer de l'asyle affreux où elle étoit. *Sophie* m'avoit informée le jour même que j'étois sortie du *Bon-Pasteur* ; que le Baron de *Verbois*, son frere aîné, la détenoit dans cette maison ; j'écrivis à *Beaune*, & ce frere cruel me répondit qu'il abandonnoit *Sophie* dès l'instant qu'elle avoit osé dire qu'elle lui appartenoit ; il finissoit sa Lettre en me laissant la maîtresse de tout employer pour lui rendre la liberté, dont il la disoit indigne, & que pourvu qu'il ne la vit jamais en *Bourgogne*, il consentoit à tout ce que je lui demandois. Quelque mortifiante que cette Lettre fût pour la triste *Sophie*, je ne pus la lui cacher, & tandis que cette malheureuse fille me prioit de lui laisser terminer ses jours dans cet asyle, je me donnois tous les mouvemens imaginables pour la servir contre elle-même ; le succès remplit mes soins, & les paya ; les Administrateurs de cette maison m'accorderent la liberté de *Sophie*, que j'allai chercher en triomphe au *Bon-Pasteur* ; un appartement que je lui avois destiné chez moi, la mit dans le cas de ne rien désirer.

Sophie jouit peu de sa liberté ; malade presque au sortir du Couvent, elle me demanda la permission de se retirer à la Campagne sous le prétexte d'y respirer un air pur ; j'allois me rendre à ses instances, si Madame de *Verman* ne m'eût fait sentir qu'il ne convenoit point que j'abandonnasse mon amie dans l'état où elle étoit ; en effet, accablée

d'une inquiétude mortelle qui la minoit incessamment , ce ne fut qu'après un long-tems qu'on parvint à rétablir sa santé , sans qu'on pût cependant dissiper les alarmes qui l'agitoient ; toujours occupée de son état , préparée même à finir l'histoire de ses malheurs elle alloit satisfaire à ma curiosité impatiente , si la crainte de lui causer une révolution ne m'eût engagée à la prier de remettre ce recit après son rétablissement. -

Les bienféances & les devoirs m'arrachèrent de mon Hôtel , pour me répandre dans le grand monde ; *Sanville* instruit du départ de mon mari , pria Madame de *Riancé* de le présenter chez moi , la démarche me parut singulière ; la *Marquise* aimoit le *Vicomte* , quelle croyoit que je ne haïssois point , & s'ouvrir à elle , c'étoit donner dans une maladresse insoutenable ; Madame de *Riancé* me demanda la permission de m'amener le *Vicomte* , comme je me persuadai quelle ne doutoit point que ce ne fut un piège qu'elle me tendoit , je lui répondis que je verrois toujours M. de *Sanville* , mais que l'absence du *Comte* me mettant dans le cas de ne point tenir Maison , je ne pouvois décemment recevoir le *Vicomte* , sans ouvrir ma porte à quantité d'honnêtes gens que j'avois refusés ; d'ailleurs , continuai-je en souriant , je ne voudrois point rendre *Sanville* infidèle : à qui , demanda la *Marquise* ? à une femme aimable , repris-je , ne la devinez-vous pas ? Ah , vous me flattez , Madame , répartit mal-

adroitement la *Marquise*, & je crois que le *Vicomte* pense peu à moi, il est mon ami, & rien que cela; c'est tout ce que j'entends, repris-je, & nous sommes toutes deux trop raisonnables pour aimer. *Sanville* entra dans le même instant, nous ne voulons point de vous, lui dit la *Marquise*, Madame, que je presse de vous recevoir, refuse de m'entendre, & vous êtes de trop ici. Je vous connois sincère, répondit le *Vicomte*, mais permettez que je doute de ce compliment jusqu'à ce que Madame la *Comtesse* ait la cruauté de me le répéter; la sincérité de la *Marquise*, répartit-je avec un froid affecté, devoit m'épargner ce soin: je vous entends, Madame, reprit *Sanville* vraiment pénétré, & c'est pour écarter un objet odieux que je prends congé de vous; mais on ne vous hait point, lui dis-je en le rappelant, & vous mettez de l'humeur que vous voulez donner pour la dignité, où il n'y a que de la plaisanterie: m'aimeriez-vous, s'écria le *Vicomte*, en se jettant à mes genoux; non, repris-je, étonnée d'un procédé aussi imprudent, je vous méprise trop pour vous voir jamais. Ah, *Marquise*, je suis perdu, s'écria *Sanville*, si vous n'avez la complaisance de faire ma paix avec la *Comtesse*; je l'adore, & mon amour qui me transporte hors de moi-même, me laisse à peine l'usage de mes sens. Malame de *Riancé*, que cette commission flattoit peu, se mit en colère, & le pauvre *Vicomte* fut contraint de se retirer.

Seule avec la *Marquise* , je réfléchis sur la démarche de *Sanville* , & je ne pus la concevoir : est ce-là , lui disois-je , cet homme raisonnable , qui s'est fait dans tous les tems un devoir sacré de respecter les femmes ? quelle fureur ! dites quel amour , reprit Madame de *Riancé* ; la passion violente qu'il a conçue pour vous a troublé sa raison ; égaré par son penchant , il ignorera demain , s'il rentre en lui-même , l'excès d'imprudence auquel il vient de se porter , & s'il s'en souvient , ce ne sera que pour le détester ; j'en accepte l'augure , repartis-je , mais je vous avoue que je ne suis point encore remise de l'émotion que son étourderie m'a causée ; & c'est pour me distraire un peu que je vous prierai de m'accompagner chez Madame de *Fouanges* , dont j'ai trouvé hier le nom sur la liste des visites ; vous la connoissez assez , je pense , pour la voir , répondit la *Marquise* , & je vais vous y mener dans mon équipage ; nous monterons en carrosse. Madame de *Fouanges* qui se dispoisoit à aller au cours , étoit à sa toilette : environnée d'une foule d'Abbés , de Robins & de beaux-esprits , elle donnoit le ton à cet essain galant ; les Abbés tailloient ses mouches , & assortissoient les couleurs qui devoient entrer dans la composition de ses graces , les Robins la frisoient , tandis que le chef du Bureau , c'est-à-dire , le bel-Esprit en titre lisoit une brochure nouvelle dont il disoit du bien , quoiqu'il ne l'eût pas faite. Madame de *Fouan-*

ges, dont nous ne voulions partager ni interrompre les plaisirs, nous pria de passer dans un cabinet de jour, où nous trouvâmes son mari les larmes aux yeux; ce spectacle m'étonna, & j'étois prête à l'interroger sur la cause de ses pleurs, quand cet époux singulier & malheureux m'aprit qu'il aimoit sa femme. Quoique la corruption du siècle ne m'eût pas accoutumée à des confidences de cette espece, je compris combien il devoit en coûter à M. de *Fouanges*, pour m'avoir fait cet aveu, & je m'intéressai vivement à sa situation; aimer sa femme, lui dis-je, n'est point encore un ridicule établi, d'ailleurs quand le ton de nos jeunes étourdis prendroit, le mérite de Madame de *Fouanges* vous mettroit à l'abri de sa critique; une personne qui unit les charmes de la figure aux agrémens du caractère, & dans laquelle on trouve

Les graces d'une femme, & l'ame d'une amie *.

Cette femme enfin peut obtenir jusqu'à l'hommage de son époux; & vous avez tort de

* Un homme connu par ses ouvrages autant que par le rang qu'il tient parmi les Littérateurs célèbres, me dit, il y a quelques mois, que ce vers ne signifioit rien; que le Parterre à qui les beautés de la piece dans laquelle ce vers se trouve, sont échappées, n'ait pas conçu cette pensée, je passe cette inattention au peuple; mais je ne la suppose pas dans un Auteur qui a d'autant plus de tort, qu'il ne le critique qu'après l'avoir pesée.

vous croire humilié par la passion que vous ressentez pour elle : Ah ! que dites-vous , reprit *Fouanges* , je ne me sens offensé que de ses travers ; répandue dans une société d'étourdis & de fats , ma femme ne semble respirer que pour me fortifier : je l'aime , elle me méprise , & je trouve le malheur de mes jours dans les sentimens de celle qui devoit faire ma félicité. Madame de *Fouanges* entra dans ce moment , ses Courtisans qu'elle avoit éconduits , la rendoient plus aisée ; fort aimable , lorsqu'elle n'étoit qu'avec deux ou trois personnes sensées , elle ne paroïsoit ridicule que dans la cohue du grand monde : mais sa conversation démentit son caractère ; *Monsieur* se plaint sans doute , dit Madame de *Fouanges* , en montrant son mari avec ce mépris contre lequel l'habitude a empêché qu'on ne déclamât aujourd'hui , comme on le faisoit alors ; ses clameurs finiront heureusement , & je suis l'usage , je me sépare , mais très-exactement , je reprends mes *pactions* , & on me réintègre dans la succession de mon pere , dont *Monsieur* de *Fouanges* s'est emparé ; Madame est instruite , reprit le mari , & les termes du Barreau lui sont familiers ; un Avocat habile , repartit Madame de *Fouanges* , vient de me mettre au fait , & j'ai appris qu'il ne me resteroit que l'usage de votre nom , dont je vous permets de me priver ; ingrate , qu'osez-vous dire , reprit le mari ; n'allez-vous pas devenir ten-

dre ou jaloux, la conduite seroit nouvelle, & j'en aurois l'obligation à ces Dames, répondit Madame de *Fouanges*; adieu, Monsieur, poursuivit-elle, en nous amenant dans une chambre voisine; réfléchissez à votre aise sur le malheur qui va fondre sur vous, vous auriez pu le prévenir, mais non, un mauvais naturel ne se rectifie jamais. Le Commandeur d'*Humicourt* entra dans ce moment, & l'on substitua un quadrille à la promenade; Madame de *Fouanges* reprit son caractère, & elle devint aimable & sensée tout à la fois; le Commandeur étoit un galant déterminé, qui portoit avec lui la liste de toutes les femmes qu'il avoit subjuguées, il la montrait même pour peu qu'on l'en pressât; soumis à tout ce qu'on exigeoit de lui, il étoit vicieux & indiscret par complaisance, jamais dangereux de son propre mouvement, il ne faisoit du mal que lorsqu'on le prioit d'en faire; empressé à demander à toutes les femmes la permission de les aller voir, & n'y allant jamais, il se formoit un agrément du désespoir dans lequel il croyoit les plonger, & s'il revoyoit ces mêmes femmes dans un cercle, ce n'étoit que pour faire remarquer son impolitesse en proposant avec hauteur une excuse plus outrageante que la faute même: d'*Humicourt* m'étoit connu, & les efforts qu'il fit pour me persuader, devinrent inutiles. Piqué de ce que je refusois de recevoir un homme comme lui, car, avec beaucoup d'esprit, il avoit la ma-

nie des Sots , il résolut de se venger de mon indifférence , & le fourbe n'y réussit que trop bien. Après notre partie on alla se promener ; Madame de *Riancé* , qui croyoit racommoder *Fouanges* avec sa femme , voulut nous donner à souper , mais celle-ci avoit pris les devants , & nous revînmes chez elle ; son mari qui craignoit un éclat , étoit seul dans le même cabinet où nous l'avions trouvé l'après-midi ; son ton doux & persuasif n'émut que nous ; Madame de *Fouanges* , insensible , annonça une scène éclatante pour le lendemain , & elle tint parole ; mais pensoit-elle alors donner au public un spectacle dont elle seroit la victime ? époque odieuse que la décence me défend de rapeller.

Cette scène me sépara de Madame de *Fouanges* que je ne vis plus , & bientôt deux circonstances qui me touchent de plus près , vont me faire prendre la résolution de m'éloigner pour toujours de la société. Le Vicomte de *Sanville* , qui s'étoit éloigné , comme je l'ai remarqué plus haut , après l'esclandre qu'il avoit fait en se jettant à mes genoux aux yeux de la *Marquise* , venoit de concevoir le projet le plus affreux : falloit-il qu'il s'accomplit chez moi ? En quittant Madame de *Fouanges* , je rentrai à mon Hôtel ; Madame de *Verman* étoit dans l'appartement de *Sophie* , j'y passai sur le champ , & j'eus la satisfaction de trouver mon amie aussi bien qu'elle pouvoit être ; j'embrassai la *Baronne* , & je me rendis dans mon cabi-

net

net de nuit, où *Bernon* me suivit ; à peine y fus-je entrée, que *Sanville*, qui s'étoit caché sous ma toilette, parut à mes yeux ; ma femme de chambre jetta un cri affreux, & détourna, par une surprise qui me parut trop naturelle pour être jouée, les soupçons que j'aurois pu concevoir contr'elle : le *Vicomte* à mes pieds, tenoit un poignard d'une main, & apuyant l'autre sur le fauteuil où j'étois assise, il m'annonça, les regards troublés & le délire dans l'âme, qu'il alloit se poignarder à mes genoux, si je ne lui jurois de l'aimer toujours. L'état déplorable dans lequel le *Vicomte* étoit, me fit hazarder tout ce qu'il voulut, mais *Sanville*, qui ne s'en tint pas à mes propos, exigea des preuves moins équivoques de mon amour. Révoltée de ce discours, j'allois lui arracher son funeste poignard, quand l'infortuné *Vicomte*, se refusant au service que je voulois lui rendre : se perça de deux coups, & tomba à mes pieds, où il mourut en prononçant les mots, dont le souvenir me glace encore : *L'amour que vous seule m'avez fait connoître, troubloit le repos de mes jours, & je ne meurs aujourd'hui que pour me soustraire à un pouvoir tyrannique, trop heureux si j'emporte au tombeau un de ces regards favorables, que vous pouvez jeter sans crainte sur un malheureux qui ne meurt que pour vous laisser vivre tranquille.* A ces mots *Sanville* expira : jugez de ma situation ; *Bernon* étendue sur le plancher, avoit perdu l'usage de ses sens, & je ne la rapellai que pour la

consulter sur cet événement finistre. Incertaines sur le parti que nous devions prendre dans une conjoncture aussi critique, nous allions faire transporter le *Vicomte* dans la rue de Vaugirard ; mais l'idée où nous étions que quelqu'un avoit pu l'introduire chez moi, nous retenoit, parce qu'il étoit dangereux que ce quelqu'un nous trahit. Que faire enfin ? quel parti prendre ? En informant Madame de *Verman* de cette catastrophe, c'étoit la jeter dans un trouble qui, joint à son âge, auroit pu altérer sa santé languissante ; cependant le jour aprochoit, & les momens étoient chers ; *Bernon*, dont les conseils avoient acquis des droits sur mon cœur, me détermina à mander un commissaire, auquel il falloit que je détaillasse tout uniment ce qui venoit de se passer. J'allois soucrire à cet avis, quand le bruit d'un carrosse annonça quelqu'un dans la Cour ; je me figurai que ce pouvoit être le Médecin de *Sophie*, & charmée déjà d'avoir un témoin de cette sorte, je descendis pour le prier de monter dans mon appartement, mais quelle fut ma surprise, quand je reconnus mon époux ; je ne l'embrassai qu'en tremblant, & ma frayeur qui ne lui échapa point, porta l'émotion dans son cœur. Qu'avez-vous, Madame, me dit-il, vous paroissez inquiète & troublée : je voulus en vain cacher mon inquiétude ; le *Comte*, que des soupçons jaloux agitoient, crut que j'étois infidelle, & tout à cet injuste sentiment, il entra dans ma

chambre , ou *Sanville* , baigné dans son sang , vint fraper ses regards surpris : Ah , ciel ! poursuivit mon époux , c'est *Sanville* , c'est mon ami ! un rival vient sans doute de l'immoler à sa fureur , ce rival sera sacrifié à la mienne , & voilà votre ouvrage , allons , Madame , imaginez quelque stratagème adroit pour sauver encore une fois votre réputation ; vous vous êtes échapée du *Bon-Pasteur* par une manœuvre dont je m'aperçois que j'ai été la victime , je ne serai plus la dupe d'une physionomie trompeuse , ni d'une confiance aveugle ; épargnez-vous des détours qui ne vous réussiront pas , tout bien imaginés qu'ils puissent être , & soyez vraie une fois. Je vous obéis , repris-je , en faisant à mon époux un détail sincère & exact de ce qui venoit d'arriver ; *Bernon* qu'il voulut intéresser par des prières & par des menaces , fut inflexible , & confirmant mon récit avec cette bonne foi qui est attachée à la vérité , elle parvint presque à persuader le *Comte*.

L'arrivée de *Courmont* avoit éveillé quelques-uns de nos gens , la plupart étoient d'anciens domestiques dévoués à mon mari ; il détermina de prendre les deux qui lui étoient le plus attachés ; & de les engager à mettre dans une chaise à porteur le *Vicomte* , qu'ils avoient ordre de laisser à l'entrée de la rue d'Enfer , quartier très-dangereux alors. Ce projet fut exécuté ; & nos gens revenoient fort contens de n'avoir pas été

aperçus, quand un Escouade du Guet à Cheval les arrêta & le conduisit chez le Commissaire du Quartier: ces Laquais intimidés déclarèrent ce qu'ils sçavoient, & le Commissaire les fit mener tous les deux au grand Châtelet, tandis que cinquante hommes du Guet, répandus dans la rue de Tournon, investissoient notre Hôtel. Le Comte, inquiet de ne point voir revenir ses Domestiques, eut l'imprudence de sortir seul pour examiner par lui-même si le cadavre du malheureux *Sanville* étoit dans la rue d'Enfer; mais à peine eut-il approché du Luxembourg, que six des Cavaliers du Guet le forcèrent de s'arrêter en le couchant en joue; le Comte intrépide en tua un, & cette victime n'eût pas été la seule, si, précipité sous les chevaux d'une nouvelle Escouade qui accourut au bruit, il n'avoit été obligé de recevoir des fers. Le Comte de *Courmont* entre les mains du Guet! quelles affreuses idées cette image ne porte-t-elle pas avec elle?

Hélas! que faisois-je alors? Inquiete & tremblante j'attendois le retour du Comte, espoir superflu! mon mari étoit dans les fers, & quoique victime innocente de ce triste événement, je fus contrainte de me croire coupable quand je n'étois que vertueuse; quel avantage, disois-je, retire-t-on de la sagesse, si la vertu est toujours poursuivie? Sentiment injuste qu'on ne doit attribuer qu'au désespoir.

La *Baronne* à qui je ne pus taire tout ce

qui s'étoit passé , tomba dans une foiblesse que je pris pour un évanouissement , mais qui étoit le symptôme de la mort ; poursuis , grand Dieu ! c'est à ces coups redoublés que je reconnois ta puissance. Pourquoi la Parque cruelle respecte-t-elle mes jours ? Que n'ajoute-t-elle une troisième victime aux deux que sa fureur vient d'immoler ? . . . Cependant le *Comte* ne venoit point , prête à sortir pour le chercher par-tout , je ne fus malheureusement que trop informée de son funeste sort ; le Commissaire qui l'avoit interrogé , arriva chez moi pour prendre ma déclaration & celle de ma femme de chambre ; leur conformité avec celle de mon mari , me valut sans doute la liberté qu'on venoit de m'enlever , on ne m'arrêta point , & je n'usai de cette liberté que pour voler dans les bras du *Comte* , dont il étoit important que je détruisisse les soupçons qu'il pouvoit avoir encore ; mais j'ignorois les formalités scrupuleuses de la justice ; le *Comte au secret* ne parloit qu'à ses Juges ; désolée & plaintive , je vins rendre les derniers devoirs à Madame de *Verman* , dont la mort précipitée faillit à enlever *Sophie* , la seule amie qui me restoit : ce cérémonial funèbre ne fut pas plutôt achevé , que je me rendis chez le Lieutenant Criminel ; il joignoit à l'intégrité d'un Magistrat la dureté d'un homme incorruptible. Après bien des instances il me promit que je pourrois parler à mon mari en présence du Commissaire qui

instruisoit son procès ; cet instant tant désiré fut remis à l'après-midi du même jour. J'allai au Châtelet dans le tems même que le Commissaire y arriva ; mais que vis-je , juste ciel ! si j'ai eu la force de soutenir un spectacle aussi touchant , j'ai à peine celle de me le rapeller aujourd'hui : le *Comte* , pâle & tremblant , étoit dans un sombre cachot , l'asyle odieux des plus fameux scélérats ; couché sur la paille , il ressembloit à ces malheureux qui , confondus par le crime , & abattus par les remords , n'ont la douleur de vivre que pour avoir l'ignominie de périr. Est-ce vous , cher époux , lui dis-je , en tombant à ses genoux ? Ah , Madame ; reprit-il , voyez l'état dans lequel vous me réduisez : mots terribles , qui n'ont que trop porté sur le malheur de ma vie ! le *Comte* eût à peine achevé cette phrase funeste , que le Commissaire ordonna qu'on nous séparât ; deux Guichetiers , c'est-à-dire , deux barbares qui ne connoissent ni l'humanité , ni la nature , m'arracherent des bras de mon époux , & me traînèrent dans une prison aussi affreuse que la sienne ; je suportai ce dernier trait avec une patience que je n'attendois point de mes sens abattus , l'idée que je respirois le même air , que j'habitois sous le même toit que mon mari , adoucissoit ma situation ; & si quelquefois elle m'arrachoit des murmures , si je souffrois avec moins de courage , c'étoit quand je réfléchissois que mon état m'ôtoit la liberté de travailler à la justification du *Comte*.

Je subis deux interrogatoires dans trente-six heures, & il y aparence que la vérité de mes réponses émut mes Juges, puisque ma liberté me fut rendue : occupée sans cesse à les solliciter pour mon époux, il falloit que je les visse au moins une fois par jour ; la sollicitation n'étoit point regardée, comme aujourd'hui avec indifférence, c'étoit alors un devoir duquel le Plaideur ne s'écartoit pas impunément.

Quatre mois étoient écoulés depuis la détention du *Comte*, & le Châtelet, prêt à le juger, m'avoit laissé entrevoir une sévérité dont je craignois les suites : l'innocence dans les fers n'est point à l'abri de la frayeur ; mon mari étonné du tour que cette affaire avoit pris, conçut le dessein de se soustraire aux poursuites de la Justice ; l'amour de la liberté aide à l'industrie, le *Comte* parvint à briser ses fers, & les débris lui servirent d'armes pour creuser avec succès, & se faire une ouverture assez grande pour se sauver : Cette fuite me porta de nouveaux coups aussi sensibles que ceux qui avoient précédé, & ce ne fut qu'après des instances réitérées que j'obtins un ordre supérieur pour suspendre la contumace que l'activité des Juges se préparoit à instruire.

Les recherches que je fis pour découvrir la retraite du *Comte*, furent inutiles ; le Commandeur d'*Humicourt*, qui étoit sur le point de passer en *Hollande*, vint m'offrir ses services, je les acceptai sans balancer ; toute

à mon mari , j'ignorois quel motif pouvoit le faire agir ; d'*Humicourt* eut l'imprudence de me rapeller ses premiers sentimens , ce qui m'avoit été indifférent dans un tems , excita alors mes mépris ; je priai le *Commandeur* de ne paroître jamais à mes yeux : le perfide ne s'en est que trop vengé , & dans quelles circonstances ; ô Ciel ! Ah , Madame , souffrez que je respire , il n'est pas encore tems d'ajouter cet outrage aux malheurs qui m'accablent.

Après la catastrophe cruelle dont je venois d'être l'actrice moins encore que la victime , il est aisé de penser que *Paris* m'étoit odieux , mon fils me restoit , & *Sophie* , en partageant mes maux , en adoucissoit l'amertume ; c'est avec ces deux objets que je me déterminai de passer mes jours dans une maison de campagne de ma Province ; l'éducation qu'il convenoit que je donnasse à mon fils , sembloit exiger que je le laissasse à *Paris* : mais quand je réfléchissois que l'air contagieux que la jeunesse respire dans cette Ville , alloit gâter le naturel le plus heureux , je détestois un pays dangereux , où l'on ne polissoit l'esprit qu'en risquant de le corrompre , & je préférois une éducation bourgeoise à des connoissances brillantes , qui , en emportant l'estime du grand Monde , entraînent la perte de ceux qui les possèdent , & de ceux mêmes qui les admirent ; c'est à ce sujet qu'un homme de beaucoup d'esprit a dit :

... Et le plaisir des cœurs tels que les vôtres ,
Est de perdre les uns pour amuser les autres.

Mes affaires réglées à *Paris* , je partis ; la Marquise de *Riancé* & la Présidente d'*Obri-court* , qui avoient pris parti dans cette affaire , tantôt pour , tantôt contre moi , vinrent me faire leurs adieux , je les reçus avec cette indifférence que j'avois pour toutes les choses de la vie , & je voulus leur épargner la honte de leurs procédés ; une véritable amie ne condamne jamais qu'en secret ; occupée à excuser les défauts de celle qu'on attaque , elle doit laisser au public le soin de prononcer , & si quelquefois elle se livre à des excès , ce ne doit être que pour faire triompher l'innocence.

Sophie entièrement rétablie , n'avoit plus que les alarmes inséparables de son état , je fis tout ce que je pus pour la consoler , mais cette amie sévère pour elle seule , se persuadoit que ses malheurs indignes d'excuses , devoient la plonger dans un chagrin , qu'elle ne perpétuoit que pour se punir.

Nous arrivâmes à *Dijon* , où mon affaire avoit fait beaucoup plus de bruit qu'à *Paris* , j'y arrangeai quelques intérêts domestiques , après quoi je partis pour *Iffurtille* , petit Bourg de Bourgogne , auprès duquel j'avois une Maison de campagne ; ce fut-là qu'entre les bras de mon fils , & dans les douceurs de l'amitié , je priai *Sophie* de con-

tinuer le détail de son histoire ; cette amie complaisante le fit en ces termes :

S U I T E D E L' H I S T O I R E D E S O P H I E.

VOUS vous rapellez sans doute que le perfide d'*Argis*, & les infâmes Auteurs du complot qu'il avoit formé, décidèrent que je ne pouvois sauver les jours de mon pere qu'en me livrant... devinez le reste, Madame, & épargnez-moi une image odieuse : quelle cruelle alternative ! je promis en vain que mon pere libre, je me soumettrois à tout ce que la fureur ou le libertinage exigeroient de moi ; les barbares, qui ne cessoient de me presenter l'auteur de mes jours baigné dans son sang, vouloient que je me décidasse sur le champ, en immolant mon pere ou mon honneur ; jamais fille ne s'est trouvée dans une situation plus critique ; le *Sénéchal*, en homme généreux, m'engageoit à repousser ces traîtres, & le courage qu'il avoit alors de se sacrifier pour moi, sembloit m'ordonner de ne lui point obéir ; déjà le crime se montrait moins affreux à mes yeux, & l'obligation de conserver les jours de mon pere, paroissoit justifier tout ; mais que la voix de l'honneur est puissante sur un cœur vertueux ! elle se fit entendre de nouveau, &

mes premiers sentimens reprenant le dessus , je déclarai à ces scélérats que mon pere m'étoit cher , que pour épargner son sang , je consentois de bon cœur qu'on versât jusqu'à la dernière goutte du mien , mais que je me croirois indigne de lui , s'il falloit le sauver par une lâcheté criminelle. A peine ces mots furent prononcés , qu'un de ces brigands firent tomber M. de *Verbois* à ses pieds ; mon pere à demi mort , se leva avec précipitation , & perça le premier d'entre eux qu'il put joindre. Destin tu fus juste pour cette fois , c'étoit d'*Argis* ; la mort du chef redoubla le courroux des complices , un second coup porté à mon pere le priva de la vie : j'ignore si quelqu'un peut se peindre l'horreur de ma situation. Séparée pour toujours de l'auteur de mon être , & livrée à des monstres odieux , qui vouloient que l'ombre sanglante de mon pere fut témoin d'un crime affreux , j'étois abandonnée à des idées horribles , dont la moins cruelle me presentoit l'image d'une mort prochaine ; tantôt me jettant sur mon pere , que j'arrois de mes pleurs , je me laissois emporter par une tendre illusion , & mes maux sembloient s'adoucir en m'entretenant avec lui ; tantôt tournant mes regards furieux sur ses lâches assassins , je les chargeois d'imprécations , & je voulois venger sur eux la mort de M. de *Verbois*. D'*Argis* , l'infâme d'*Argis* , étendu sur la poussière teinte de son sang , m'offroit un spectacle dont mon cœur jouis-

soit avec une sorte de plaisir ; je voyois en lui l'Auteur de mes malheurs , & cruelle par excès de vertu , j'aurois souhaité qu'il respirât encore pour lui porter le coup fatal ; cependant les brigands qui m'environnoient , croyant ensévelir leurs crimes avec mon pere , se disposerent à l'enterrer au lieu même où leur rage venoit de le massacrer ; d'*Argis* fut jetté dans la même fosse. Après cette horrible cérémonie , la troupe meurtriere voulut jouir du fruit de ses forfaits ; le plus téméraire d'entr'eux fut repoussé avec violence , mais mes forces affoiblies par les fatigues du voyage , & par les douleurs auxquelles j'étois en proie , me permettant à peine de me défendre , il ne me restoit que mes pleurs , foibles armes contre des scélérats qui ne respiroient que la cruauté & le libertinage ! Inanimée & tremblante , je n'avois plus que la force d'élever mes bras vers le Ciel & d'implorer sa puissance ; priere heureuse alors , elle fut exaucée ; mais hélas , à quel prix ! Je ne me sauvai d'un crime que pour frémir sur un autre , bien plus affreux ; j'allois devenir la proie de mes ravisseurs , quand le bruit d'un fouet leur annonça que quelqu'un aprochoit ; effrayés de cet incident , ils délibéroient déjà sur le parti qu'ils avoient à prendre , quand ils aperçurent un homme qui venoit à eux à toute bride ; les brigands sont naturellement timides , la crainte s'empara de l'esprit de ces assassins , & ils n'eurent que le tems de

monter à cheval & de s'enfuir. Celui à qui je devois ma liberté , & un bien plus précieux à une ame vertueuse , étoit un Domestique qui précédoit le Marquis d'Ivieres , (il m'aprit que son Maître se nommoit ainsi.) Le Marquis informé de mon malheur par son Laquais à qui j'en avois tracé une esquisse legere , descendit de sa chaise avec précipitation ; un air noble , doux & poli me prévint en sa faveur , & je ressentis une satisfaction secrète d'avoir pour Libérateur un homme qui me paroissoit mériter beaucoup ; la chaise du Marquis étoit à deux , pressée de prendre place à côté de lui , je m'excusai long-tems , mais son ton respectueux , sa candeur , & ce que je lui devois , ne tinrent point contre mes répugnances ; je consentis à suivre d'Ivieres , & en m'attachant à lui , je croyois remplir mon inclination plus encore qu'un devoir que la nécessité m'imposoit : à peine fûmes-nous en marche , que , sollicitée par le Marquis de lui détailler les circonstances de mes disgraces , je lui apris par quel événement je me trouvois entre les mains ; mais soit raison ou fausse délicatesse , je lui déguisai & mon nom & le lieu de ma naissance ; funeste prudence qui alloit entraîner tous mes maux ! Arrivés à *Dijon* , le Marquis me fit entendre que des affaires importantes l'appellant à *Langres* , il étoit indispensable qu'il s'y rendit ; respectée par d'Ivieres plus encore que je n'en étois aimée , je ne balançai pas à le

suivre dans cette Ville , où il m'avoit promis de me créer un sort heureux , en m'y faisant entrer en Couvent ; c'est sous cet espoir qui flattoit ma douleur même , en m'alarmant , que j'arrivai à *Langres* ; j'ignore si le *Marquis* y avoit des affaires comme il me l'avoit dit , mais je sçais que sans cesse auprès de moi , & toujours occupé du soin de me plaire , il ne me quittoit que lorsqu'il y étoit forcé pour me laisser prendre un repos dont mon ame ne jouissoit guere ; je l'aimois avec *idolâtrie* ; mais ma raison qui triomphoit de mon penchant m'engagea à le solliciter vivement de tenir la parole qu'il m'avoit donnée de me mettre en Couvent ; le *Marquis* plus affligé que surpris de ma demande , se jettant à mes genoux , en jurant par tout ce qu'un amour sincere reconnoît de plus sacré , qu'en restant avec lui , je ne risquois ni mes mœurs , ni ma vertu ; je le crus , & le pensera t-on d'un jeune homme amoureux , & maître de l'objet qu'il aime ! je ne fus point trompée : mais le destin ne me laissoit jouir du calme que pour me faire essuyer l'orage le plus affreux : le *Marquis* avoit fait connoissance avec un Chanoine de la Cathédrale , homme estimable , qui aimoit son devoir & les plaisirs : il avoit à deux lieues de la Ville une Maison de Campagne où nous passions de tems en tems quelques jours. Une indisposition légère qui m'avoit retenue à la maison , m'ayant empêché d'y suivre d'I-

Iviers, je restai seule avec la Femme de chambre qu'il m'avoit donnée en arrivant à *Langres*. Tranquille au milieu de la nuit, je rêvois à l'horreur de la situation dont j'étois échappée, & je me plaisois à la comparer aux agrémens que je goûtois dans la compagnie d'un homme généreux qui m'adoroit, mais dont le respect surpassoit toujours la tendresse ; enivrée de ces douces idées, j'en fus arrachée par un bruit affreux qui se fit entendre à la porte de la rue ; le *Marquis* avoit emmené son laquais, & je n'avois que ma femme de chambre avec moi ; je balançai long-tems, si je ferois ouvrir, mais le doute où j'étois que ce fut d'*Iviers*, m'engagea à presser ma fille de descendre, elle courut en tremblant à la porte ; funeste pressentiment, tu ne fus que trop bien confirmé !

Ma femme de chambre eut à peine ouvert, qu'on l'arrêta ; les auteurs de cette action montèrent à ma chambre qui étoit fermée en dedans, & après quelques prières que je ne voulus pas entendre, ils passèrent aux menaces qui ne me déterminèrent pas davantage ; tremblante cependant, j'appellois le *Marquis*, mais comme si ce nom m'eût rendu plus coupable, la fureur de ceux qui étoient à la porte de mon appartement redoubla, & sur les nouveaux refus que je fis de leur ouvrir, les cruels enfoncerent ma porte ; mais quelle fut ma surprise, quand je reconnus parmi les bri-

gands qui emplissoient ma chambre le Baron de *Verbois* mon frere aîné : le barbare sans daigner même me regarder , donnoit ordre qu'on m'enlevât promptement ; je voulus me disculper des soupçons odieux qu'il avoit pu concevoir contre moi , mon histoire seule assuroit mon innocence , mais le cruel refusa de m'entendre , sous le prétexte qu'il n'aimoit point les Romains : on me traîna de ma chambre comme une criminelle ; ma fille que je demandai ne parut point , & je fus contrainte de partir sans que je trouvassé un moyen pour instruire le *Marquis* des traitemens odieux que je venois d'essuyer.

Enfermée dans une chaise avec deux Cavaliers de la Maréchaussée , on me fit prendre le chemin de *Dijon* ; mon frere que je demandai vingt fois pendant la route , avoit disparu , & le traître alloit sans doute prendre les devans pour préparer mon malheur. Arrivée à *Dijon* au milieu de la nuit , on me conduisit à la porte du Monastere de l'*Annonciade* où j'entrai ; c'est-là que persécutée par les Religieuses , & par ma famille , je n'ai trouvé le moyen de me délivrer de leurs obsessions , qu'en faisant des vœux éternels prononcés par le cœur , je me fis Religieuse ; moment terrible , qui me rapprochant du tumulte de mes passions , me representa le *Marquis* comme l'homme le plus aimable ! Pensionnaire dans notre Couvent je me liai avec vous , & je me sou-

viens

viens que je vous fis part du trouble de mon cœur, sans vous nommer l'objet qui l'agitoit ; vous sortîtes du Cloître pour passer dans les bras du *Comte* ; je tais les chagrins que vous avez essuyés depuis ce jour ; mais mille fois plus à plaindre que vous , la malheureuse *Sophie* s'est vue en bute aux disgrâces les plus affreuses ; jouet d'un penchant funeste , je n'ai vécu que dans les douleurs les plus amères. Forcée de cacher les mouvemens de mon cœur dans le tems même qu'ils se soulevoient contre moi avec plus de violence , j'ai joint au malheur d'aimer le tourment de paroître insensible : quelle situation ! il faut en avoir subi les horreurs pour la sentir.

Née vertueuse , j'avois des devoirs à remplir , & leur nécessité me pressoit ; d'un autre côté j'aimois , & mes goûts , incompatibles avec les loix de mon état , jettoient dans mon ame une sécheresse qui , en rejailissant sur mes devoirs , me rendoit le cloître odieux ; contrainte de finir ses jours dans un état qu'elle déteste , c'est le comble de l'infortune pour une jeune personne qu'on vient d'arracher au monde ; routes ses réflexions la condamnent sans la rendre plus fortunée ; l'opprobre de son état , & la victime de ses penchans , elle vit malheureuse pour mourir désespérée : leçon utile aux filles que le dépit attire dans le cloître , plus utile encore aux parens qui forcent leurs enfans d'y entrer.

Un an se passa depuis votre départ dans ces alarmes continuelles ; le *Marquis* que je ne perdois point de vue... pouvois-je hélas ! oublier un homme qui travailloit à ma liberté ? d'*Ivieres* avoit gagné une Tourriere de l'extérieur du Couvent , c'est par elle qu'il me fit remettre un Billet par lequel ce mortel vertueux m'assuroit que dans peu il me rendroit à moi-même ; instruit du lieu de ma retraite , sans sçavoir par qui j'y avois été conduite , le *Marquis* , qui avoit craint de se confier à quelqu'un , avoit suspendu son projet jusqu'à ce qu'il eût pu trouver une personne affidée à laquelle il lui fût permis de se confier en sûreté. La Tourriere étoit une de ces filles qui , n'embrassant aucun parti , vous servent ou vous nuisent pour de l'argent ; fidelle au dernier qui la payoit , elle ne trahissoit jamais qu'au poids de l'or ; comblée des bienfaits du *Marquis* , elle le servoit avec exactitude ; & comme d'*Ivieres* n'avoit ni ennemi ni rival à combattre , il fut fidèlement servi jusqu'au bout.

Le jour heureux qui devoit m'éloigner d'un asyle que je détestois , & qui n'est pas toujours celui de la vertu pour celles-mêmes que leur propre mouvement y a conduites , le *Marquis* fut introduit dans le Couvent par la Tourriere qui , l'ayant revêtu d'un habit de Maçon , le confondit avec une foule de ces ouvriers qui travailloient alors dans le jardin du Couvent ; aucun n'étoit prévenu , & d'*Ivieres* , qu'on ne remarqua peut-être pas , de-

voit passer pour un nouveau garçon que l'Entrepreneur qui étoit absent avoit envoyé. Le *Marquis*, après avoir paru occupé pendant quelque tems, passa dans un souterrain qui lui avoit été indiqué, & où j'étois prévenue qu'il devoit se rendre; je l'attendois avec inquiétude, & je le vis avec plaisir, notre reconnoissance fut tendre sans être criminelle. D'Iviers me remit un habit pareil au sien, qu'il avoit apporté dans son sac; & tandis que j'étois occupée à me déguiser, il étoit sur la porte du souterrain à épier l'instant favorable pour notre sortie; j'étois à peine habillée, que le moment arriva; nous partîmes du souterrain à petit bruit, & nous nous tîmes près d'un mur du Jardin, où nous feignîmes de travailler jusqu'à l'heure que le dîner forçoit les ouvriers de sortir du Couvent; pour profiter de la confusion, nous nous mêlâmes dans la bande des Maçons, & déjà nous avions traversé deux portes, quand, arrêtés à la dernière par la Religieuse qui observoit exactement tous ceux qui sortoient, je fus reconnue pour la Mere *Sophie*; on m'arrêta avec éclat: le *Marquis*, que sa fureur trahissoit, voulut en vain m'arracher des bras des Religieuses qui secondèrent bientôt la portiere: saisi lui-même par les Maçons qui l'environnoient, il ne put s'échapper qu'en tirant en l'air un coup de pistolet qui mit la bande en fuite; les Religieuses rentrèrent avec leur proie, & je devins la victime des punitions les plus sévé-

res. Mon châtement dura trois mois ; après lequel un repentir au moins apparent me rendit à mes compagnes & à mes devoirs. La Tourriere , instruite que j'étois libre , avertit bientôt d'Ivieres qui , se reprochant les nouvelles disgraces que j'avois essuyées , crut qu'il ne pouvoit m'en faire perdre le souvenir , qu'en travaillant efficacement à me procurer la liberté : tous ses soins se tournèrent vers cet objet ; & le sort , qui sembloit me réserver un crime , ne les rendit pas toujours inutiles.

Le Marquis informé qu'un Marchand de vin de *Dijon* devoit reprendre chez les *Annonciades* une certaine quantité de tonneaux vuides , alla trouver cet homme qu'il persuada avec de bonnes raisons , & de l'argent comptant ; instruite par la Tourriere de l'arrangement que le Marquis avoit pris avec le Marchand , je trouvai le moyen de me glisser dans la cave où étoient les tonneaux , quelques minutes avant que le Marchand y arrivât ; un numéro en craie blanche , jetté au hasard sur le tonneau dans lequel j'étois entrée en enfonçant les douves du derriere qui touchoit la muraille , étoit le signal convenu. Les Nones introduisirent le Marchand & les Maneuvres qui le suivoient dans la cave ; témoins affidus des opérations de ces Ouvriers , elles auroient sans doute empêché l'exécution du projet , si le Marchand de vin impatient ne se fût emporté contre ses gens ; sa colere peu tranquille se manifesta par des

mots grossiers qui mirent les surveillantes en déroute : libres alors , les ouvriers prévenus travaillèrent à mettre en place des douves qu'ils avoient aportées exprès pour substituer à celles que j'avois été obligée d'enlever. La manœuvre ne fut pas longue , on transporta doucement le tonneau dans lequel j'étois , & le bondon qu'on avoit eu soin d'ôter , m'empêchoit de suffoquer , en me permettant de respirer l'air ; les opérations finies on sortit , & j'arrivai peu fatiguée dans la maison du Marchand de vin , où le *Marquis* m'attendoit avec des habits convenables à mon sexe , & plus conformes à mon goût. La crainte d'être découvert pour l'Auteur de ce second enlèvement , l'obligea de partir le même jour ; nous quittâmes *Dijon* pour nous rendre au *Val-de-Suzon* , où un ami particulier d'*Ivieres* lui avoit prêté une petite maison ; la mode commençoit alors à les mettre en vogue , & tout jusqu'aux Gens de Robe se piquoient d'en avoir. Arrivés à cette campagne , nous n'eûmes d'autres soins que de nous témoigner par les caresses les plus tendres & les moins indécentes , combien nous nous devions l'un à l'autre ; le *Marquis* n'étoit point un de ces hommes présomptueux & ingrats , qui , ne vous vantant que les services qu'ils vous ont rendus , oublient qu'une femme n'a pu les recevoir qu'en exposant souvent son honneur & sa vie.

D'Ivieres aussi amoureux , mais plus pressant qu'il ne l'avoit été à *Langres* , me parla

de son amour avec des expressions qu'il n'avoit pas employées jusqu'alors ; ses vertus m'avoient toujours été chères ; son attachement me fut sensible , & sous l'espoir d'une union sacrée , j'allois me plonger dans le crime.... à ce mot les femmes vont se récrier ; accoutumées à voir leurs goûts consacrés par la mode , elles pensent que c'est une erreur de taxer de crime un penchant qu'elles veulent qu'on prenne pour une foiblesse qu'un mortel généreux autorise , je sçais séparer le vice d'avec une passion ; mais un goût est en vain fondé sur le sentiment , quand le crime suit , je ne le distingue point de ces viles complaisances qui , en deshonorant celle qui les prodigue , avilissent celui qui en est l'objet. Lorsque je dis que j'allois me plonger dans le crime , je parle d'une action affreuse , dont le détail seul vous fera frémir ; vivement pressée par le Marquis , ma rougeur , mon trouble , des yeux que l'idée du plaisir égardoit , tout enfin trahissoit ma vertu pour servir mon amant , & déjà ses soupirs , avant-coureurs de la volupté , lui traçoient son bonheur. D'Ivieres , vainqueur de ma résistance , ne retardoit l'instant heureux que pour mieux en sentir la délicatesse ; peu d'hommes connoissent ce sentiment , c'est le sel de l'amour ; plus constant que le plaisir que l'idée vulgaire y attache , il s'accroît avec lui , l'esprit le nourrit , & souvent même la raison le soutient. Le Marquis assez ingénieux pour prévoir ce qui échape presque toujours au

commun des hommes , se plaisoit à assaisonner son bonheur par des retardemens qu'il sembloit vouloir détruire même en les faisant naître ; l'instant qui alloit m'attacher inviolablement au Marquis , arrivoit , & nous étions déjà dans le parc ; occupé à me faire remarquer les merveilles de la Nature , d'*Ivieres* vouloit que toutes ses productions servissent à ses plaisirs , & les chants mélodieux des oiseaux , qui se mêloient à nos soupirs , nous invitoient à jouir incessamment du bonheur qu'ils célébroient ; couchés languissamment sur un gazon émaillé des fleurs les plus belles , nous insultions au papillon léger qui les parcouroit toutes sans se fixer à aucune : le Marquis livré tout entier aux charmes de la volupté qu'il alloit goûter , abandonnée moi-même à cette illusion enchanteresse , qui prévient la tendresse la plus vive , je me préparois à oublier dans les bras de mon amant , & mes malheurs passés , & les dangers de l'avenir , quand le sensible d'*Ivieres* , retardant encore l'instant ses plaisirs , exigea de ma complaisance que je lui découvrisse les particularités de mon Histoire , que la seule bien-séance m'avoit mis dans le cas de lui cacher jusqu'ici. Se taire à son amant est une perfidie , j'aurois cru commettre un crime en ne satisfaisant pas le Marquis ; mais à peine eus-je avoué le lieu de ma naissance & mon nom , que d'*Ivieres* en fureur , se jettant sur son épée , voulut se poigner à mes yeux : jugez de ma surprise ; d'où peut venir , cher amant , lui dis-je en

l'arrêtant , cet horrible dessein ? qui l'inspire ? mon , crime , répartit-il , & quel crime encore ? vous voyez dans votre frere le plus malheureux de tous les hommes : mon frere , juste ciel ! ah , que dites vous ? de grace éclaircissez ce mystère funeste ? demandez plutôt , repliqua-t-il , qu'il reste enseveli pour jamais dans un oubli profond. La barbarie d'un pere dénaturé a tout fait ; exilé , vous ne l'ignorez pas , de la maison paternelle , à l'âge de cinq ans , j'ai été élevé dans une campagne jusqu'à quinze ; c'est à cette époque heureuse , jusqu'à ce jour , que j'allois devoir le plus grand des malheurs ; j'entre au service en qualité de soldat , la guerre portée en Allemagne me donne des occasions de me signaler , je prends prisonnier le Trésorier de l'Armée du *Prince Eugene* , quand , pressé de jouir de sa liberté & de sa fortune , cet homme me donna deux cens mille livres , partie en argent comptant , en pierreries , & le reste en lettres de change sur les Banquiers les plus accrédités de la Hollande : j'achete mon congé , & muni des passeports nécessaires , je prends la poste à dix lieues du camp , pour me rendre à *la Haye* ; je trouve mes Banquiers qui me compte de l'argent : je prends par *Breda* & par *Bruxelles* , la route de la *Flandre Françoise* ; j'arrive à *Paris* , où je me fais appeler le Marquis d'*Ivieres* , j'y demeure quelques jours , de-là , je viens en *Bourgogne* pour me présenter à mon pere , & pour voir si ses entrailles se remueront en faveur d'un

fils

filz qui ne demandant que des sentimens tendres , veut partager sa fortune avec lui , je vous trouve ; vous sçavez le reste.

Ce discours que j'avois vingt fois interrompu par mes sanglots fut à peine achevé , que me jettant aux pieds de mon frere , je le priaï de s'éloigner pour jamais d'une sœur malheureuse qui alloit être l'auteur de ses maux ; qui , moi ! s'écrioit le Chevalier de *Verbois* , nom funeste qu'il n'auroit jamais dû quitter ; qui , moi , t'abandonner ! Ah , connois mieux ton frere ! cependant , reprenoit-il en m'arrosant de ses pleurs , puis je vivre avec vous sans crime ; & le Ciel témoin de nos forfaits permettroit-il ... eh , non , cessons de nous abuser ! nous serions trop coupables pour vivre heureux ensemble ; choisissez un asyle , je vous y ferai un sort aussi doux que votre état pourra le goûter , tandis que détestant ma vie , j'irai chercher la mort dans un climat étranger , où le destin ne me préparera pas sans doute de nouvelles disgraces dans de nouveaux forfaits ; séparons-nous donc repris-je , séparons nous , Chevalier , puisque le Ciel le commande , & que privés pour toujours du plaisir de nous voir , nous puissions oublier jusqu'à l'amour qui nous sépare : l'Abbé *Lally* est un homme vertueux (c'étoit le Chanoine de *Langres* avec lequel mon frere étoit étroitement uni) il connoît la force de l'amitié ; engagez le à me conduire dans un Couvent , où j'attendrai que la Cour de Rome , me pardonnant mes premiers écarts ,

me permette de faire de nouveaux vœux dans le Monastere que vous choisirez ; nous partîmes du *Val de-Suzon* pour nous rendre à *Langres*, voyage imprudent qui me causa de nouveaux malheurs ; l'Abbé *Lally* fut dans notre confidence ; cet ami généreux se chargea d'obtenir ce que j'attendois de Rome ; & mon frere qui lui laissa douze mille livres sur sa table , partit en lui remettant le Billet suivant.

Vous connoissez mon amour, cher ami, je pars pour le perdre de vue, n'oubliez jamais un malheureux, que pour donner tous vos soins à la tranquillité de sa sœur ; je vous laisse un fonds suffisant pour la dot de Sophie, ou pour une pension viagere, en cas qu'elle vînt à sortir du cloître. Adieu, puisse-t-elle m'oublier ! je sens par mes agitations que son repos en dépend.

L'Abbé me lut ce funeste Billet ; je mêlai mes larmes à celles que mon frere avoit répandues en l'écrivant, & soumise absolument aux sages conseils de *Lally*, je me déterminai à le suivre au Monastere des Ursulines de *Chaumont*, c'est l'asyle que cet ami venoit de me destiner. Mon frere aîné qui depuis ma fuite de l'*Annonciade*, avoit placé des espions dans toute la *Bourgogne*, & dans les pays voisins, n'avoit pas oublié *Langres* ; nous fûmes vendus, & j'étois à peine arrivée dans le parloir des Ursulines, que je fus arrêtée en vertu d'un ordre du Subdélégué de l'Intendant de Champagne ; mon frere étoit comme la premiere fois à la tête de la Maréchaussée ;

L'Abbé eut beau le presser de se rendre aux desirs du Ciel qui m'apelloit dans ce Cloître, *Verbois* insensible me fit traîner dans une chaise, où il monta en ordonnant au Postillon de prendre la route de Paris ; mon frere inflexible refusa de m'entendre & de répondre aux questions intéressantes que je lui faisois, nous arrivâmes à Paris sans que j'eusse pu lui arracher une parole ; quelle cruauté ! étoit-ce celui du Chevalier ? Pardonne, ô Ciel, si je profere encore ce nom !

Nous descendîmes à la porte du *Bon-Pasteur*, & mon frere après avoir donné quelque argent à la Supérieure, me jeta un regard sévère, & partit. Charmée d'être dans un Couvent, je me félicitois de mon sort, quand j'appris que le *Bon-Pasteur* étoit une maison de repentir où le libertinage & la débauche venoient recevoir le prix de leurs écarts. Indignée d'abord d'être confondue avec des femmes dissolues, je me rappelai l'horreur du crime auquel j'étois échapée, & je me trouvai trop heureuse encore : votre arrivée dans cette maison ne contribua pas peu à me tranquilliser, vous étiez innocente, & j'osai me rapprocher de votre état ; quel que vif que fût l'intérêt que je pris à votre liberté, il fut un instant où je ne la vis pas sans inquiétude ; seule dans cette maison affreuse, j'allois me livrer à mon premier désespoir, quand vos bontés m'en arracherent ; vos conseils ont gravé dans mon cœur l'oubli d'une passion funeste, & ramenée à moi-même par

la raison , j'ai perdu de vue mes disgraces pour n'être occupée que des vôtres : trop heureuse , si en les partageant , je pouvois en adoucir l'amertume ; soulager vos malheurs , c'est-effacer les miens.

Fin de l'Histoire de Sophie.

Il y avoit déjà fix mois que j'étois dans cette campagne , occupée à consoler *Sophie* , qui de son côté faisoit ses efforts pour que je perdisse de vue le souvenir de mes malheurs , quand la mort de mon aïeul , le Baron de *Verman* me ramena à Dijon ; *Sophie* , & mon fils qui touchoit à sa cinquieme année , m'y suivirent ; ce fut à peu près dans ce tems que cette malheureuse fille fût relevée des vœux que la violence & la crainte lui avoient arrachés. La succession de M. de *Verman* substituée au petit Marquis de *Courmont* , m'engagea , comme tutrice de mon fils , dans un procès avec le Président de *Némival* qui se prétendoit aussi héritier du Baron : l'affaire ne pouvant souffrir un accommodement , on plaïda ; la cause qui devoit se réduire à la seule question de sçavoir si M. de *Verman* avoit pu substituer à mon fils ou non , fut embellie par le Défenseur de M. *Némival* , & d'une simple question de droit , son Avocat eut la témérité de vouloir passer à ma conduite ; quelque irréprochable qu'elle fût , l'Avocat du Président osa l'attaquer ; travers odieux , qui me surprit moins que la patience des Juges ; l'affaire de mon fils devint bien-

tôt la mienne ; forcée même , pour arrêter les soupçons du public , de me justifier sur l'événement qui avoit éloigné mon mari , je me vis obligée de soutenir un procès criminel dans une affaire civile , & qui m'étoit presque étrangère. Triomphante de toutes les fausses accusations qui m'étoient imputées , j'eus l'agrément d'humilier les défenseurs de *Némival* , & de gagner le procès de mon fils. Certains Avocats , dans quelques Parlemens de France , croient n'acquérir une sorte de célébrité , qu'en donnant un air de singularité à une cause simple ; accoutumés à faire briller leur esprit aux dépens de la réputation des Parties dont ils contestent les droits , ils pensent ne mériter un nom , qu'en mettant des personnalités injurieuses dans les matieres qu'ils traitent. Paris , délivré aujourd'hui de ces hommes dangereux , est un modele que les Parlemens devroient imiter pour la gloire du Barreau , & l'honneur de l'humanité.

Je venois de choisir pour mon fils un Précepteur habile , qui joignoit le ton de la bonne compagnie aux connoissances & aux mœurs , & je me dispoisois à l'emmener à Iffurtille , lorsqu'un événement imprévu m'arrêta tout à coup ; les Gazettes étrangères que je lisois exactement depuis le départ de mon mari , m'apprent un événement sinistre , auquel je manquai de ne pas survivre ; instant fatal vous réunissez toutes mes disgraces dans un seul point de vue !

Les nouvelles d'Amsterdam , que je parcou-

rus, m'offrèrent le nom du Comte ; surprise & agitée, je pris l'article qui le concernoit, & j'y lus ces mots que je baignai des larmes les plus ameres. *Le Comte de Courmont à qui le Châtelet avoit fait le procès, il y a près de deux ans, & qui s'étoit évadé, comme nous l'avons observé dans son tems, vient d'être arrêté à Thionville, & transféré à Paris où il doit avoir la tête tranchée.*

Ah, Ciel ! m'écriai-je, toute éplorée, mon époux ne vit plus, un Bourreau cruel vient de répandre un sang qui ne devoit couler que pour le salut de l'État ? mais peut-être je m'abuse, ses Juges sont équitables, ils le sauveront ; allons, courons à lui, & tâchons, s'il en est tems encore, de faire triompher l'innocence, & de rendre un Guerrier à la Patrie, un Pere à mon Fils, & un Epoux à la plus infortunée de toutes les Femmes.

Sophie & le Précepteur du Marquis entre-
rent dans le même instant : la Gazette qu'ils
trouverent à mes pieds ne leur laissa plus igno-
rer le sujet de mon trouble ; l'espoir qu'ils se
plaisoient à nourrir dans le fond de mon ame,
ne servoit qu'à me faire voir mon malheur
de plus près ; nous partîmes dans le moment
pour Paris, où j'allois sans doute essuyer la
plus funeste des disgraces.

Fin de la seconde Partie.

MÉMOIRES
D'UNE
HONNÊTE FEMME.

TROISIÈME PARTIE.

THE END

OF THE

STORY OF THE

WORLD

AND THE

PEOPLE

M É M O I R E S

D' U N E

H O N N Ê T E F E M M E ,

É C R I T S

PAR ELLE-MÊME,

E T P U B L I É S

Par M. DE CHEVRIER.

Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.
Desp. Sat. des F.

T R O I S I È M E P A R T I E .



A A M S T E R D A M ,

Chez H. CONSTAPEL, Libraire.

M. DCC. LXIII.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTEN LENOX TILDEN FOUNDATION

500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

1900

1901

1902

1903

1904

1905

1906

1907

1908

1909

1910

1911

1912



MÉMOIRES

D'UNE

HONNÊTE FEMME.

TROISIÈME PARTIE.



Ugez, Madame, de l'horreur de ma situation, par l'impression funeste qu'elle fait en ce moment sur vous-même, & representez-vous une femme attachée à ses devoirs, une épouse vertueuse, & une mere tendre, qui, tenant son enfant dans ses bras, est forcée de quitter sa Patrie, pour aller recevoir les derniers soupirs de son mari qui expire sur un échaffaud, ou peut-être pour pleurer la perte d'un mortel vertueux qu'elle a conduit elle-même au suplice. En vain on voudra consoler ma douleur, en me disant que je ne suis point coupable : si l'infor-

tuné *Sanville* ne m'avoit point aimée, moi n'ai vivroit, & c'est cet amour malheureux qui est la cause de la mort de deux hommes; remords éternels vous ne sortirez jamais de mon cœur !

J'arrivai à *Paris* dans ces réflexions dévorantes; l'empressement que j'avois de voler au Châtelet, pour voir s'il étoit tems encore de secourir le *Comte*, m'engagea à laisser ma voiture aux Barrières de la porte S. Bernard, où les Gardes étoient occupés à visiter mes effets; & je pris avec *Sophie* un carrosse de place, à qui j'ordonnai d'aller au Grand-Châtelet; le Précepteur devoit, après la Visite des Gardes, se rendre avec mon fils à notre Hôtel de la rue de Tournon. A peine avions-nous traversé le Pont-Marie, que je vis avancer, par le quai de Peletier, une foule de peuples qui bordoient une charrette que des Gardes à cheval précédoient; l'impression que ce spectacle funebre fit sur moi, m'ôta l'usage de mes sens, & *Sophie*, qui n'avoit pu par elle-même me rapeller à la vie, me fit transporter dans le bureau des Cochés d'*Auxerre*, c'étoit la maison la plus voisine du lieu où je m'étois trouvée mal, les Commis quitterent la dureté attachée à leur état, & me donnerent tous les secours qui dépendrent d'eux. *Sophie* éplorée, à côté du lit sur lequel on m'avoit placée, avoit essuyé vingt questions fatigantes sur la cause de ma foiblesse, mais cette discrète amie imagina quelques raisons qui pussent contenter les

gens chez lesquels nous étions. Mes yeux commençoient déjà à se rouvrir à la lumière, quand un grand homme, que le tumulte de la populace avoit attiré à la porte du Bureau des Coches, entra dans la chambre où j'étois ; l'agitation & le trouble qui m'environnoient encore, ne me permirent pas de le connoître ; il prononça avec douleur quelques paroles qui furent entrecoupées par des sanglots ; l'intérêt pressant que cet inconnu sembloit prendre à ma situation, m'émut ; *Sophie*, toujours confondue dans ses pleurs, ne levoit les yeux que vers le Ciel. Je tirai, en tremblant, les rideaux qui n'étoient qu'entr'ouverts ; que vis-je ? ah Dieu ! Le Comte de *Courmont* aux pieds de mon lit ! je me levai avec précipitation, & me jettai dans ses bras, où je demurai plus d'un quart d'heure, sans que nous préférassions une parole l'un & l'autre. *Sophie*, remise de sa première douleur, se mêla à nos embrassemens, & ne les rendit que plus tendres.

Le pathétique de cette reconnoissance toucha tous ceux qui étoient dans l'appartement ; malgré les caresses que nous nous prodiguions, on vit que nous étions époux ; cet attachement parut singulier, mais on ne l'admira pas moins.

Je renvoyai mon *fiacre* pour monter dans le carosse de mon mari, qui avoit repris notre premier Hôtel, nous ne fûmes pas plutôt placés, que je satisfis à l'impatience du Comte, en lui aprenant le malheureux sujet

du voyage le plus heureux, puisque *Courmont*, condamné par le Châtelet, venoit d'être absous par le Parlement, avec des dommages & intérêts considérables. Quel instant ! cette réunion fut beaucoup plus tendre que les premiers jours de notre mariage ; devoit-elle durer si peu ?

Mon époux qui, depuis son départ de *France*, avoit passé en *Hollande*, & delà en *Angleterre*, étoit devenu amoureux fou de *Milady Robinson*, femme d'un membre du Parlement de *Londres* ; & le desir impatient qu'il avoit de retourner dans cette Ville, le centre de la liberté, & la patrie des Arts, le déterminà à m'engager à prendre la route de l'*Angleterre*, sous prétexte que *Paris* devant me déplaire, il étoit charmé de profiter du congé que la Cour venoit de lui accorder, pour me faire voir *Londres* ; mon fils m'étoit cher, & je ne pouvois me risquer de lui faire passer la mer, ni de me séparer d'un objet si précieux ; d'ailleurs le goût que j'avois conçu depuis quelque tems pour la solitude, fut la seconde excuse que j'employai pour retenir *Courmont* en *France* ; mon mari cessa de me presser, & déjà je me félicitois de retourner à *Iffurtille*, quand un nouvel incident m'arracha l'estime de mon mari. Qu'une coquette, en proie aux agaceries de l'Univers, soit en bute aux mépris de son époux, cela est juste ; mais qu'une femme vertueuse soit exposée aux traits de la satire, & que toujours innocente, on la juge

coupable , c'est le comble de l'infortune !

Madame *Quetel*, dont je croyois avoir le plaisir de ne plus parler , venoit de renouer avec le Commandeur d'*Humicourt*, le *Nestor* des hommes à bonnes fortunes de son siècle ; je l'ai peint dans la seconde Partie de mes Mémoires , & l'on verra son caractère justifié dans l'anecdote que je vais détailler. Incapable , comme je l'ai remarqué , d'être méchant de son propre mouvement , il n'offensoit que quand son amour propre humilié l'y forçoit , ou que lorsqu'il s'y voyoit contraint par les persuasions de quelqu'un : ces deux motifs concourant contre moi , sa vengeance n'en fut que plus à redouter. Madame *Quetel*, qui avoit eu dans sa jeunesse des bontés pour le Commandeur , s'avisa de lui faire des mines ; d'*Humicourt* y répondit en plaisantant , & Madame *Quetel*, qui ne badinoit jamais sur ces sortes de matieres , l'enchaîna sérieusement ; ce retour fut l'époque d'un complot odieux , dont je devins la victime. Le Commandeur , à qui j'avois autrefois interdit ma presence , s'en ressouvint ; Madame *Quetel* qui me reprochoit de lui avoir enlevé le Président d'*Obricourt*, ne me pardonna pas ; voilà les deux sujets de vengeance qui vont préparer une manœuvre dange-reuse.

D'*Humicourt* avoit le talent de peindre en mignature , & il en abusoit presque toujours , parce que l'usage vouloit alors qu'on n'obtint une femme , qu'en lui sacrifiant au moins

une coquette ; le sexe , par cette fausse politique , se perdoit nécessairement , une femme , abandonnée aujourd'hui , servoit le jour suivant de sacrifice à une nouvelle , & successivement la moitié du sexe devenoit la victime de l'autre.

Le *Commandeur* qui avoit eu l'audace de me peindre , en renouant avec Madame *Quetel* , lui avoit remis mon portrait , qu'elle sçavoit que je ne lui avois point donné ; le *Comte* , dans la seule vue de se dissiper sans doute , fit des prévenances à Madame *Quetel* , c'est-à-dire qu'il l'eut. Cette femme ne fit qu'autant de résistance qu'il en faut pour sauver une espece de réputation , en persuadant à un homme qu'on a quelqu'un , & qu'on n'est pas assez maussade pour vivre sans intrigues : ce quelqu'un existoit , si l'on prend les complaisances d'*Humicourt* pour un attachement réel. Quoiqu'il en soit le plaisir de faire une perfidie , égara l'indulgente *Quetel* ; & elle combattit assez la vraisemblance , pour se persuader qu'étant aimée du *Commandeur* , elle pouvoit lui être infidelle. *Courmont* fut sur les rangs , & cette femme , qui n'avoit pas eu souvent des adorateurs de cette espece , l'aprit à tout Paris , qui n'en voulut rien croire ; l'opinion commune alors , étoit que Madame *Quetel* vivoit dans la réforme , parce qu'elle avoit l'âge d'y entrer ; & le public fut assez méchant pour la croire vertueuse malgré elle. Des idées pareilles perdent sans ressources des femmes

femmes à prétention. Le *Comte*, assez assidu auprès de Madame *Quetel*, pour ne pas la désespérer sur un abandon total qui suivoit ordinairement après un commerce de huit jours, ne me parloit plus de m'expatrier, & dès le moment qu'il lui falloit quelqu'un qui eût l'air d'une maîtresse, j'aimois autant qu'il prît la *Quetel* qu'une autre plus raisonnable. Cette femme, à qui cela n'étoit pas si indifférent qu'à moi, avoit des raisons personnelles pour retenir le *Comte*, & elle crut n'y parvenir qu'en tâchant de m'avilir auprès de lui; mon portrait, dont elle étoit nantie, la servit dans cette circonstance. Un jour qu'étant sortie exprès de son cabinet de toilette, pour passer une robe dans une chambre voisine; elle avoit laissé une de ses boîtes ouverte, au dessus de laquelle on voyoit mon portrait: *Courmont*, qui cherchoit quelque chose sur la toilette; tomba malheureusement sur la miniature, & s'en saisit. La *Quetel*, qui joua la surprise, redemanda le portrait avec des instances affectées; mais le *Comte*, qui cherchoit à se tourmenter, lui jura qu'il ne la reverroit jamais, si elle n'avoit l'amitié de lui avouer par quel hazard le portrait se trouvoit chez elle. Madame *Quetel*, quittée mille fois, avoit une horreur toujours nouvelle pour les inconstances qu'on lui faisoit; la crainte de perdre *Courmont* lui fournit les moyens de le satisfaire, en lui racontant un conte préparé depuis long-tems entr'elle & le *Commandeur*, qu'elle eut soin de faire pas-

fer pour le héros de l'aventure ; qui lui avoit sacrifié mon portrait. A ces mots la rage rentra dans le cœur de mon mari ; & ne pouvant se persuader qu'il y eût des gens assez scélérats pour perdre quelqu'un de sang froid, il me crut coupable. La façon dont je m'étois justifiée sur le passé, auroit bien dû lui épargner tout soupçon sur les nouveaux écarts que l'on m'imputoit : un mari qui croit être offensé, consulte rarement la raison , la fureur est son guide , & le Comte dans ses premiers transports , n'écouta qu'elle. La Quétel qui crut que le moyen qu'elle avoit mis en usage pour conserver *Courmont*, alloit l'en priver , tenta de le tranquilliser , en lui faisant présent de son portrait , c'est la seule démarche qu'elle pouvoit faire sans rougir , car la mignature représentoit une jolie femme ; & les yeux de l'homme prévenu le plus avantageusement , ne devoient jamais y reconnoître Madame Quétel. Le Comte qui ignoroit que son amante avoit fait de ces cadeaux-là à tout *Paris*, fut flatté du présent , & voulant l'embellir avec quelques diamans que je lui avois dit de me changer , il vola chez *Rondet* ; quelle fut la surprise de voir ce jouailler occupé à garnir de diamans un portrait qu'il reconnut pour être le mien ? *Rondet* , qui ignoroit qu'il parloit au mari de celle dont il tenoit la mignature entre les mains , s'amusoit à lui en vanter les charmes , & le pressoit de

convenir que le Comte de *Pusangé* étoit le mortel de France le plus heureux ; point de plaisanterie , *Mons Rondet* , reprit *Courmont* ; l'original de ce portrait me touche de près , & je me saisis de la copie , à l'égard des diamans je vous les remets. Mais , Monsieur , repartit le jouailler , vous me compromettez , & je perds la confiance des honnêtes gens , si vous n'avez la complaisance de me rendre un portrait dont je ne puis disposer , point de répliques , répondit mon mari , voilà mon nom & mon adresse , c'est à moi qu'il faudra s'adresser pour le ravoir ; le Comte sortit ensuite , & gagna avec précipitation l'Hôtel. D'*Humicourt* & *Pusangé* étoient précisément avec moi , ils s'étoient introduits sous prétexte de rendre une visite au Comte , qui ne les eut pas plutôt aperçus , que me jettant un regard furieux , il les pria de sortir : le ton dur avec lequel il leur parla , jeta dans mon esprit des soupçons qui furent bientôt démêlés ; d'*Humicourt* & *Pusangé* sortirent avec un faux ton de plaisanterie qu'un lâche emploie pour se sauver ; *Sophie* , que mon mari pria de passer dans une pièce voisine , nous laissa seuls. Eh bien , Madame , me dit-il , avec cet air courroucé qui présageoit les plus grands malheurs , est-ce assez long-tems joindre l'outrage à l'outrage ? & voulez-vous que , jouet perpétuel de votre coquetterie , j'essuie jusqu'au bout la perfidie la mieux marquée ? Voici le troisième coup que vous me portez , du

moins je veux ignorer les autres ; mais ce dernier est sans réplique ; connoissez-vous ce portrait ? Est-ce le mien , répondis-je ? est-ce le mien , reprit-il ; pensez-vous me séduire avec ce ton enfantin ? mais en supposant que vous ayez l'adresse de vous tirer de ce premier pas , comment vous justifierez-vous sur ce second portrait que le Comte de *Pusangé* avoit remis à *Rondet* , des mains duquel je l'ai arraché.

Je vous crois , repartis-je , mais je vous proteste , avec la sincérité que vous me connoissez , que je n'ai jamais donné mon portrait à personne ; il est aisé de reconnoître la main du Peintre , voyez-le , & vous sçavez que je n'ai jamais donné ordre qu'on me peignit ; propos en l'air , repartit *Courmont* toujours plus irrité , fuyez , Madame , ou craignez à mon retour une scène plus cruelle que celle du *Bon-Pasteur* : le Comte sortit dans ces entrefaites , *Sophie* , que j'appellai dans ce moment pour sçavoir quel parti la prudence vouloit que je prisse dans une conjoncture aussi délicate , seconda mes sentimens , en m'affermissant dans la résolution où j'étois de faire tête à l'orage , & d'attendre de sang froid le retour du Comte ; cependant , disois-je quelquefois à *Sophie* , *Courmont* , dans les accès violens de sa fougue , ne prendra pas la précaution de chercher des éclaircissemens que peut-être il ne trouveroit point , quand il voudroit les prendre , & je suis sûre que , livré à sa seule fureur ,

il'a pris sur le champ la route de Marli, d'où il me semble déjà le voir revenir avec un ordre cruel, que sa rage aura surpris de la Religion du Ministre : je vous plains, chere Comtesse, reprenoit mon amie, mais que faire ? la fuite vous rendroit seule coupable ; le tems vous a justifiée sur deux accusations aussi importantes que celle ci, attendez tout de lui ; l'innocence tranquille périt rarement : moi fuir, répondis-je, de tels sentimens n'entrent point dans mon cœur, je sçais quels soupçons un départ précipité jetteroit sur moi : le Comte est vif ; mais la vérité peut le ramener : cependant, continuois-je en tremblant, il m'a nommé *Pusangé* ; si, victime d'un combat que je crains, il alloit perdre la vie, que deviendrois-je ? vous connoissez, chere *Sophie*, le cœur de votre amie, elle mourroit de désespoir. Le Comte ne vient point, un pressentiment secret m'annonce qu'il n'est plus ; non, Madame, répondit mon mari qui avoit entendu les derniers mots ; il vit, mais c'est pour adorer la plus infortunée & la plus vertueuse de toutes les épouses ; ah, ciel ! poursuivoit il en serrant tendrement mes genoux, me pardonnerez vous ce dernier écart ; *Sophie* intéressez votre amie en ma faveur, & obtenez la grace d'un malheureux que des circonstances singulieres se plaisent de déchirer : quand vous parlez, repris-je, ai-je besoin d'un autre intérêt pour me rendre ? la voix de mon cœur plus impérieuse que celle

de l'amitié, vous absout, trop heureuse encore de vous retrouver dans mes bras : est-ce vous qui parlez, repartit *Courmont*, ah, Ciel ! que vos bontés me rendent coupable ! ne craignez plus adorable *Julie*, ni caprices, ni humeurs, je ne veux que vous idolâtrer, les circonstances auront beau vous condamner, un époux raisonnable, convaincu de la vertu de sa femme, se deshonorera des éclaircissemens ; soumis entièrement à vos ordres, nommez le climat où vous voulez vivre, tous les lieux où je serai avec vous, seront remplis de charmes pour moi ; la Bourgogne, la France, Paris même, tout odieux qu'il me paroisse... tous les pays me seront égaux, quand j'y vivrai avec ce que j'aime. Ce discours si tendre & si éloigné de l'affectation, m'intéressa au point, que je témoignai, par complaisance, que la France m'ennuyoit, & je fis sentir adroitement au Comte, que je sortirois avec plaisir du Royaume ; vous m'avez parlé, il y a quelques tems, lui dis-je, de l'Angleterre, allons à Londres, nous n'y resterons qu'autant que vous vous y amuserez, connu dans cette ville, vous n'y aurez que des agrémens : que vous êtes obligeante, me répondit le Comte, j'accepte ce parti, pourvu que *Sophie* ne le désapprouve point, vous l'aimez, & je serois au désespoir de vous séparer d'elle. Mon amie qui n'avoit d'autres sentimens que les miens, répondit à *Courmont*, comme je le desirois, & nos arrangemens furent pris pour

un départ prochain. Le Comte me raconta alors la perfidie d'*Humicourt* & de *Pusangé*, que le Grand Prieur de France, informé de leur conduite odieuse, venoit de faire partir pour Malthe, exil trop gracieux pour des hommes aussi noirs. Flattée de quitter Paris, & d'aller respirer un air que mon mari aimoit, je me formois des idées de tranquillité que l'avenir ne troubla que trop; étoit-ce à moi de me livrer à un penchant dont je connoissois le vuide? & devois-je aimer véritablement, après les chagrins que l'ombre même de l'amour m'avoit causés?

Le peu de monde que je voyois depuis les noirceurs que j'avois essuyées dans la société, ne m'affujettissoit point à des devoirs pénibles; bornée presque à une seule Maison; je ne vivois guères qu'avec Madame de *Querman*, c'étoit la femme de l'Intendant de M**, petite souveraine en B***, simple particulière à Paris. Madame de *Querman* avoit préféré d'être ignorée dans la Capitale, à l'agrément d'avoir une Cour en Province, & elle passoit les trois quarts de l'année dans le centre des plaisirs bruyans; son mari étoit un de ces hommes essentiels, qui ont de se rendre l'art utile sans mérite, & nécessaire sans motifs; occupé sans cesse à saisir le bon ton qu'il n'avoit pu avoir dans un Présidial de Province, il avoit fait une fortune assez considérable dans la révolution des Billets de Banque, pour acheter une charge de Maître des Requêtes. C***

dut sa fortune à son habileté à jouer au Billard ; *Querman* fut redevable de son avancement à la Paume dans laquelle il excelloit , & peut-être il auroit été plus loin , si la dernière contagion qui ravagea la Provence , ne l'eut attaché à un avenir brillant. Madame de *Querman* qui n'avoit pas même l'esprit de mettre à profit la fortune de son mari , s'étoit persuadée depuis long tems , que l'air de s'amuser à Paris , qui n'est autre qu'un ennui masqué , étoit préférable aux plaisirs réels qu'on goûtoit en Province ; contente de vivre dans un tourbillon d'Insectes illustres qu'elle ne connoissoit point , mais qu'elle croyoit fort agréables , parce qu'ils l'entretenoient de la chasse , & du coucher du Roi , auxquels ils ne s'étoient jamais trouvés , elle auroit volontiers passé ses jours dans un ennui mortel avec des gens du bel air , pourvu qu'elle eût eu la réputation d'une femme du grand Monde. L'Intendance qui la flattoit , quand elle n'étoit que Présidente de Campagne , lui avoit paru insipide ; aussi-tôt qu'elle avoit joui des prérogatives qui y sont attachées , elle avoit la manie de la Cour où elle ne pouvoit figurer , & tout ce qui ne tenoit point à Versailles étoit pour elle d'une maussaderie étonnante. Ridicule dans l'expression , elle parloit le langage de la Cour , mais l'emploi bizarre qu'elle faisoit des termes qu'elle ne rendoit jamais propres , formoit un jargon singulier , qui , en étourdissant les gens d'esprit , lui acquéroit chez le Peuple

ple le titre de femme du bon ton ; & c'étoit pour elle l'éloge le plus délicieux ; expression qui lui étoit si familière , qu'elle l'apliquoit même au chagrin. Maîtresse en titre du Marquis de *Solmé* , dont elle étoit soupçonnée de connoître les créanciers , elle avoit un amant , comme on a une robe , parce que la mode ou le bon goût l'exigent ; n'aimant rien d'ailleurs que ce qui étoit attaché au bel usage , elle portoit la manie des airs jusques dans ses plaisirs secrets , & ses goûts raisonnés devenoient ridicules , dès que le caprice ou la mode ne les aprouvoient point. On sent bien , à ce portrait , qu'une femme de ce caractère , ne me convenoit pas , mais les besoins de la vie ne nous permettent point toujours de vivre avec ceux qui nous conviennent ; fatalité dangereuse qui entraîne souvent la perte de nos mœurs ! *Courmont* qui avoit quelques terres dans le *Bourbonnois* , que l'Intendant vouloit prendre pour servir aux chemins publics , fut obligé de s'adresser à lui ; leur connoissance commença par une querelle qu'ils eurent à propos des titres que les Intendans exigent , & que mon mari croyoit ne devoir point leur accorder. *Querman* revint d'une prétention chimérique , qui lui étoit personnelle , lors même qu'il sembloit ne la soutenir que pour l'honneur de son corps , & il mit à couvert les terres du *Comte* ; ce procédé avec un homme qui n'avoit pas flatté son amour-propre , lui mérita l'estime & l'amitié de mon

mari, & pendant ce dernier séjour à *Paris* ; nous vivions fort souvent avec l'Intendant. Le ton de Madame de *Querman* auroit paru révoltant à ceux qui n'auroient point été prévenus, mais il amusoit ceux qui la connoissoient, rien ne paroît extraordinaire dans quelqu'un qui est annoncé comme un personnage ridicule. L'Intendant d'ailleurs avoit avec sa femme un air aisé qui passe pour dignité chez les Grands, & pour sottise auprès du Peuple ; à propos de cela je me rapelle un trait qui m'amusa beaucoup.

Quelques jours avant notre départ pour *Londres*, nous soupions en famille chez Madame de *Querman*, je veux dire le Marquis de *Solmé*, l'Intendante, son mari, le Comte & moi ; *Querman* étoit monté sur un ton gai, qui le rendoit assez agréable à sa femme ; elle vouloit toujours s'étourdir sur le plaisir ; & comme s'il y avoit long-tems qu'ils ne s'étoient vus ; il lui demanda compte de ses amusemens, sans autre intérêt cependant que celui d'un ami qui y prend part. Madame de *Querman*, enchantée de voir que son mari imitoit la complaisance des gens de la Cour, lui fit un détail que je crus d'autant plus sincère, qu'il ne flattoit ni la vanité de l'Intendant, ni le goût de sa femme. *Querman* qui paroissoit s'intéresser à la santé de l'Intendante, lui demanda, d'un ton indifférent, à quelle heure elle étoit rentrée hier : à une heure, répondit-elle : à une heure, reprit *Querman* ; rien de si positif repartit

Solmé... si vous le croyez, repliqua froidement l'Intendant, tant pis pour vous, Marquis, car Madame n'est revenue qu'à trois heures.

L'Intendante feignit de rougir pour montrer qu'elle étoit infidelle, parce que le bon ton ne vouloit pas qu'une femme fût constante; usage pernicieux qui a passé jusqu'au siècle où vous vivez. *Solmé* voulut jouer l'amant piqué; mais à peine se ressouvint-il que son Tailleur devoit lui rendre une visite le lendemain matin, qu'il eut cet air empressé, que la vanité des femmes prend pour de l'amour, & qui n'est que bassesse dans ceux qui l'emploient.

Quelques amusantes que ces scènes fussent au premier aspect, elles ne pouvoient me plaire long-tems; on a beau connoître Paris, il est difficile que quelqu'un à qui la vertu est chère, se familiarise avec le vice. Nos dispositions étoient faites; mon fils venoit d'entrer à *Louis-le-Grand* sous la conduite d'un vieil Officier ruiné, qui, n'ayant pu obtenir le Gouvernement d'une Place, prit celui du jeune Marquis. Le Comte qui croyoit m'obliger en m'éloignant de Paris, pressa notre départ; & nous prîmes avec *Sophie*, qui nous étoit trop chère pour nous en séparer, la route de la Flandre; nous arrivâmes à Lille où nous séjournâmes quelque tems, c'est-là que j'étudiai l'esprit Flamand: je vis que cette Nation avoit cette grosse probité que je préfère à la politesse, moins adroits, &

aussi impolis que leurs voisins les *Hollandois*, ils veulent prendre machinalement le ton de rudesse que les *Anglois* ont moins par air que par vérité.

De Lille nous passâmes à Calais, où nous arrivâmes assez à tems pour être témoins d'une expérience qui, pour n'avoir pas réussi, n'en est pas moins digne d'éloges; on la devoit au génie & aux soins de M. le Marquis d'*Herouville*, nom célèbre dans le Militaire; & j'avouerai avec quelque surprise, que j'ignore pourquoi le projet, dont je vais dire un mot, n'a pas été poussé à sa perfection.

L'Officier Général que je viens de citer, à qui l'on est redevable de quantité d'autres projets importans, avoit imaginé une machine au moyen de laquelle on pouvoit descendre dans la Mer, y voir ce qui étoit englouti, & le pêcher aisément; l'expérience, du moins celle que j'ai vue, se fit en petit, un Garde-François se proposa pour descendre, il étoit prévenu qu'aussi-tôt que sa respiration s'affoiblirait, il n'avoit qu'à remuer un cordon qu'il tenoit à la main, & qui répondoit à une sonnette qui étoit hors de la mer, mais l'yvresse dans laquelle il étoit, & dont on ne s'étoit pas aperçu, l'empêcha de remuer le cordon, & il étoit mort quand on le retira; un homme de sang froid n'auroit pas couru ce danger; mais après cet exemple qui avoit intimidé un peuple foible, on ne poursuivit point l'expérience d'un projet sûr & réfléchi.

C'est à Calais que nous nous embarquâmes pour Douvres ; la mer qui avoit un peu agité *Sophie*, nous engagea à continuer notre route par terre, le lendemain nous arrivâmes à Cantorburi, l'Hôtel du Lion Verd fut l'Auberge que nous choisîmes ; le besoin que nous avions de nous reposer nous déterminâ à souper de bonne heure ; nous n'étions pas encore au rôti, que notre Hôte vint nous demander la permission de placer à notre table un Baron *Allemand* qui venoit d'arriver. Dans un pays où l'affabilité ne regne point, tous les Étrangers se croient de la même patrie ; le Comte se leva & fut lui-même au devant du Baron *de Vachtouk* (on lui aprit que l'Allemand se nommoit ainsi) & le fit placer à côté de moi ; la conversation roula sur la France : on a beau quitter à regret cet heureux climat, ceux qui le fuient ressemblent aux Pèlerins de la Mecque, leurs regards se tournent encore sur le tombeau du Prophète, long-tems après qu'ils l'ont quitté. Le Baron parloit notre langue avec la pureté d'un Allemand de condition ; instruit de notre gouvernement, de nos usages & de nos loix, il connoissoit la France mieux que ceux qui y étoient nés ; quoiqu'on verra dans peu que le prétendu Baron n'étoit rien moins que ce qu'il vouloit être, on ne doit pas être étonné de voir un Allemand mieux informé de nos mœurs que nous-mêmes cette Nation sçavante & polie ne voyage que pour s'éclairer, les François

qui courent le monde , n'ont d'autre objet que de se rendre singuliers , en tournant tout en ridicule.

L'*Album* d'un Allemand sensé est un livre Instructif ; celui d'un François est un libelle scandaleux ; l'un parle des mœurs , de Religions & des usages des Peuples qu'il a vus ; l'autre ne cite que des *Caillettes* qui se sont deshonorées avec lui : quittons ces remarques , & revenons à *Vactouk*. Les yeux continuellement fixés sur lui , j'y cherchois une ressemblance que j'aurois peut-être trouvée , si , malgré la pureté avec laquelle il parloit , je n'avois démêlé un reste d'accent Germanique , qu'on ne perd que lorsqu'on s'est adonné de bonne heure à la Langue Française ; d'ailleurs *Vactouk* buvoit beaucoup , & celui pour lequel j'aurois voulu le prendre , ne connoissoit pas le vin ; ces idées auxquelles mon repos même n'auroit pas voulu que je m'arrêtasle , disparurent , & je me levai de table sans avoir le moindre soupçon. Le Comte , qui avoit voyagé en Allemagne , crut obliger le Baron , en amenant la conversation sur son pays ; *Vactouk* parut peu instruit , & mon mari qui ne condamnoit pas aisément , me dit après que l'Etranger fut retiré , qu'il le croyoit un de ces Aventuriers qui apuient une naissance imaginaire sur beaucoup d'adresse & d'effronterie ; je m'oposai à ce sentiment , & j'ignorois pourquoi ; étoit-ce l'effet d'une indulgence naturelle attachée à mon sexe ? étoit-

ce. Ah, je n'en apprendrai que trop tôt le motif.

Nous nous couchâmes, & le lendemain nous partîmes pour Londres, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit; le Comte qui avoit fait quelques séjours dans cette Capitale de l'Angleterre, prit le même Hôtel qu'il avoit occupé précédemment, l'Etranger qui nous avoit suivi, sans que nous nous en aperçussions, se trouva logé avec nous; les soupçons du Comte augmentèrent, & j'avoue que je commençai à pencher du côté de mon mari.

Vaſtoulk vint le lendemain nous faire une visite; je ne ſçais quels ſentimens le froid avec lequel nous le reçûmes, lui inspira, mais nous fûmes quatre jours ſans l'apercevoir, *Courmont* dont j'ignorois encore l'attachement pour la femme du Lord *Robinson*, dont j'ai dit un mot au commencement de cette derniere Partie de mes Mémoires, ſortit ſans nous; pendant les quatre premiers jours de notre arrivée, inquiet & rêveur, il raportoit dans ſa maiſon une agitation qui paroïſſoit d'autant plus qu'il vouloit la cacher. *Sophie* qui l'aimoit, lui demanda la cauſe de ſon chagrin, il eut la foibleſſe de lui confier ſa paſſion pour une femme qui l'avoit abandonné, & mon amie qui connoiſſoit ma façon de penſer, ne balança pas à me rendre cette confidence; c'étoit la ſeconde fois que j'entrois dans les ſecrets du Comte, & je me rapellois que c'étoit dans

le sein de son épouse , qu'il avoit déposé son amour pour la *Lecouvreur* ; mais je n'en avois point été effrayée , la passion d'un honnête homme pour une fille de spectacle , est un délire qui commence avec la nuit , & que le jour dissipe ; la circonstance gêneroit ces sortes de filles , parce qu'elle les empêcheroit de remplir les engagements que leur état les oblige de prendre avec le Public. Le Comte docile abandonna la *Lecouvreur* qui s'en consola dans les bras d'un homme qui ne lui préparoit une nouvelle infidélité que pour l'amener à une consolation plus prompte ; on pense différemment avec ce qu'on est convenu d'appeler dans le monde , *une femme d'une certaine façon* ; ses caprices nous attachent à elle , & son infidélité ne nous rend que plus tendres ; c'étoit-là la position du Comte : amant heureux de Mylady *Robinson* , il n'avoit quitté Londres qu'à regret , parce qu'il y laissoit une femme adorable , qui lui avoit juré une constance éternelle , qu'elle croyoit peut être lui garder alors , le Chevalier *Opton* , jeune Anglois , que j'aurai occasion de peindre ailleurs , étoit alors attaché à *Milady* ; & *Courmont* qui redoutoit un rival dangereux , s'étoit lié avec *Opton* qu'il vouloit rendre amoureux de *Sophie* ; le Chevalier devint sensible , mais pour qui . . . pour une femme qui l'adoroit & qui a fait le malheur de ses jours.

Le Comte revenu de son premier trouble

me presenta chez *Milady Robinson*, & dans quelques autres maisons où je trouvai autant de politesse & plus de décence qu'en France; l'Allemand que nous n'avions pas revu, revint sur les rangs, & je ne fus jamais si étonnée que de me trouver à table à côté de lui, chez la Comtesse *Cecile*. Mon mari qui n'avoit pas perdu ses soupçons, prit le Comte en particulier, lui demanda s'il connoissoit cet Etranger: moins que vous reprit *Cecile*, mais assez pour l'estimer; ces paroles intéressèrent *Courmont*, qui brûloit d'impatience de sortir de table pour développer l'énigme de *Cecile*; ce moment arriva, mais *Miss Roberts* s'empara de *Vačtouk*, & mon mari ne put se satisfaire; *Cecile* qu'il pressa en vain ne voulut pas en dire davantage; l'Allemand sortit avec *Miss Roberts* & quelques autres Dames, & le Comte qui alla joindre *Milady Robinson*, nous laissa la liberté d'exécuter, la Comtesse & moi, le projet que nous avions fait de nous promener sur les bords de la Tamise; *Sophie* qui étoit indisposée depuis quelques jours, ne sortoit point de sa chambre, notre promenade fut poussée jusqu'à l'entrée de la nuit; la Comtesse que le serain avoit incommodée, se retira, & je me rendis à mon Hôtel. *Sophie* me remit une lettre sur laquelle je ne vis ni timbre ni chiffre; le caractère qui me parut trop soutenu pour être celui d'une femme, me mit dans le cas de l'examiner de plus près: quel fut mon trouble en reconnoissant la

main du Chevalier de *Nalbour* ; indécise sur le parti que j'avois à prendre dans une circonstance aussi critique ; sans penser où *Nalbour* pouvoit être dans ce moment , je pris la résolution de remettre la Lettre cachetée à *Courmont* : réfléchissant après sur cette démarche , je la trouvai trop hasardée ; une femme prudente ne doit jamais compromettre son mari , c'est une fausse vertu que de confier à un époux les sentimens qu'on a pour nous , la sagesse n'a pas besoin de secours étrangers , elle se suffit à elle-même. Un parti plus raisonnable suivit cette première idée , & je brûlai la Lettre de *Nalbour* sans avoir la curiosité de la lire ; mon mari entra , moins ému , mais pas plus gai qu'à l'ordinaire ; il me demanda si je sçavois quel homme étoit masqué sous le Baron de *Vactouk* , & sans attendre ma réponse , il me nomma le Chevalier de *Nalbour* ; il y a une demi-heure , répondis-je , que ce secret n'en est presque plus un pour moi ; l'auriez-vous reconnu , demanda le Comte ? non , repliquai-je , mais j'ai dans l'idée que *Nalbour* vouloit lui-même s'ouvrir à moi , puisque je viens de brûler à l'instant une Lettre qu'il m'avoit adressée : eh , que disoit cette Lettre , repartit le Comte , brûlée sans avoir été lue : j'ignore ce qu'elle contient , repris-je , mais je vous conseille de voir *Nalbour* , & d'apporter les soins que votre amitié lui doit , pour le guérir d'une passion malheureuse. Le Comte accoutumé à me voir sincère , demanda au

Portier, si le Baron de *Vactouk* étoit rentré ;
Nalbour qui l'entendit, le pria de monter ;
Courmont arriva dans la chambre de cet ami
malheureux, qui lui parla en ces termes :
» vous sçavez mon secret, il n'est plus tems
» de me déguiser à vos yeux, ma maigreur,
» mon habillement étranger, joint à l'ac-
» cent Allemand que j'ai toujours imité,
» vous ont trompé à Cantorbury, & votre
» erreur qui ne s'est point dissipée à Londres,
» m'a fait hazarder cette après-midi une Let-
» tre à la Comtesse, à qui je dévoilois un
» mystère qu'il étoit important que je vous
» cachasse ; ma Lettre est respectueuse ; *Miss*
» *Roberts*, avec laquelle nous avons dîné, l'a
» dictée elle-même ; j'ignore quelles im-
» pressions elle a pu faire sur le cœur de
» Madame de *Courmont*, mais je sçais que
» las d'être le jouet d'une passion que je dé-
» teste, & qui m'a tiré d'un asyle où je comp-
» tois trouver le bonheur qui me fuit, à la
» veille de l'instant terrible qui devoit pour
» jamais m'attacher à la retraite, l'image de
» la Comtesse s'est présentée à mes yeux, telle
» qu'ils la virent, quand, ne vous connoissant
» pas encore, elle parut sensible ; frappé de
» ce tableau, j'ai perdu dans un instant les
» fruits d'une année de méditation ; je sor-
» tis de la Chartreuse, & après avoir rendu
» à l'Envoyé de la Religion, la Croix que
» je n'avois pas encore quittée, je partis pour
» Dijon, où ayant appris ce que vous étiez
» devenu, j'ai vendu tous mes biens pour

» venir vous joindre à Paris ; le jour de mon
» arrivée fut celui de votre départ ; mon la-
» quais qui m'avoit précédé , vous avoit re-
» trouvé à la rue de Tournon , où vous de-
» meuriez l'année précédente , & il avoit
» été informé assez à propos de votre dé-
» part , pour prendre , même sans que je lui
» ordonnasse , les mesures nécessaires à l'exé-
» cution du dessein que j'avois formé de
» vous suivre ; je vous rejoignis à Lille dans
» le tems même que vous y arriviez ; vo-
» tre voyage de Londres , qui n'étoit pas un
» mystère , ne me laissa pas douter que vous
» suiviez la route de Calais ; je pris les de-
» vants , & mon espoir ne fut point trompé ,
» quand je vous reconnus tous les deux au
» moment de votre embarquement ; le Pa-
» quebot du Courrier dans lequel j'entrai , ar-
» riva à Douvres une heure après le petit Bâ-
» timent sur lequel vous étiez montés ; je
» pris , ainsi que vous , la route de Cantorbu-
» ry , je vous suivis à Londres , où le Comte
» *Cecile* que j'avois connu à Naples me reçut
» avec beaucoup de considération : vous
» sçavez le reste de mon aventure , & vous
» me permettrez de vous la taire , à une cir-
» constance près , qui me flatte trop pour être
» ignorée ; je n'ai plus qu'un fond d'estime ,
» de respect pour Madame de *Courmont* ,
» son amie depuis trois jours jouit de toute
» ma tendresse , accordez-la moi , Comte ,
» ma Lettre la demandoit ; peut-être déter-
» miné à me la refuser , allez-vous penser

„ que c'est un prétexte dont je me sers pour
 „ séconder mon amour en trahissant l'ami-
 „ tié : vous vous tromperez , & si vous
 „ m'examinez jusques dans mes écarts , vous
 „ verrez que je suis incapable d'une perfidie ;
 „ la raison m'a éclairé sur une passion que
 „ rien ne pouvoit légitimer ; je me rends à
 „ sa voix : mais l'amour qui me poursuit , me
 „ livre à un nouvel objet , puisse-t-il me ren-
 „ dre plus heureux qu'avec la *Comtesse*.

Mon époux prévenu pour *Nalbour* , en fa-
 veur de la sincérité qu'il lui connoissoit , me
 l'amena , j'avoue que sa présence m'inspira
 des sentimens que j'aurois voulu ne point
 sentir ; je craignois que des feux peut-être
 mal éteints , ne vinssent jeter un nouveau
 trouble dans mon ame , & ne me rendissent
 plus malheureuse encore que coupable ; je
 rougis à l'aspect du *Chevalier* , & son émo-
 tion dont je voulois être la cause même
 en la redoutant m'inquiétoit , pressentimens
 dangereux , s'ils eussent été effectués , &
 mortifians , parce qu'ils ne l'étoient point !
Nalbour fut annoncé par le *Comte* tel qu'il
 l'avoit exigé en se déclarant pour *Sophie* ; l'a-
 veu m'étonna sans me faire naître des idées
 fausses ; je connoissois le caractère du *Che-
 valier* , & nul événement ne pouvoit le dé-
 terminer à une fourberie ; il méprisoit ces
 hommes odieux , qui croient qu'il est per-
 mis d'être faux pour être heureux , s'il est
 vrai qu'on puisse goûter le bonheur quand
 on ne le doit point à la délicatesse. *Sophie*

pressée par *Courmont* de se décider, répondit en file aux instances qu'on lui faisoit ; c'est-à-dire qu'elle se défendit assez vivement, pour faire juger qu'elle desiroit un engagement qu'on ne veut fuir que pour obéir à l'usage. Devenue l'amie du seul amant qui m'avoit été cher jusqu'alors, j'avouerais que j'eus des combats secrets à essuyer pour voir de sang froid *Nalbour* attaché à *Sophie*, qui me paroïssoit l'aimer véritablement ; quinze jours après cette première entrevue, le mariage de ces deux amans fut célébré dans la Chapelle de l'Ambassadeur de France, & *Sophie*, à qui mon amitié a toujours conservé ce nom, fit le bonheur d'un époux digne d'elle ; quel éloge pour *Nalbour* ? quelle tranquillité pour moi ? heureux instant que ne duriez-vous toujours !

Courmont rendit *Myladi Robinson* infidelle ; ou pour mieux dire, il la ramena à ses premiers sentimens, le Chevalier *Opton*, dont le cœur avoit prévenu l'inconstance de *Mylady*, se consola aisément d'un abandon qu'il avoit préparé, & ses vœux se tournèrent vers moi ; passion malheureuse qui n'a porté que trop d'atteinte à un cœur vertueux !

Née tendre je m'étois plus d'une fois laissée emporter par ces mouvemens impétueux qui régner sur un cœur ; si jusqu'ici mes devoirs n'en avoient pas été altérés, j'avois toujours à craindre qu'habituée dans une passion qui me plaisoit, je n'oubliaffe des sentimens qui ne sont impérieux que sur une

ame maîtresse d'elle-même, & devois-je espérer cette douce situation avec l'homme le plus aimable ?

Opton, indépendamment d'une figure avantageuse, étoit fait pour plaire ; assez heureux pour joindre aux vertus de sa Nation les talens agréables de la nôtre , il n'avoit ni la fierté Angloise , ni la fatuité d'un François ; sçavant quoiqu'homme de condition , poli malgré les avantages qu'il réunissoit , il avoit un caractère égal ; son humeur variée selon les circonstances , étoit toujours accommodée aux personnes , & la supériorité de son mérite, ne jettoit point sur ses manieres cette dureté si commune aux hommes à prétentions ; tel est le vainqueur que j'avois à redouter : prévenue pour le *Chevalier* avant de le connoître , je ne l'aimai que trop quand il se montra à mes yeux avec les qualités estimables dont il étoit rempli.

Courmont incessamment occupé par son amour pour *Mylady Robinson* , laissoit un champ ouvert à son ami , car *Opton* étoit très-fort le sien , & j'ai toujours remarqué depuis que ces amis-là deviennent amans dangereux. *Sophie* , à qui j'avois caché mon goût pour le *Chevalier* , s'en défia , & sa complaisance voulut l'approuver ; mais l'illusion qui m'occupoit , ne régnoit que sur mes propres sentimens , & je ne m'aveuglois pas sur les suffrages de l'amitié : *Opton* , livré tout entier à son penchant , ne s'étoit que trop aperçu des impressions qu'il faisoit sur moi ; mais assez dé-

licat pour ne pas désirer un de ces triomphes prompts qui , en avilissant le goût , ne servent qu'à l'étendre , il ne faisoit parler que le sentiment , & je ne sçais si cette façon d'aimer ne subjugué pas plus aisément une honnête femme , que ces détours adroits que les hommes emprêssés ne mettent en usage que lorsqu'ils se défient d'eux. La figure arrête les regards d'une coquette , & des mots suffisent pour assurer sa défaite , mais il faut d'autres armes pour vaincre quelqu'un qui sçait penser , & si la résistance est plus longue , le triomphe n'en est que plus durable & plus flatteur.

Il y avoit près de trois mois que je voyois le *Chevalier* ; ma sincérité n'avoit pu lui cacher que sa société m'étoit chère ; & dire à un amant qu'on se plaît à s'entretenir avec lui , n'est-ce pas lui persuader qu'on l'aime ; je crois même que je portai les choses jusqu'à avouer à *Opton* que je *l'estimois* , mot usé dont les femmes sont toujours les dupes , parce qu'il décèle une passion qu'elles croient voiler. Tranquille cependant , malgré qu'on se crût aimé , je n'avois eu à essuyer aucune de ces attaques violentes dont le cœur peut se défier , même en les souhaitant ; j'osois me flatter quelquefois que le *Chevalier* , à qui la verru étoit chère , sçavoit la considérer jusques dans son amante , & je me sçavois bon gré de m'être attachée à un homme assez respectable pour estimer une femme qui l'aimoit. Le printems arriva , c'est
le

le temps où *Londres* est presque désert ; l'odeur dangereuse du charbon qui infecte cette Ville , contraint tous les gens aisés de se retirer à la campagne. Mon mari qui avoit projeté de passer la belle saison dans la maison de *Milady* , m'en loua une à trois milles de *Londres* , située sur les bords de la *Tamise* , elle formoit le plus joli coup d'œil ; *Sophie* & son époux qui m'y accompagnerent me mirent dans le cas d'inviter *Opton* à y venir avec nous , mais le *Comte* qui l'avoit prévenu , m'avoit sauvé une politesse embarrassante dans la position où je me trouvois , nous partîmes tous les quatre. Ce fut-là que le *Chevalier* se persuadant que mon amour étant au comble , il ne s'agissoit plus que de couronner le sien ; plus vif & plus pressé qu'il n'avoit paru jusques-là , il fallut connoître toute la force du devoir pour pouvoir lui résister. Cent fois prête de me rendre , j'en desirois l'instant , mais la réflexion qui le précédoit venant heureusement à mon secours , dissipoit des idées séduisantes , pour ne rien dire de plus, *Opton* , qui n'ignoroit pas qu'un amant qui par impatience quitte l'objet qui l'avoit fixé , n'est pas digne d'en être aimé , avoit pensé qu'il devoit à l'importunité le bonheur de me fléchir , & abandonné absolument à cette idée , il redoubla ses instances , & il n'en devint que plus malheureux ; si les obstacles irritent la passion , les refus d'une amante produisent un effet tout opposé , & las de ne rien ob-

tenir , fatigué d'espérer , l'homme le plus épris quitte bientôt l'objet qui l'avoit enchanté. Voilà le caractère général des hommes , mais le *Chevalier* ne leur ressembloit que par leurs vertus. Sensible & constant tout à la fois , il sçavoit respecter ses goûts , & celle qu'il lui avoit inspirés , & si depuis mes refus réitérés je l'avois vu encore quelquefois emporté au-delà de lui-même , ce n'étoit que dans ces instans de délire rarement dangereux pour une femme qui résiste.

Mylord Robinson, qui s'étoit acquis les vœux de ses concitoyens, & l'estime de son Maître , venoit d'être nommé Ambassadeur en Hollande ; *My lady* qui fut obligée d'accompagner son mari à *la Haye* , laissa le *Comte* dans une situation accablante , qui me le ramena. Je ne fus pas surprise de le retrouver entre mes bras , il m'avoit accoutumée à le consoler des infidélités qu'on lui faisoit ; son séjour à la campagne dura peu , & le prétexte d'une Tragédie nouvelle le conduisit à Londres , d'où il revient quelques jours après avec *Miss Otwai* , cousine du *Chevalier Opton* , qu'il avoit connue à son premier voyage d'Angleterre ; *Miss Otwai* conservoit dans le printems de son âge toutes les graces de la jeunesse ; coquette par goût , elle aimoit à plaire , & toujours sensible , elle ne plaisoit pas long-tems. *Courmont* , jadis enchaîné à son char , venoit de rentrer dans ses fers , *Miss Otwai* s'en applaudissoit , & osoit

même quelquefois en ma presence le menacer de ses mépris , s'il redevenoit infidèle ; cette première singularité m'auroit frappée sans doute , si , prévenue sur le caractère de cette femme , je n'en avois attendu bien d'autres bizarreries. Persuadée que son cousin m'aimoit , elle voulut agir en parente , & ne pouvant le servir efficacement elle-même , elle eut recours à mon mari , qu'elle pria de me presser de rendre le *Chevalier* heureux ? le *Comte* eut la foiblesse de donner sa parole , & la lâcheté de la tenir ; c'est alors que cessant de reconnoître mon mari dans *Courmont* , je ne voyois plus en lui qu'un monstre odieux , digne de toute mon horreur ; quand j'ose encore me rappeler que le *Comte* oubliant son honneur & le mien , me van-toit Opton comme *un galant homme auquel il souhaitoit que je m'attachasse* . . Des pleurs répondirent seuls à ce discours injurieux ; mais *Courmont* , devenu insensible , me quitta en me pressant de *m'arranger* ; toujours plus indignée de ce nouveau propos , j'avois pris le dessein de retourner dans ma patrie , sous le prétexte d'y veiller à la santé de mon fils qui venoit d'être attaqué de la petite vérole , & je l'aurois sûrement exécuté , si le *Chevalier* , dans le sein duquel je déposai mes chagrins , ne m'eut sauvé le danger en s'éloignant. *Miss Otway* , que je ne voyois plus qu'avec indignation , s'aperçut de mes dédains , & ce fut pour ne pas y être exposée plus long-tems , qu'elle prit la route de

Cantorburi, où mon époux l'accompagna. La dernière scène que *Courmont* avoit faite, m'avoit aliénée contre lui, & je le voyois partir sans regret : un mari jaloux ; disois-je, est un tyran qui cherche le supplice de ses jours, dans les chagrins de son épouse ; mais quelque dangereux que soit cet homme, n'est-il pas préférable à un lâche complaisant qui veut établir la honte de sa femme sur les débris de son honneur ? Ah Ciel ! continuai-je, il est donc de ces maris indignes, qui, non contents de laisser à leurs épouses une liberté dont elles abusent, s'avilissent encore par de vils conseils qui offensent la probité & la décence. Quand je me rappelais quel étoit le *Comte* en *France*, & quel je le voyois en *Angleterre*, je ne pouvois me persuader qu'il fût le même homme ; seule avec *Sophie* & *Nalbour* qui l'aimoit toujours plus tendrement, je trouvais dans ces deux amis les consolations dont ma situation avoit besoin ; sensible à l'outrage que mon mari m'avoit fait, plus encore qu'à l'absence du *Chevalier*, j'attendois avec inquiétude qu'un caprice arrachant *Courmont* des bras de *Miss Otwai*, le ramenât en France : devois-je prévoir, en faisant ces vœux, que le *Comte* ne reverroit jamais sa patrie ? *Opton* instruit du départ du *Comte* pour *Cantorburi*, me fit demander par *Nalbour* la permission de revenir à la campagne ; je balançai sur le parti que j'avois à prendre, mais balance-t-on longtemps avec l'amour ? J'écrivis moi-même au

Chevalier que je le verrois avec plaisir. Un de mes gens que je chargeai de cette lettre, fut à peine parti, que réfléchissant sur la démarche que je venois de faire, j'envoyai un coureur pour donner contre-ordre au laquais qui alloit à Londres, mais il n'étoit plus tems, & le Chevalier étoit à mes pieds avant le retour du coureur. Irrité de le voir malgré mes ordres que je croyois d'abord qui lui étoient parvenus, je ne lui parlai qu'après qu'il se fut justifié, mais que lui dis-je, ô Ciel ! Je portai l'épouvante dans son cœur desolé, & je le réduisis à un desespoir funeste, en lui ordonnant de retourner sur le champ à la Ville. Vous me défendez de vous voir, dit *Opton*, est-ce ainsi qu'on traite un galant homme qu'on estime ? Oui, repris-je, quand l'amour se joint à ce premier sentiment, & qu'on veut remplir ses devoirs... devoirs cruels, repartit le Chevalier, n'êtes-vous faits que pour accabler un malheureux ! *Sophie* qui s'intéressoit envain au sort d'*Opton*, ne put me fléchir, & il fut contraint de retourner à Londres. J'ignore si cette action prendra chez les femmes, mais je sçais que c'est celle de ma vie qui m'a le plus coûté : le Chevalier étoit aimable, vertueux, je l'adorois, & maîtresse de le voir, j'ai pu l'éloigner ; concevra-t-on ce sacrifice ? je ne sçais s'il est commun, mais je sens encore qu'il est pénible. *Opton* absent ne rendit pas mon ame plus tranquille, son image sans cesse présente à mes yeux,

me présentoit le plus aimable des mortels ; & je ne pouvois le voir sans rougir , je veux dire sans sentir cette émotion qui trouble l'ame même en l'agitant.

Le Chevalier éloigné de son amante , régnait toujours auprès d'elle ; *Sophie* dépositaire de ses secrets , me juroit pour lui un amour éternel : sensible aux vœux d'*Opton* , mais attachée inviolablement à mes devoirs , j'aurois été fâchée qu'il ne m'aimât pas , lors même que je protestois que je ne répondrois jamais à sa flamme ; étoit-ce vanité ? non , ce sentiment m'auroit rendu fautive , & j'aurois été humiliée en affectant de paroître ce que je n'étois point ; l'inclination faisoit tout , mais la raison lui commandoit. L'hiver me ramena à la Ville dans le tems même qu'une affaire de famille obligea *Nalbour* de se rendre en Bourgogne ; jamais séparation ne fut si tendre , jamais elle ne m'arracha plus de larmes ; sans époux , sans amis , que devenir dans un climat étranger , où je n'avois pour ressource que la société d'un homme que j'aimois assez pour le craindre ?

Philosophie au sein de Londres , je m'attachai à connoître les Auteurs ; l'étude que j'avois faite , à la campagne , de la Langue Angloise , m'avoit mise dans le cas de lire tous les Ouvrages qui avoient paru dans cette Langue qui étoit à peine connue en France. Ces tems d'ignorance ne sont plus ; on ne voit par-tout que des especes d'Auteurs qui se piquent d'entendre l'Anglois qu'ils

traduisent dans leur Langue qu'ils ne sçavent pas parler. Considérez chez le Peuple des Littérateurs, comme des hommes extraordinaires, on est convenu d'avoir pour eux cette vénération ridicule, dont jouissent tous les êtres étrangers : quelques François se sont établis une sorte de réputation sur le prétendu mérite d'une traduction ; admis dans le sanctuaire des Muses, ils ont bientôt oublié qu'ils ne devoient leur gloire qu'à un Maître de Langue. L'Auteur qui publie mes Mémoires, a parlé des traductions dans un Ouvrage qui vient de paroître *, & lorsqu'il a dit qu'il y avoit peu de mérite à traduire, il n'a pas prétendu qu'on devoit dénigrer tous les ouvrages qui sont portés d'une Langue dans une autre. Un Traducteur doit tenir dans la Littérature dans le rang qu'un Colporteur dans la Librairie ; un homme qui n'a pas le talent de penser, mérite toujours quelques égards pour nous faire apercevoir ce que les autres ont imaginé. ¶

Le Chevalier que je ne voyois plus chez moi, n'en étoit devenu que plus amoureux,

* Essai historique sur la maniere de juger des hommes.

¶ On ne prétend, encore un coup, parler ici que de ces hommes qui ne sçavent que traduire, tel qu'étoit *Dacier* ; ceux qui pensent & qui traduisent avec choix, méritent des éloges. On estime *M. l'Abbé Prevost*, *M. de la Place*, & quelques autres.

mais obligé d'expier l'imprudence de mon mari, il vivoit malheureux, parce qu'il étoit éloigné de l'objet de sa flamme. Mylady *Sidney*, dont j'avois fait la connoissance à la campagne, tenoit maison, & *Opton* qui lui étoit attaché par une amitié très-étroite, ne la quittoit point, sur-tout depuis ma liaison avec Mylady *Sydney* : convaincu de mon amour pour lui, il ne pouvoit concevoir comment je lui résistois, & plus étonné encore du refus que je faisois de le recevoir, il voulut éprouver mon caractère, en feignant de tourner ses vœux vers Mylady *Sidney* : celle-ci qui étoit d'intelligence avec le Chevalier, joua la tendresse, & mon cœur timide fut la dupe de ce projet : je devins jalouse, & je justifiai par-là que le caprice & la légèreté n'avoient eu aucune part aux sentimens dont j'étois pénétrée pour *Opton*. Mylady qui étoit son amie, on ne peut davantage, écrivoit au Chevalier qui répondoit fort tendrement, & ces lettres me parvenoit par un artifice grossier dont j'étois toujours la victime : le véritable amour est crédule, celui qui est défiant est moins sincère. *Opton* qui ne manqua pas de s'apercevoir de mes inquiétudes, ne travailla qu'à les augmenter ; de concert avec Mylady, ils se faisoient un plaisir de mes agitations ; j'avois beau vouloir excuser le Chevalier sur les dédains & les mépris affectés que je n'avois cessé de lui marquer depuis son départ de ma campagne, une femme piquée n'excuse rien, outragée même,

même , lorsqu'elle offense , elle veut punir quand elle a des torts ; ces idées qui m'emportoient , me firent une illusion si pressante , qu'elles me livrerent à une démarche dont je devois rougir : le penseriez-vous , Madame , ou pour mieux dire , pourrez-vous en douter , quand vous connoîtrez le cœur humain ? J'écrivis à *Opton* que je priai avec aigreur de se rendre chez moi à la réception de mon billet.

Le Chevalier qui ne put douter que son manége avec *Mylady Sidney* n'avoit fait effet , obéit promptement à mes ordres : j'étois à ma toilette quand il entra , mes femmes qui virent mon trouble , se retirèrent , & seule avec *Opton* je lui ordonnai de sortir. Le Chevalier , consterné de ce propos , étoit déjà à la porte de mon cabinet , lorsqu'abandonnée à des transports furieux , je le rapellai : je ne sçai que trop , lui dis-je , pourquoi vous me fuyez , perfide ! ce n'étoit pas assez de m'abandonner dans le tems que vous me deveniez le plus cher , dans le tems où régnant en Souverain sur mon cœur , vous pouviez faire le bonheur de ma vie , du moins en ne me méprisant pas ; ce premier outrage ne suffisoit point à vos projets , il falloit joindre la barbarie à l'ingratitude , en me sacrifiant à une femme que vous n'avez sans doute aimée que pour mettre le comble aux malheurs de ma vie : allez , fuyez une amante trop insultée pour vous pardonner ; essayez de vous justifier ,

ce feroit vous rendre plus coupable encore.

Le Chevalier , dont l'étonnement augmentoit à chaque mot , ne put tenir à un propos que j'avois la foiblesse de croire juste alors , & en me demandant si c'étoit bien à lui que mon discours s'adressoit , il ne fit qu'aigrir ma douleur : osez-vous , continuai-je toujours sur un ton de reproche , qui , tout injuste qu'il est , flatte ceux contre lesquels on l'emploie ; osez-vous bien , ingrat , douter de la perfidie la plus affreuse , & Mylady *Sidney* ... mais , quand il seroit vrai , repartit *Opton* , que j'aimasse Mylady , quels reproches seriez-vous en droit de m'en faire , vous qui m'avez défendu jusqu'au plaisir de vous voir chez vous ? on n'est inconstant que lorsqu'on est aimé , ai-je jamais pu l'être ? Et oui , repris-je , en adoucissant ma voix , & en jetant sur le Chevalier un regard de tendresse qui n'exprimoit que mieux les sentimens de mon cœur ; oui , *Opton* , vous êtes aimé. Ah , Ciel ! s'écria le Chevalier , hors de lui-même , rien n'est comparable au plaisir que cet aveu me fait ; de grace , adorable Comtesse , daignez le répéter encore ? *Opton* à mes genoux jouissoit de la douceur de s'entendre dire qu'il étoit aimé , & cette déclaration , qu'il attendoit peu dans ce moment , mettoit le comble à ses vœux : trop heureux alors de se renfermer dans les bornes d'un sentiment délicat , *Opton* ne desiroit que l'agrément de rester à mes pieds , & je

n'en étois que plus à mon aise ; il y a des circonstances critiques qu'une femme surmonte souvent moins par sa propre vertu, que par la timidité ou la mal-adresse d'un amant. *Opton* étoit encore à mes genoux, lorsque mon mari entra, le Chevalier que ce contre-tems embarrassoit, voulut se lever, mais le Comte courant à lui, exigea qu'il se tint en place, & nous forçant de rester tous les deux dans l'attitude où nous étions, il demanda à *Miss Otwai*, qui le suivoit, si la position n'étoit pas charmante. Après ce préliminaire, *Courmont* me félicita sur ma version : d'honneur, dit il, le Chevalier est aussi aimable qu'un François, & vous avez bien fait de l'écouter : *Miss Otwai* mêa ses impertinences à ce propos indécent, & je devins le jouet de ces deux étourdis. *Opton*, que les mauvaises plaisanteries de mon mari avoient excédé, sortit ; celui-ci voulut le retenir par de nouvelles railleries ; le Chevalier indigné regarda fièrement mon mari, & les choses auroient été sans doute portées plus loin, si un de mes regards n'eût arrêté *Opton* qui rentra dans son caractère, & prit congé de nous avec une politesse tranquille, qui ne laissa pas même des soupçons. Seule avec *Miss Otwai* & *Courmont*, je n'en fus pas mieux, les bons mots recommencerent, & je me vis pour le reste de la journée en butte à des propos odieux.

On servit peu de tems après, & la con-

versation roula sur *Cantorbury*, dont on ne cessa de nous vanter les charmes : la prudente *Miss Otwai* n'oublia pas sur-tout ceux qu'elle avoit goûtés avec le Comte ; il est des femmes à qui rien ne coûte que la décence. Vous ne devineriez jamais , disoit *Miss Otwai* , que toute esclave que je sois des plaisirs , je n'en goûte plus depuis près de huit jours , & à moins que mon imagination ne me fournisse dans peu quelques nouveaux amusemens , je prendrai congé de vous. Ce compliment , qui ne flattoit pas beaucoup *Courmour* , ne fit que l'égayer , & après un déluge de bons mots sur une matiere qui paroïssoit n'avoir été placée là que pour faire briller l'esprit du couple amoureux , on se retira.

Miss Otwai à qui il ne manquoit , pour se perdre entièrement , que de rendre ses idées publiques , fit insérer dans les Gazettes cet avis.

» *Miss Otwai* a trente-six ans , & les hom-
» mes qui ne sont pas prévenus , ne lui en
» donneroient que vingt-cinq ; elle a de l'a-
» grément dans la conversation , & mille
» autres qualités fort estimables , dont il
» n'est pas question de parler ici ; avec tous
» ces avantages *Miss Otwai* s'ennuie , par-
» ce qu'elle croit avoir épuisé tous les plai-
» sirs ; elle promet 100 Guinées au premier
» étranger dont les idées vives pourront
» imaginer quelques amusemens singuliers ;

» si l'inventeur est citoyen , elle lui donne
» la main : cette annonce est un contrat en
» forme. »

Je reconnus *Miss Otwai* à ce trait de folie ; mais ce qui le suivit jetta plus de surprise dans mon cœur ; huit jours se passerent sans qu'elle eût trouvé ce qu'elle desiroit ; ce n'est pas qu'il ne se présentât un grand nombre de gens qui prétendoient récréer les sens de *Miss Otwai* , en lui faisant goûter des agrémens dont l'idée même lui avoit été inconnue jusqu'alors : des Poètes emphasés venoient lui reciter des Tragédies extraordinaires , où des Princesses Grecques disputoient de poumons pour faire ronfler des vers durs , aussi étrangers à leur situation qu'aux mœurs de leurs siècles. *Miss Otwai* qui ne trouvoit dans ces tirades que l'ennui de l'uniformité , congédioit les Poètes , & ne faisoit pas un accueil plus favorable à tous les autres originaux qui avoient osé se persuader qu'ils l'amuseroient. Certaine d'avoir tout vu , *Miss Otwai* écrivit à *Courmont* le Billet suivant.

J'ai assez vécu , Monsieur le Comte , consultez votre cœur , & soyez Anglais ; Adieu.

Je pris ce second Billet pour un nouveau trait de folie , mais je ne pensois point qu'il pût annoncer celle qui arriva ; le Comte volla chez son amante , il la trouva tranquille dans un fauteuil , elle lisoit Pope , & montrant à *Courmont* la coupe empoisonnée dont elle venoit de s'abreuver , elle atten-

doit son dernier moment avec ce calme qu'on ne doit jamais attendre d'une femme. & sur-tout de celle qui n'a connu que les plaisirs ; le Comte , attendri de ce spectacle , & remué par les sollicitations de Miss *Otwai* , demanda une autre coupe , qu'elle eut la cruauté de lui présenter elle-même ; *Courmont* prit le poison des mains de son amante , & l'avalâ en la serrant entre ses bras. Quel courage ! ne peut-on être grand que dans le crime ? Miss *Otwai* avoit préparé elle-même les breuvages , & elle sçavoit l'instant auquel ils devoient faire leur effet. Le Comte qui pensa alors à son fils , & j'ose dire à moi-même , m'envoya prier , par un Laquais de son amante , de venir le joindre sans perdre un instant ; des idées odieuses se présentèrent alors à mon esprit , & j'allai congédier le domestique , quand il m'apprit que mon époux se trouvoit mal ; toutes mes répugnances cessèrent à ce mot , & je volai chez Miss *Otwai* ; que vis-je ? hélas ! quel spectacle effrayant se presenta à mes yeux. Cette femme expirante tenoit mon mari entre ses bras , & conjuroit le Ciel de retarder l'instant de sa mort , pour avoir le plaisir de rendre le dernier soupir avec le Comte ; jugez de mon émotion à ce discours : tremblante aux genoux de mon mari , je l'interrogeois en vain sur la cause de la pâleur qui couvroit son visage ; tranquille dans le sein de mes douleurs , il me refusoit jusqu'aux plaisirs de soulager ses maux ; & j'aurois peut-être ignoré que

Le poison alloit l'arracher d'entre mes bras, si Miss *Otwai*, elle-même, n'avoit pris soin de m'en instruire en expirant. Toute aux desirs de sauver mon mari, j'ordonnai qu'on m'aportât du contrepoison; soins superflus, me dit le Comte, qui pouvoit à peine s'exprimer, tout est fini pour moi, ayez soin de mon fils, & jurez à ce moment, si vous voulez que je meure sans regrets, que vous ne vous remarierez jamais; de tels sermens, lui répondis-je, en pleurant, m'offensent; je ne veux rien vous jurer, mais je vous promets de vous obéir: l'antidote arriva à l'instant, mais le Comte l'avoit prévu, il n'étoit plus tems, & il expira en me serrant d'une main, & portant l'autre sur celles de Miss *Otwai*, dont il prononça encore le nom. J'avoue que la douleur dont je fus agitée en ce moment funeste, ne put dérober des réflexions, qui, pour être communes à mon état, n'en étoient pas moins étrangères à la situation horrible où je me trouvois; je connoissois assez mon cœur pour me juger d'après lui, & je ne pouvois penser qu'une coquette, je dis moins, qu'une maîtresse put jouir de ce délire qui, soumettant tout à ses desirs, fait un esclave d'un amant.

Courmont mouroit pour Miss *Otwai*, qui aimoit trop pour être attachée à un homme qui l'adoroit; & moi... ne croyez pas, Madame, que je vais me louer, mais devois-je être sacrifiée à une Maîtresse? Eh, quelle Maîtresse encore!

Ces premières idées suspendirent la violence de ma douleur, mais elles ne la différèrent pas ; j'oubliai mes ressentimens pour n'écouter que mes regrets, & je pleurai mon mari, comme si j'avois été moi-même la cause de sa mort.

Les domestiques de *Miss Otwai*, témoins de mes larmes & de la catastrophe qui venoit de les occasionner, me forcèrent, par leurs instances & par leurs persécutions, de retourner chez moi. Mon époux qu'on avoit dérobé à mes regards, étoit placé dans un cabinet voisin de l'appartement où l'aventure venoit d'arriver ; j'y volai, & serrant son ombre entre mes bras, je lui dis toutes ces choses tendres que le chagrin inspire à une âme sensible. Hélas ! que dans ce moment funeste j'eusse été heureuse, si en immolant ma vie j'avois pu sauver la sienne !

Rentrée dans mon Hôtel, j'appellai *Sophie* : mais cette tendre amie n'y étoit plus, le Ciel avoit semblé ne l'avoir arrachée de mes bras que pour me punir. *Bernon* fit des efforts imaginables pour me consoler ; mais avec un cœur sensible on ne revient pas aisément d'une impression violente : le Comte, mort dans les champs de la gloire, auroit été pour moi un objet de regrets ; que devoit-il être en s'assassinant lui-même à mes yeux, & pour qui ? ... nouvelle douleur qui naît d'une réflexion accablante. A peine fus-je remise un peu des premiers momens de ma situation, que j'écrivis à l'Ambassadeur de

France l'histoire affreuse dont je venois d'être le triste témoin & la malheureuse victime. Ce Ministre ne m'avoit pas encore répondu , quand une troupe d'Archers investit ma maison : deux d'entr'eux monterent , & me prièrent de les suivre ; la résistance est vaine , d'ailleurs étois-je capable d'en faire ? J'obéis & je fus conduite dans les prisons les plus affreuses ; ce n'étoit pas assez d'avoir perdu mon mari , il falloit encore qu'on ajoutât à ma douleur , en m'imputant cette perte. Le Ministre , dont je viens de parler , ne fut pas plutôt instruit de ma détention , qu'il me reclama ; mais on lui répondit que l'affaire étant portée par devant les Juges ordinaires , c'étoit à ce Tribunal à prononcer sur mon sort. Cette réponse annonçoit une procédure criminelle dont je vis bientôt les apprêts ; on m'interrogea , on entendit des témoins ; & prête à être condamnée , j'ignore sous quels prétextes , l'Ambassadeur m'écrivit que malgré mon innocence dont il étoit persuadé , des témoins déposoient contre moi , & qu'indépendamment de ses sollicitations , j'aurois été la victime de cette affaire , si le Chevalier *Opton* , dont l'appui étoit recommandable , ne s'étoit vivement intéressé pour moi , & que je ne devois qu'à ses soins la liberté qu'on alloit me rendre. Je finissois la lecture de cette lettre , quand *Opton* entra dans la prison ; touché de la situation d'une femme dont il connoissoit l'innocence , il ne put retenir ses larmes. Quoi ,

lui dis-je, n'étois-je pas assez infortunée de vous aimer, falloit-il encore que je vous fusse attachée par les nœuds puissans de la reconnoissance ? Vous ne me deviez rien, reprit le Chevalier en me donnant la main, venez embrasser Mylady *Sidney* qui vient vous chercher elle même : où donc est-elle repartis je ? en disant ces mots j'aperçus Mylady qui m'attendoit dans la cour de la prison, je volai à elle, & après les embrassemens les plus tendres, nous montâmes en Carrosse, & nous prîmes le chemin de mon Hôtel. Mon mari à qui je n'avois pas même pu rendre les derniers devoirs, m'inquiétoit ; mais je fus bientôt rassurée par Mylady qui m'aprit que le Chevalier avoit rempli mes propres obligations avec un soin exact. Londres qui me devenoit odieux, & plus que tout cela l'intérêt de mon fils, me rapelloit en France; *Opton*, que des raisons, qu'on imagine aisément, ne m'avoient pas permis de recevoir chez moi, me voyoit tous les jours chez Mylady *Sidney* qui me pressoit en vain de me rendre aux desirs du Chevalier, en lui accordant ma main. Liée par une parole que je regardois comme sacrée, moins encore que par l'attachement que j'avois pour un fils aimable que je voulois faire régner seule dans mon cœur, je triomphai pendant assez long-tems de moi-même ; mais une ame tendre & sensible tient-elle contre l'amour uni à la reconnoissance ? Les embrassemens du Chevalier, son nom, son mérite,

les sollicitations de Mylady *Sidney* me forcèrent... eh, non, ma passion pour *Opton* fit tout, & j'osai devenir infidelle à mes sermens & à mon fils, en lui faisant espérer que je m'unirois à lui, si-tôt que je serois dégagée d'une quantité d'affaires domestiques qui m'obligeoient de partir à l'instant pour Paris. *Opton*, sans me consulter, remercia le Parlement, & donna au Roi sa démission d'une Charge qu'il avoit à la Cour; le projet du Chevalier étoit de me suivre en France, où plus tranquille qu'à Londres, il vouloit attendre que j'effectuasse ma promesse; mais la bienséance, peut être un motif plus puissant; mon devoir qui me rapelloit à moi-même, ne me permit point de condescendre aux desirs d'*Opton*, & je lui ordonnai de demeurer en Angleterre jusqu'à ce que je lui écrivisse de se rendre à Paris ou en Bourgogne. Le Chevalier étoit trop amoureux pour me croire sincère, il pensa que mes refus actuels n'étoient qu'une défaite qui éloignoit pour toujours la parole que je lui avois donnée, & après m'avoir prodigué tous ces noms outrageans dont l'amour n'est jamais irrité, il me déclara qu'il vouloit absolument m'accompagner; je tâchai de lui prouver, par des raisons convaincantes, combien cette démarche indécente jetteroit de ridicule sur moi en Angleterre & en France. *Opton* aveuglé par sa passion ne voulut pas se rendre à mes raisons, & je fus contrainte de le menacer de mon indignation, s'il me suivoit:

ordres cruels que vous allez peser à mon cœur ! je partis les yeux baignés de larmes ; *Mylady Sidney*, dans le sein de laquelle je les épanchois , ne voulut point se faire honneur de mes pleurs , elle s'aperçut bien que le Chevalier me les arrachoit : momens funestes, de quelle séparation ne fûtes-vous pas témoins ! *Opton* tremblant cédoit à sa douleur ; & me pressoit de révoquer un ordre barbare ; la voix de mon devoir plus puissante alors que celle de l'amour me rendit insensible , & je partis avec ma femme de chambre & deux laquais.

Arrivée le même soir à Cantorburi, je descendis dans l'Auberge où j'avois couché en allant à Londres. Livrée entièrement à mes maux , je ne voulus point de témoins de mes regrets, & je soupai seule ; l'envie que j'avois de partir à la pointe du jour me mit dans le cas de me retirer de bonne heure. Il y avoit près de deux heures que , pressée par la fatigue , je jouissois du repos, quand éveillée tout-à coup par *Bernon* qui couchoit auprès de moi , je ne vis que des flammes , & je n'entendis que des cris ; la maison même où nous étions , embrasée par un incendie qui venoit de consumer celle qui la touchoit , nous menaçoit d'une mort prochaine. *Bernon* crioit en vain , chacun occupé pour soi-même ne songeoit qu'à se parer d'un danger qui de minute en minute devenoit plus évident. Déjà la flamme dévorante avoit gagné les poutres de mon appartement ;

Bernon que la fumée alloit suffoquer , ouvrit une fenêtre au bas de laquelle elle voulut sauter malgré mes prières ; mais cette pauvre fille , victime de sa crainte , expira en tombant : il ne me restoit plus que la porte , mais le feu qui perçoit à travers une cloison , ne me laissa pas douter que le péril portoit du côté même où je croyois l'éviter ; quels instans ! la crainte , le désespoir régnaient absolument sur mes sens , alloient peut-être me forcer à prévenir le moment horrible ; lorsque je vis briser la porte de ma chambre par un homme qui m'arracha à une mort certaine , en me portant entre ses bras à travers les flammes qui couvroient nos têtes. Arrivée dans une maison voisine , je tombai dans un évanouissement occasionné sans doute par la crainte qui m'avoit saisie ; des femmes qui m'environnoient me secoururent assez à propos pour me faire revenir promptement , & mes premiers soins , après avoir récupéré la connoissance , furent de demander quel étoit mon libérateur : occupé maintenant , me répondit-on , à sauver vos effets exposés au pillage qui suit ordinairement un incendie , il paroîtra bientôt. Ah , Ciel ! m'écriai-je , montrez-moi ce mortel vertueux , & que devenant l'objet de la reconnoissance la plus vive , il puisse connoître à quel point je suis sensible à l'action la plus généreuse : ah , Chevalier ! me disois-je tout bas , c'est à vous que je

devois ce dernier bienfait, si j'avois permis que vous m'accompagnassiez... A peine eus-je achevé de proférer ces mots, qu'*Opton* entra ; voilà, Madame, me dit-on, en me le montrant, voilà votre libérateur : quoi, Chevalier, m'écriai-je, ne m'avez-vous défobéi que pour me sauver ! *Opton* en serrant tendrement mes mains, vouloit se justifier de n'avoir pas suivi mes ordres, en tâchant de me persuader qu'un pressentiment secret sur les dangers de ce voyage, l'avoit forcé à me suivre malgré moi ; me permettez-vous, dit-il en finissant, de vous accompagner jusqu'à Paris ? Ah, Chevalier ! repris-je, quel moment choisissez-vous pour me faire une demande si contraire à mon devoir ? ... Respectez-moi assez, continuai-je, après quelques minutes de réflexion, pour ne point me presser ; je vous dois trop pour pouvoir vous refuser une grâce qui n'auroit que les apparences contr'elle ; mais ne me mettez pas dans le cas de vous accorder ce que je vous dois. Quoi, ma chère Comtesse, répartit *Opton*, serez-vous toujours injuste pour moi ? & pousserez-vous la cruauté jusqu'à me refuser de respirer le même air que vous ? ... Vaincue à la fin par des raisons trop puissantes pour tenir long-tems contre moi, je permis au Chevalier de venir en France ; mais j'y joignis une condition qui lui parut dure, quoique la décence l'exigeât ; je voulus qu'il retournât à Londres, d'où il ne partiroit qu'après avoir reçu une lettre

que je promis de lui écrire à mon arrivée à Douvres ; *Opton* m'obéit avec des regrets qui me le rendirent encore plus cher. Je lui écrivis effectivement en arrivant dans cette Ville , mais ma lettre qui étoit moins un billet amoureux , qu'un gage de ma parole , étoit conçue de façon à éloigner le Chevalier , s'il avoit été moins amoureux. De Douvres je passai à Calais où je fis rendre les derniers devoirs à l'infortunée *Bernon* que j'avois transportée avec moi , & après deux jours de marche j'arrivai à Paris.

Mon fils jouit de mes premiers transports ; fruit précieux d'un nœud sacré , image d'un homme à qui j'étois encore attachée par une parole respectable , & plus que tout cela , l'objet de la tendresse la plus vive : le jeune Marquis réunit tous les soins de ma vie ; il touchoit alors sa septieme année , c'est le tems heureux où la voix de l'honneur & l'amour de la gloire doivent entrer dans le cœur , quand le Ciel qui fait tout ne les y a pas placés. Je rapellai mon fils auprès de moi , & je substituai des livres utiles au fatras de Latin dont on commençoit de lui meubler l'esprit. Le Ministre de la Guerre qui n'avoit pas perdu de vue les services de mon mari , accorda à son fils un Régiment d'Infanterie , à la tête duquel il marcha à l'âge de quatorze ans : sans me faire illusion sur son mérite , j'ose dire qu'il joignoit alors au courage qui lui étoit héréditaire , des ta-

lens qu'on ne peut pas même soupçonner dans un enfant de cet âge.

Opton arriva huit jours après moi ; absent , je le desirois ; mais à peine je le vis , que j'aurois voulu qu'il fut encore à Londres. L'Ambassadeur d'Angleterre me le presenta ; cet arrangement dont nous étions convenus , ménageoit les bienséances , sur lesquelles je conviendrai qu'on n'est pas absolument en garde à Paris. Le Chevalier ne fut pas longtemps sans me parler de son amour ; sa fortune étoit brillante , & le Ministre de la Cour de Londres qui lui étoit attaché par les liens du sang , vint lui-même appuyer les prétentions de son Parent : recommandations inutiles , *Opton* pouvoit sur mon cœur plus que personne ; mais mon devoir étoit plus puissant que mon amour : je résistai longtemps sans en annoncer le motif ; mais le Chevalier , qui devenoit de jour en jour plus pressant , imaginant des prétextes qui m'offensoient , m'arracha enfin la cause de mes refus. Malgré l'idée avantageuse qu'il avoit de moi , il ne put se persuader qu'esclave d'une parole bisarre , je fusse capable de lui sacrifier mes vœux & mes plaisirs : vous avez beau , me disoit le Chevalier , m'opposer un serment , est-il juste , & quand il le feroit , en est-il que l'amour & la vertu unies ne puissent violer ? parlez-moi sans fard , une autre passion ne vous tient-elle pas asservie ? Vous aimiez , dit-on , avant d'avoir épousé

épousé le Comte ; rendue à vous-même , n'avez-vous pas repris vos premiers fers ? Ne me cachez rien , je vous aime assez pour vous sacrifier jusqu'à ma tendresse ; quelque infortuné que je sois éloigné de vous , j'oublierai mes malheurs quand je sçaurai que vous êtes heureuse ; un amant moins sensible , ne pouvant vous subjuguier par la force de sa passion , emploieroit peut-être pour vous vaincre des motifs de convenance que l'intérêt ne fait valoir que pour deshonorer l'amour : je vous ai sacrifié mon rang & une partie de ma fortune , mais je rougirois de devoir votre main à des considérations aussi minces eh bien , chere Comtesse , continuoit le Chevalier , en se jettant à mes genoux , vous laisserez-vous toucher , & votre amant pourra-t-il espérer de vous être attaché par des nœuds éternels ? Voilà mon espoir , vous le sçavez , tout autre sentiment feroit un outrage , & mon cœur en est incapable ; vous ne répondez point , je le vois , ma disgrâce , exprimée par votre silence , est au comble , & il ne me reste qu'à rejoindre ma triste Patrie Emue de ce discours , vingt fois je vis voler mon cœur au-devant du parjure , & vingt fois je jouis du plaisir flatteur de triompher : victoire cruelle , que vous coûtez à une ame sensible !

Ce n'étoit pas assez que mon devoir me forçât de tourmenter un homme que j'adorois , il falloit qu'il ajoutât encore à cette injustice la douleur d'avoir dérangé sa for-

tune. *Opton* en quittant Londres avoit sacrifié son rang, comme je l'ai déjà remarqué; & obligé par mes rigueurs de retourner en Angleterre, il se trouvoit isolé dans une Cour brillante où il avoit représenté autrefois avec dignité : un favori qui abandonne la Cour est bientôt oublié; en vain veut-il reparôître, sa fortune passée en d'autres mains ne lui laisse que le regret de voir que l'estime ne suit pas toujours la vertu, & Citoyen inutile dans un Pays où il s'étoit acquis de la considération, ceux mêmes qu'il a élevés ne le regardent qu'avec cette basse indifférence que la stupide grandeur affecte pour humilier le mérite modeste. Ces idées qui m'occupoient, étoient bientôt écartées par un sentiment plus tendre, & je me reprochois quelquefois de m'être arrêtée à des considérations qui étoient étrangères à l'amour. Plus *Opton* me pressoit de couronner ses feux, plus mon cœur sensible étoit forcé de combattre les obstacles qu'un funeste devoir lui oposoit : disposé à chaque instant à retourner dans sa patrie, je semblois l'arrêter près de moi, même en lui ôtant jusqu'aux ressources de l'espoir : ascendant cruel, qui, en formant mon supplice, faisoit le malheur du seul homme que je croyois digne d'être heureux. Cependant j'allois enlever au Chevalier jusqu'au plaisir de me voir, parce que, disposée à retourner en *Bourgogne*, j'étois constamment déterminée à ne pas lui permettre de m'y accompagner, & cette sé-

paration , que je retardois par des raisons qu'on devine aisément , me préparoit un combat violent plus encore à redouter pour moi que pour *Opton*. L'Intendante de Moulins arriva alors à Paris ; les premières obligations que j'avois eues à M. de *Querman* pouvoient renaître , & j'étois charmée d'avoir pour cette femme cette sorte de considération qu'on attribue à l'amitié , & qui n'est que l'effet du ménagement. Madame de *Querman* me prévint , & son goût pour la Cour l'attacha bientôt au *Chevalier*, non qu'elle lui trouvât l'air courtifan , mais parce qu'on l'avoit prévenue qu'il l'avoit eu long-tems.

Je vis avec quelque plaisir le goût que l'Intendante avoit pour *Opton* , & peut-être mon cœur n'en ressentit pas moins de la résistance qu'il fit. Le *Chevalier* , en proie aux agaceries de Madame de *Querman* , fut bientôt livré à de nouvelles prévenances , & Madame de *Moreval* , la femme de France la plus aguerrie , établit ses prétentions. *Opton* , qui détestoit tout ce qui tenoit aux apprêts de la coquetterie , ne fut pas plus sensible aux mines de celle-ci , qu'il l'avoit été aux grimaces de l'autre. Madame de *Moreval* , qui avoit l'honneur de se respecter seule , exigeoit des ménagemens de ceux-mêmes avec qui elle s'étoit deshonorée ; une figure indécente & hardie , des yeux audacieux , & le maintien d'une fille du monde pour laquelle on la prenoit souvent , ne lui

avoient pas ôté un air de dignité qu'elle avoit une envie si forte d'acquérir, qu'elle le gardoit même au sein du plaisir : indécente avec un faux ton de vertu, elle vouloit qu'on jugeât de sa conduite par sa naissance, & elle avoit la manie de se croire prodigieusement noble ; complaisante cependant malgré sa vanité elle étoit accoutumée à faire des avances qui ne lui réussissoient pas toujours ; rebut d'un petit Poète subalterne, elle s'étoit attachée à un nombre de personnages singuliers, que le lendemain avoit rendus inconstans, & fatiguée sans doute de médirent de la légèreté des François, elle avoit cru trouver dans *Opton* des sentimens épurés qu'elles n'étoit en état d'inspirer à personne ; piquée d'essuyer des dédains avec lesquels l'usage auroit dû la familiariser, elle résolut de se venger du *Chevalier*. Madame de *Moreval* étoit d'une bêtise équivoque ; qui ne la rendoit que plus à craindre ; son mari d'ailleurs qui se joignoit ordinairement à ses vengeances, punissoit par des petites satyres le mépris qu'on avoit pour sa femme : Poète de condition, il sçavoit faire une épigramme, une satire aussi maussadement que personne ; telles étoient les armes qu'il employoit de sang froid ; le délire, qui le travailloit souvent, l'emportoit au-delà de son caractère, & il devenoit brave dès qu'il ne se connoissoit plus, si on peut appeller bravoure un sentiment que la raison & l'honneur n'éclaircissent point. La *Moreval*, qui s'étoit plainte

à son mari des dédains d'*Opton*, lui fit partager son ressentiment ; assez méprisable pour afficher sa honte , il cherchoit le comble du deshonneur dans le libertinage de sa femme qu'il avoit la bassesse d'appuyer. C'est dans ces sentimens odieux que *Moreval* alla joindre *Opton* , son début fut un mélange de bassesse & de grandeur , qui n'émut point l'Anglois ; piqué de voir sa démarche sans effet , il devint furieux , je veux dire qu'il montra du courage ; les propos s'échauffèrent , & *Moreval* exigea que le *Chevalier* lui rendit raison de la conduite qu'il venoit de tenir , en ne répondant point aux agaceries de sa femme. *Opton* , qui n'étoit pas encore assez au fait de *Paris* , pour avoir vu des maris de cette espece , crut que *Moreval* plaisantoit , & continuant sur le ton badin , il alloit l'éconduire à force de raillerie , quand celui-ci , emporté par un mouvement impétueux , mit l'épée à la main , & déjà *Opton* avoit repoussé deux coups , lorsque son valet de chambre , attiré par le bruit des lames , entra ; la querelle , suspendue par l'arrivée de ce domestique , fut renvoyée à l'entrée de la nuit , & les deux Champions se donnèrent un rendez-vous : le *Chevalier* , vainqueur ou battu , alloit se perdre , si le délire de *Moreval* , qui n'avoit ordinairement qu'un premier accès , n'eût arrêté son courage en le faisant rentrer dans sa situation accoutumée ; cette première action fut suivie d'une aussi cou-

pable encore ; Madame de *Moreval* , instruite du rendez-vous , fit avertir un Exempt des Maréchaux de France , & *Opton* fut arrêté , tandis que son prudent adversaire louoit bassément dans les foyers toutes les misères publiques que le mauvais goût des Grands aprouvoit. Je fus informée le lendemain à la pointe du jour de la détention du Chevalier , & j'avoue que je me sentis indignée contre lui , quand j'appris que c'étoit avec *Moreval* qu'il s'étoit battu ; car n'étant point prévenue sur tout ce qui s'étoit passé , & ne connoissant pas encore le caractère de son ennemi , je crus naturellement que celui-ci , offensé des bontés que sa femme avoit pour *Opton* , avoit voulu en tirer raison de l'amant à qui elle les prodiguoit ; une sorte de jalousie , plus encore que mon devoir , excita en moi un dépit dont les suites furent funestes au Chevalier. Madame de *Querman* , qu'une fête publique apelloit en Bourbonnois , me proposa d'aller passer quelques mois à Moulins ; étourdie sur la conduite d'*Opton* , j'acceptai l'offre sans balancer : je conviendrai même que *Sophie* , qui devoit s'y rendre , n'eût aucune part à ma résolution ; livrée entièrement à ma colere , je n'écoutai qu'elle. Une Lettre qu'*Opton* m'écrivit du Fort-l'Evêque , à l'instant de mon départ , ne fit qu'irriter mon dépit , & je la lui renvoyai sans la décacheter : conduite cruelle dont j'avoue que j'ai rougi plus d'une

fois : qu'étoit donc devenue alors cette ame sensible & généreuse que vous m'avez connue jusqu'ici ? Assez barbare pour refuser des secours à un mortel vertueux , j'eus l'inhumanité de le juger sur un seul trait , & d'oublier , en le condamnant , tout ce que son amour , sa constance & sa générosité avoient fait pour moi ; c'est sous ces injustes auspices que j'arrivai à Moulins. Madame de *Querman* entra en petite Souveraine dans la Généralité ; haranguée par tous les Maires des Villes du Bourbonnois où nous avions passé , elle avoit reçu ces honneurs avec une indifférence dont je ne pus m'empêcher de lui demander la cause ; Paris , Paris , Madame , me répondit-elle , il n'y a que lui seul où une honnête femme puisse vivre , & vous en conviendrez quand vous aurez un peu goûté de ces gens-ci. Madame la Présidente , Madame l'Elue entrèrent alors ; empressées d'embrasser l'Intendante qui les repoussa avec une froideur qu'elles prirent pour de la politesse ; elles s'affirent , dirent assez maussadement des choses fort raisonnables , & après avoir sagement ennuyé la compagnie , elles eurent la complaisance de prendre congé d'elle. Des Petits-Mâtres , presque aussi agréables , remplacèrent les femmes qui venoient de sortir , & nous parlèrent de Paris avec tant de fausseté , que nous jugeâmes qu'ils n'avoient vu que le Luxembourg & les auberges.

Dégagée de la fadeur de ces visites, l'Intendante m'annonça que la Noblesse que nous verrions le lendemain seroit plus ridicule encore ; & j'avoue malgré moi , que je fus forcé de donner dans toutes ses idées. Nous allions nous mettre à table , Monsieur , Madame de *Querman* & moi , quand on annonça le Baron de *Nercé* ; c'étoit un petit homme d'une figure commune, qui partageoit ses jours entre la finance & l'épée , & qui , toujours chargé de dentelles & d'odeurs , parloit méthodiquement de *Barrême* , & de *Puiffegur* ; au froid de l'Intendante , & aux caresses réitérées du mari , je jugeai que le petit *Nercé* , étoit l'amant de quartier de Madame de *Querman* , & je ne me trompai pas.

L'Intendante , sans estimer beaucoup le Baron , n'en disoit rien , & son silence , sur un homme de Province , étoit la marque d'une considération particulière ; *Nercé* faisoit l'ame de notre société , & je pense qu'il étoit le moins ridicule de ceux qui la composoient. Je reçus deux jours après mon arrivée à Moulins , une Lettre du Duc d'*Amerville* , avec lequel j'étois toujours dans une relation intime , il m'apprenoit les détails & les suites de l'affaire du Chevalier , avec *Moreval* , & me marquoit qu'*Opton* ayant obtenu sa liberté , n'attendoit qu'un mot pour voler à mes pieds ; je répondis au Duc , que le Chevalier m'étoit cher par lui-même ,

même , & par les services qu'il m'avoit rendus ; mais que déterminée à ne me remarier jamais , je ne pourrois le voir sans nous rendre malheureux l'un par l'autre ; j'ignore quel effet cette Lettre fit sur le cœur d'*Op-ton* , mais je sçais que d'*Amerville* , qui continuoit à m'écrire , ne m'en parla plus : ce silence que je n'osai le forcer de rompre , m'agitoit presque autant que l'idée du Chevalier ; il est peu de climats où je n'eusse plu ; ce mot n'est pas un éloge , pour peu qu'on connoisse les hommes. Presque toujours délicats sans sentiment , amoureux sans tendresse , leur penchant n'a que les apparences de la vertu.

Le Comte de *Selmont* revenu de son Régiment , pour passer la belle saison dans sa Province , me vit à l'Intendance , & bientôt il contribua à me faire oublier le Chevalier , en portant dans mon cœur les feux dont il étoit embrasé lui-même ; cette passion que j'ai toujours regardée comme une foiblesse indigne de moi , puisqu'elle me faisoit abandonner un mortel aimable , digne de régner sur mon ame par toutes les qualités estimables qui touchent une femme sensée , cette passion , disois je , est un travers de mon cœur , que je n'ai que trop abhorrée : ce n'est pas que *Selmont* ne méritât quelque considération ; bien fait & spirituel , il n'avoit contre lui que cette modestie stupide plus assommante qu'une vanité immodérée ; se

défiant incessamment de lui , il cachoit sous un maintien gauche & un ton humilié, les graces de son esprit , & les vertus de son caractère ; attaché par paresse à une femme qu'il n'aimoit pas , & qui ne méritoit effectivement ni son estime ni son cœur , il falloit qu'un mouvement extraordinaire l'entraînât vers un autre objet , & j'avois sans doute inspiré ce sentiment au Comte de *Selmont*. Madame de *Querman* , qui n'étoit jalouse que pour avoir le plaisir de tracasser , voulut jeter un ridicule sur l'amour du Comte , & sans le petit Baron de *Nercé* , je ne doute point que les choses n'eussent été plus loin ; cet amant avoit des droits incontestables sur le cœur de l'Intendante , & il s'en servoit pour mettre fin à ses mauvaises plaisanteries. Madame de *Selmont* ne fut pas si facile à contenir , le caractère de son mari la servoit contre lui-même ; plus ses dissipations étoient grandes , plus elle vouloit en imposer au Comte , & il sembloit que l'autorité qu'elle exerçoit sur lui , ne provenoit que de l'excès de sa coquetterie ; les manéges les plus usés , ceux mêmes qu'elle frondoit , étoient toujours employés avec succès ; c'étoit dans les bras de *Selmont* qu'elle dénigroit les femmes , qui , voulant éblouir leurs maris , les embrassent au moment même qu'elles leur deviennent infidelles , vieilles ruses dont je vois encore des dupes. Incapable d'attachement & d'estime , elle n'excu-

soit ses foiblesses que sur le caprice , & c'étoit la femme du Royaume qui en avoit le plus ; chaque jour marquoit une fantaisie nouvelle , souvent même son caractère étoit si bisarre , qu'elle avoit jusqu'à deux caprices en vingt-quatre heures , mais jamais le même homme n'en étoit l'objet. Jalouse malgré les fantaisies qu'elle avouoit souvent ne compter pour rien , Madame de *Selmont* trouva mauvais que son mari m'aimât , & pour troubler une passion qui ne l'alarmoit que par vanité , elle souleva contre moi une femme de ses amies qui joignoit au titre de bel esprit une réputation de méchanceté , qu'une fatalité malheureuse attache presque toujours aux talens. Madame de *Rinsac* (c'est le nom de cette femme auteur) ne s'unit avec la Comtesse que dans le dessein de me perdre ; cette indigne action ne dépendoit heureusement ni des brigues de l'une , ni des ouvrages de l'autre , & je vis , sans émotion , un tas de lâches épigrammes baslement coufues dans une espece de Roman qu'un vieux Abbé , galant par humeur presque autant que par état , avoit composé pour donner à la vieille Madame de *Rinsac* un air de célébrité qu'elle avoit la fureur d'acquérir : c'étoit le siècle des femmes qui , entichées de la manie du bel esprit , vouloient être Auteurs ; différentes de celles que nous comptons aujourd'hui dans la République des Lettres , ce n'étoit point par des ouvrages célèbres

qu'elles desiroient que leurs noms passassent à la postérité ; contentes d'être craintes , elles préféroient la réputation d'un esprit dangereux à celle d'un bon esprit , & l'estime n'étoit pour elles qu'un hors d'œuvre qu'elles ne se donnoient pas même la peine de connoître : moins offensée que surprise d'un ouvrage odieux , dont l'opprobre rejaillissoit sur son Auteur , je ne laissai pas que d'adopter une idée imprudente , qui m'offroit un moyen de mortifier Madame de *Rinsac* & la Comtesse de *Selmont* qui l'animoit.

Le Chevalier de *Lamure* se presenta à propos pour me venger ; c'étoit une espece de Gentilhomme qui établissoit son patrimoine sur les persécutions qu'il faisoit aux honnêtes gens : du service , qu'il avoit quitté par des raisons qu'il avoit la discrétion de taire , il entra dans le centre des Muses ; Etranger , au milieu de l'Europe qu'il avoit parcourue , comme dans le sein de sa patrie qui le défavoit , il s'étoit retiré en Bourbonnois , sous le prétexte d'une brouillerie qu'il avoit eue avec la Police , qu'il n'a pu apaiser qu'en la servant ; il travailloit à déchirer quantité d'honnêtes gens qu'il haïssoit par représailles : pardon , Madame , si je confiai le soin de ma vengeance à un homme aussi odieux : le Chevalier de *Lamure* me vendit , à un prix assez raisonnable , une Brochure scandaleuse contre mes deux ennemies , & victimes de sa rage , ou pour mieux dire de

mon imprudence , elles déserterent la Province pour fuir à Paris où elles se flatterent que l'ouvrage de *Lamure* ne parviendroit point ; mais quelle fut leur erreur , quand elles apprirent que le livre qui les deshonorait étoit à la dix-huitième édition ; l'Auteur le disoit du moins ainsi dans les Cafés de Paris ; où il s'étoit rendu pour jouir des fruits de sa méchanceté. Madame de *Rinsac* suspendit son ressentiment contre moi , pour ne le faire agir que contre le Fripier littéraire que j'avois eu la foiblesse , pour ne pas dire la lâcheté d'employer ; déterminée à laisser tomber l'orage sur le seul Chevalier de *Lamure* , elles prièrent un de leurs amis de les venger par les belles voies , mais le Chevalier s'excusa sur son état , & on l'en crut ; seconde époque de sa honte qui n'a pas même fini avec ses jours.

Révoltée contre moi-même du procédé que j'avois eu avec des femmes qui ne méritoient que du mépris , j'allois quitter Moulins ; lorsque *Sophie* y arriva avec son époux ; tendre entrevue qui rendit à mon âme , du moins pour un tems , sa première tranquillité. *Opton* , qui commençoit à ne m'occuper que foiblement , auroit sans doute aidé au calme que j'attendois , si le Comte de *Selmont* ne m'eût intéressée. Privé de sa femme qu'une vengeance indigne lui avoit enlevée , & tout à sa passion il devenoit de jour en jour plus à craindre ; peut-être même au-

roit-il réussi, si dans des instans où il ne devoit être occupé que de moi, le nom du Chevalier *Opton* ne lui eût échapé, le Comte qui l'avoit un peu connu à *Paris* le louoit même quelquefois, & inquiète d'un éloge dont la vérité ne m'affectoit plus, j'attribuois les louanges de *Selmont*, moins encore à la bonté de son caractère, qu'à la mal-adresse qui lui étoit propre, & je le voyois souvent le seul auteur des résistances qu'il me reprochoit. Deux mois se passèrent dans cet état; *Sophie* épuisée par une fièvre qui la minoit depuis quelque tems, trouva son tombeau dans le lieu même où elle venoit chercher les plaisirs : la connoissance que vous avez de mon cœur, doit vous faire juger des regrets que cette tendre amie me laissa; premier malheur qui fut suivi des alarmes les plus vives. Ce n'étoit pas assez d'avoir *Selmont* à combattre, *Nalbour* reprit son ancienne chaîne, & rapellant à mon cœur l'amour le plus pur, il exigea que je lui permisse au moins de m'aimer toujours. Figurez-vous la situation d'une femme sensible, & occupée dans le même tems par trois hommes généreux & aimables; *Selmont* d'un côté, *Nalbour* de l'autre, *Opton* qui venoit encore dissiper les idées que les deux autres faisoient naître dans mon cœur, quelle position ! il faut y être pour en sentir le poids.

Selmont dont je connoissois la bonne foi, obtint sans beaucoup de peine un rendez-

vous qu'il exigeoit de ma complaisance ; une affaire importante qu'il avoit à me communiquer , servit de motif à cette entrevue. *Nalbour* , dont je ne voulois pas irriter la jalousie , ne fut point informé de la conversation que je devois avoir , parce qu'il l'auroit sûrement attribuée à une cause bien différente de celle qui m'avoit fait consentir à voir le Comte. *Dupont* , ma nouvelle femme de chambre , fut seule prévenue ; cette fille , sur les ordres que je lui avois donnés , devoit introduire *Selmont* à l'entrée de la nuit dans mon appartement ; averti de se trouver à la porte du jardin , c'est-là que ma femme de chambre avoit été le chercher ; démarche toujours hasardée malgré le but louable qui la fait naître. *Dupont* , qui précédoit de quelques pas , vint prendre *Selmont* qu'elle m'annonça ; mais que vis-je ? *Opton* dans ma chambre fut bientôt suivi d'un homme déguisé que *Dupont* n'avoit pas aperçu , & que je ne connoissois point : quel destin , lui dis-je froidement , vous conduit ici ? L'amour , reprit-il , & l'amour le plus violent ; depuis ma sortie du Fort-l'Evêque j'ai vainement essayé de vous oublier , mon penchant plus fort que la raison m'a égaré ; esclave de vos charmes , moins encore que d'une passion malheureuse que je traîne malgré moi , je viens vous engager de rompre un serment frivole que tout vous oblige à violer ; que votre bouche prononce mon arrêt , je l'at-

rends avec impatience , trop heureux si je l'entends sans me plaindre. Avant de répondre , repris-je , à un discours qui m'étonne , apprenez moi de grace l'événement qui vous amène près de moi : *Selmont* auroit-il... le Comte , repartit le Chevalier , a servi un ami généreux ; lié avec lui à Paris , il a été instruit en Province , j'ignore par quelle voie , des malheurs qui m'accabloient , & c'est dans la seule vue de les dissiper ; qu'il a obtenu le rendez-vous dont son amitié me fait profiter aujourd'hui. Le Comte est obligé , repliquai-je , mais de pareils services m'irritent , & les employer , c'en m'offenser ; je sçais , & je me ferai un plaisir de répéter , sans cesse , combien je vous dois , mais la reconnoissance est un devoir qui ne me permet pas de violer un autre devoir plus sacré encore ; jouissez de tous les sentimens que je puis donner sans remords à un homme vertueux , mais n'espérez point ma main : sûr de l'obtenir , si elle dépendoit de moi , vous devez juger par ce dernier sentiment combien un refus involontaire doit me coûter. Plus d'alarmes , Madame , répondit vivement le Chevalier , vos sermens sont nuls , & vous devez en croire Monsieur l'Abbé , continua-t-il , en me montrant l'inconnu qui étoit entré avec lui ; il vient exprès pour vous en dégager , en nous unissant par des nœuds éternels : vous m'opposerez en vain la différence de Religion ,

cet obstacle est prévu , & vous sçaurez ... que je n'opose que ma volonté , repliquai-je avec indignation ; de quel droit Monsieur l'Abbé vient-il ici pour nous nuire ? quel droit avez-vous vous-même sur un cœur qui ne reconnoît de loix que celles de la délicatesse & de la vertu ? sortez , où dans ce moment une scène éclatante vous éloignera d'ici : ah , Chevalier ! poursuivis-je en le regardant avec une pitié tendre , étoit-ce à vous que je devois parler ainsi , & voulez-vous même qu'en vous estimant je vous haïsse ? Je ne veux , reprit *Opton* en tremblant , que suivre un ascendant qui m'emporte au-delà de moi-même ; vos sermens vont être rompus , M. l'Abbé me l'a promis , c'est sous ces auspices que je vous épouse ; trop heureux si votre cœur , d'intelligence avec le mien , n'attend pas un mouvement de violence pour se déterminer. Qu'osez-vous dire , repris-je hors de moi-même , la vertu ne craint point la force , & si M. l'Abbé profanoit jamais son caractère en nous unissant , je vous regarderois l'un & l'autre comme des monstres odieux. Je ne sçais que trop , repartit *Opton* , jusqu'à quel point vous allez me détester ; mais le sort en est jeté , & la fatalité de mon sort est telle , que j'aime mieux mourir chargé de haine , mais votre époux , que de vivre honoré de votre estimé , & privé du plaisir de vous pos-

féder ; allons , Madame , ajouta l'Abbé , en étalant les marques de son caractère , je vais vous dégager d'un serment indiscret ; & libre , enfin , je finirai cette cérémonie auguste , en vous liant au Chevalier. Interdite d'un propos aussi révoltant , j'allois sonner ma femme de chambre pour qu'elle avertît quelqu'un , quand *Opton* égaré me prit par le bras , & me contraignît de me mettre à genoux ; étoit-ce bien-là cet Anglois poli , complaisant & respectueux , que j'avois aimé à Londres , & qui me sauvant des flammes à Cantorburi , avoit joint de nouveaux sentimens à ceux qu'il m'avoit inspirés : je résistai en vain ; à genoux aux pieds de l'Abbé , je reçus l'anneau fatal des mains d'*Opton* , tandis qu'on prononçoit des paroles que mon étonnement , ma frayeur & mes larmes ne me permirent pas d'entendre.

Cette cérémonie fut à peine achevée , qu'*Opton* se leva & sortit avec l'Abbé , en me remettant un billet dont voici l'adresse & le contenu.

LE CHEVALIER ISAAC OPTON,
A MADAME OPTON,
SA FEMME.

Mes vœux sont remplis ; je suis votre époux ; mais hélas , à quel titre ? j'en frémis,

& c'est pour vous rendre la liberté que je vais me priver du jour ; adieu , épouse adorable, n'oubliez jamais que je meurs pour vous.

A peine j'eus achevé la lecture de ce funeste billet , que je courus vers le jardin , par où le Chevalier s'étoit retiré : cruel amant , disois je , en le cherchant , veux-tu me donner la mort en t'arrachant à la vie ? ne meurs point , *Opton* , & vis pour une femme à qui tu seras toujours cher. Seroit-il possible , ô Ciel ! s'écria le Chevalier , en se jetant à mes genoux ? ah , *Selmont* venez jouir de mon bonheur ; & voyez enfin la Comtesse , regarder sans mépris un époux qui l'adore ; *Selmont* parut , mais trop irritée contre lui , pour lui parler , je m'adressai à *Opton* : quelques foibles , répondis-je , que soient les nœuds qui semblent nous lier ; je veux avant tout qu'ils soient rompus , c'est à ce seul prix que je pourrai vous voir encore ; mais je vous jure une haine éternelle , s'ils ne sont brisés dans l'instant. Je vous obéis , Madame , reprit le Chevalier , en se donnant deux coups de poignard , & je meurs content , puisque vous vivez sans inquiétude A ces mots barbares , je tombai évanouie ; *Selmont* voulut en vain porter des secours à son ami , baigné dans son sang : le corps d'*Opton* n'étoit plus qu'une ombre dégoûtante , sur laquelle les traits affreux d'une mort cruelle étoient gravés ; spectacle horrible ! pourquoi mes

yeux en furent-ils les temoins ? pourquoi malheureux *Selmont* en fûtes-vous l'auteur ? votre coupable amitié vient de perdre le plus vertueux des hommes ; ah , cher *Opton*, que ne puis-je expirer dans tes bras , & te montrer , en mourant avec toi , que je puis te sacrifier tout , excepté la vertu ! *Selmont* que je ne voulus point entendre , transporta lui-même dans une rue écartée le cadavre de l'ami que sa funeste complaisance venoit d'immoler , & j'appris le lendemain matin que *Nalbour* venoit d'être arrêté comme acteur du combat singulier dans lequel le *Chevalier* avoit été tué ; c'étoit un bruit populaire que le Juge avoit faussement faisi.

En est-ce assez , grand Dieu ! & puis-je après des coups aussi funestes rester encore dans la société ? Livrée depuis l'aurore de mes jours à toutes les disgraces que l'amour & la jalousie peuvent causer , mes mœurs ne m'ont point sauvé des malheurs du siècle ; vertueuse , j'ai effuié tous les maux : aurois-je été plus infortunée si j'avois été criminelle ?

Sanville , mon époux , *Opton* & *Pervaux* , tous lâches qu'ils fussent , se présentoient sanglans à mes yeux , & sembloient , par des regards où la rage étoit peinte , me redemander leur sang que j'avois fait répandre ; mon innocence ne m'évita aucuns de ces remords cruels qui déchirent les coupables ,

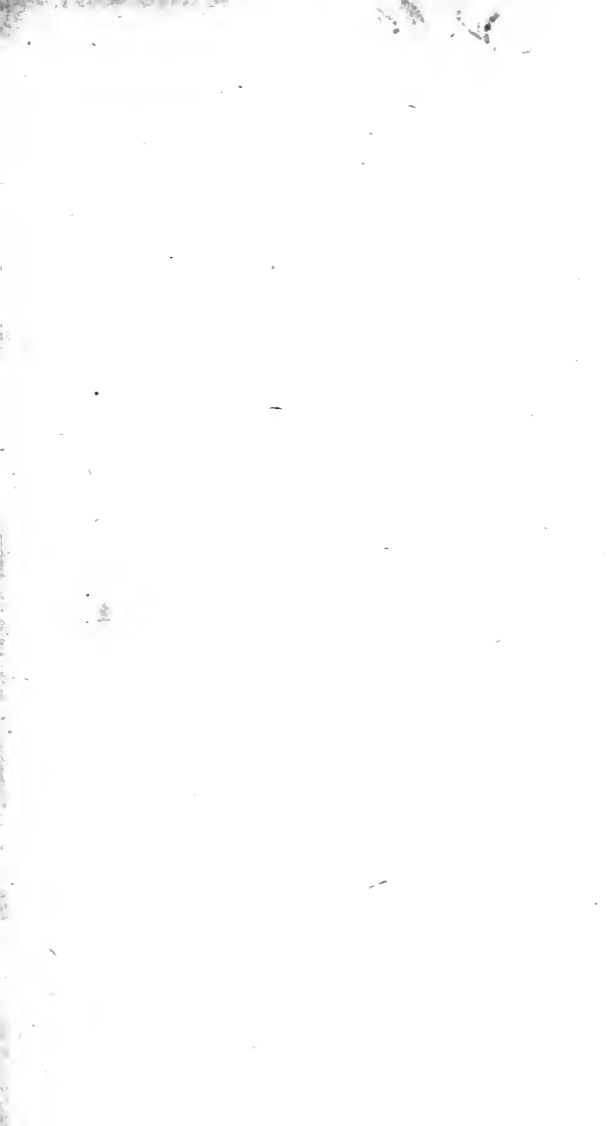
& toujours en proie à des regrets cuisans : je formai la résolution d'aller les ensevelir au fond d'une sombre retraite , où seule avec *Dupont* , je n'aurois ni femmes à haïr , ni amans à immoler.

L'Intendante s'intéressa pour *Nalbour* , & son innocence fut forcée de recevoir un pardon qu'on ne donne qu'aux criminels. Indigné de l'injustice des hommes , *Nalbour* se retira pour la seconde fois à la Chartreuse de Paris , où je pense qu'il est encore. Je n'avois pas besoin que cet ami me traçât la route que j'avois à prendre ; la douleur & la raison m'avoient seules inspiré la résolution que je suivis ; je quittai Moulins , & je me rendis en Bourgogne , où je ne restai qu'autant de tems qu'il en falloit pour régler mes affaires , & delà , je pris la route de la Bresse , Province obscure , où je me suis flatté d'être ignorée. La terre de Châtelet , dont je venois de faire l'acquisition à Dijon , fut le lieu de ma retraite ; desert affreux que mon goût a changé en une solitude agréable , & mon fils est venu embellir jusqu'au moment cruel qui m'a séparée de cet unique objet de mes vœux ; coup terrible , sera-ce le dernier que le destin ennemi a résolu de me porter !

Il y a quinze ans que retirée à Châtelet , te coule des jours heureux ; puisse le Ciel , jémoin de mes sentimens , maintenir toujours au fond de mon cœur ce dégoût d'un

monde où la vertu confondue avec le crime , est souvent exposée à des dangers plus grands !

F I N.



208





PQ
1968
C4M4

Chevrier, François Antoine
Mémoires d'une honnête
femme

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

